

LA VICTOIRE D'ARLETTE

J. Ph. HEUZEY



PRIX :

1^{fr}-50



Éditions du
"Petit Écho
de la Mode"

1, Rue Gazan
PARIS (XIV^e)

Pour recevoir, chez vous, sans vous déranger, et
régulièrement tous les 15 jours, nos délicieux romans
de la **COLLECTION "STELLA"**,

ABONNEZ-VOUS

TROIS MOIS (6 romans).	{	France .. 10 francs.
		Etranger.. 12 fr. 50.
SIX MOIS (12 romans)	{	France .. 18 francs.
		Etranger.. 23 »
UN AN (24 romans). ..	{	France .. 30 francs.
		Etranger.. 40 »

Adressez vos demandes, accompagnées d'un mandat-poste (ni chèque postal, ni mandat-carte) à
M. le Directeur du *Petit Echo de la Mode*, 1, rue
Gazan, Paris (XIV^e).

Les Publications de la Société Anonyme du PETIT ECHO de la MODE

LISETTE, Journal des Petites Filles

Hebdomadaire. 16 pages dont 4 en couleurs.

Le numéro : 0 fr. 20

Abonnement : un an, 10 francs ; Etranger : 16 francs.

GUIGNOL, Cinéma des Enfants

Magazine mensuel pour fillettes et garçons, le n° : 1 franc, Franco, 1 fr. 15.

Abonnement : un an, 12 francs ; Etranger : 18 francs.

MON OUVRAGE

Journal d'Ouvrages de Dames paraissant toutes les deux semaines.

Le Numéro : 0 fr. 50

Abonnement : un an (24 numéros), 12 fr. ; Etranger : 18 fr.

LA MODE SIMPLE

Cet album, qui paraît quatre fois par an, chaque fois sur 32 pages,
donne pour dames, messieurs et enfants, des modèles simples,
pratiques et faciles à exécuter. C'est le moins cher et le plus complet

:: :: :: :: :: des albums de patrons. :: :: :: :: ::

Le numéro : 1 franc.

Abonnement : un an, 4 francs ; Etranger : 5 francs.

La Collection STELLA

est la collection idéale des romans pour la famille
et pour les jeunes filles. Elle est une garantie de
:: :: qualité morale et de qualité littéraire. :: ::
Elle publie deux volumes chaque mois.

Volumes parus dans la Collection :

- Mathilde ALANIC : 4. *Les Espérances*. — 28. *Le Devoir d'un fils*. — 56. *Monelle*.
Antoine ALHIX : 33. *Comme une plume*. — 40. *Chemin montant*.
Jean d'ANIN : 107. *Laquelle ?*
Henri ARDEL : 41. *Deux Amours*.
M. des ARNEAUX : 82. *Le Mariage de Gratienne*.
Louis d'ARVERS : 15. *Le Mariage de lord Loveland*. — 62. *Le Chaperon*. (Adapté de l'anglais.)
Lucy AUGÉ : 112. *L'Heure du bonheur*.
Salva du BÉAL : 18. *Trop petite*. — 31. *Le Médecin de Lochrist*.
Julie BORIUS : 20. *Mon Mariage*.
Baronne S. de BOUARD : 106. *Cœur tendre et fier*.
Marie Anne de BOVET : 24. *Veuve blanc*.
BRADA : 91. *La Branche de romarin*.
Jean de la BRÈTE : 3. *Rêver et vivre*. — 25. *Illusion masculine*. — 34. *Un Réveil*.
Rhoda BROUGHTON : 98. *L'Obstacle*.
Clara-Louise BURNHAM : 125. *Porte à porte*.
Mme E. CARO : 103. *Idylle nuptiale*.
A.-E. CASTLE : 93. *Cœur de princesse*.
Comtesse de CASTELLANA-ACQUAVIVA : 90. *Le Secret de Maroussia*.
CHAMPOL : 67. *Noëlle*. — 113. *Amélie*.
A. CHEVALIER : 114. *Mère et Fils*.
H. de COPPEL : 53. *La Filleule de la mer*.
Jeanne de COULOMB : 26. *L'Impossible Lien*. — 48. *Le Chevalier clairvoyant*. — 60. *L'Algue d'or*. — 79. *La Belle Histoire de Maguelonne*.
Edmond COZ : 70. *Le Voile déchiré*.
Jean DEMAIS : 1. *L'Héroïque Amour*.
Jean FID : 116. *L'Ennemi*.
Zénaïde FLEURIOT : 111. *Marga*.
Mary FLORAN : 9. *Riche ou Aimée ?* — 32. *Lequel l'aimait ?* — 63. *Carmenclita*. — 83. *Meurtre par la vie !* — 100. *Dernier Aloué*. — 121. *Femme de lettres*.
Jacques des GACHONS : 96. *Dans l'ombre de mes jours*.
Claire GÉNIAUX : 12. *Un mariage "in extremis"*.
Pierre GOURDON : 89. *Aimez Nicole !*
Jacques GRANDCHAMP : 47. *Pardonnez-moi*. — 58. *Le Cœur n'oublie pas*. — 78. *De l'amour et de la pitié*. — 110. *Les Trônes s'écroulent*.
M. de HARCOET : 37. *Derniers Rameaux*.
Marc HELYS : 22. *Aimé pour lui-même*. (Adapté de l'anglais.)
Jean JÉGO : 109. *Sous le soleil ardent*.

(Suite au verso.)

Volumes parus dans la Collection (Suite).

- L. de KERANY : 10. *La Dame aux genêts*. — 16. *Le Sentier du bonheur*. — 43. *La Roche-aux-Algues*.
Renée LA BRUYÈRE : 105. *L'Amour le plus fort*.
Evaline LE MAIRE : 30. *Le Rêve d'Antoinette*.
Pierre LE ROHU : 104. *Contre le flot*.
Mme LESCOT : 95. *Marriages d'aujourd'hui*.
Hélène MATHERS : 17. *A travers les sables*.
Raoul MALTRAVERS : 92. *Une Belle-mère*.
Lionel de MOVET : 27. *Chemin secret*.
B. NEUILLÈS : 7. *Tante Gertrude*.
Claude NISSON : 13. *Intruse*. — 52. *Les Deux Amours d'Agnès*. — 85. *L'Autre Route*.
Baronne ORCZY : 84. *Un Serment*.
Pierre PERRAULT : 8. *Comme une épave*.
Alfred du PRADEIX : 99. *La Forêt d'argent*.
Alice PUJO : 2. *Pour lui* — 65. *Phyllis*. (Adaptées de l'anglais.)
Jean SAINT-ROMAIN : 115. *L'Embardée*.
Isabelle SANDY : 49. *Maryla*.
Pierre de SAXEL : 123. *Georges et Moi*.
Yvonne SCHULTZ : 69. *Le Mari de Violane*.
Norbert SEVESTRE : 11. *Cyranette*.
René STAR : 5. *La Conquête d'un cœur*. — 87. *L'Amour attend...*
Guy de TERAMOND : 119. *L'Aventure de Jacqueline*.
Jean THIERY et Hélène MARTIAL : 120. *Mort ou vivant*.
Jean THIERY : 46. *Victimes*. — 59. *Le Roman d'un vieux garçon*. — 88. *Sous leurs pas*. — 108. *Tout à moi*.
Marie THIERY : 23. *Bonsoir, madame la Lune*. — 38. *Au delà des monts*. — 57. *Rêve et Réalité*. — 102. *Le Coup de volant*.
Léon de TINSEAU : 117. *Le Finale de la symphonie*.
T. TRILBY : 21. *Rêve d'amour*. — 29. *Printemps perdu*. — 36. *La Pettote*. — 42. *Odette de Lymaille*. — 50. *Le Mauvais Amour*. — 61. *L'Inutile Sacrifice*. — 80. *La Transfuge*. — 97. *Arlette, jeune fille moderne*. — 122. *Le Droit d'aimer*.
Andrée VERTIOL : 14. *La Maison des troubadours*. — 99. *L'Idole*. — 44. *La Tartane amarrée*. — 72. *L'Etoile du lac*. — 94. *La Fleur d'amour*. — 118. *Le Hibou des raines*.
Commandant de WAILLY : 101. *Le Double Jeu*.

EXIGEZ PARTOUT la "Collection STELLA".

REFUSEZ les collections similaires qui peuvent vous être proposées et qui ne sont pour la plupart que des contrefaçons ne vous donnant pas les mêmes garanties.

Demandez bien "STELLA". C'est la seule collection éditée par la Société du "Petit Echo de la Mode".

Le volume : 1 fr. 50 ; franco : 1 fr. 75.

Cinq volumes au choix, franco : 8 francs.

Le catalogue complet de la collection est envoyé franco contre 0 fr. 25.

092674

J.-PH. HEUZEY

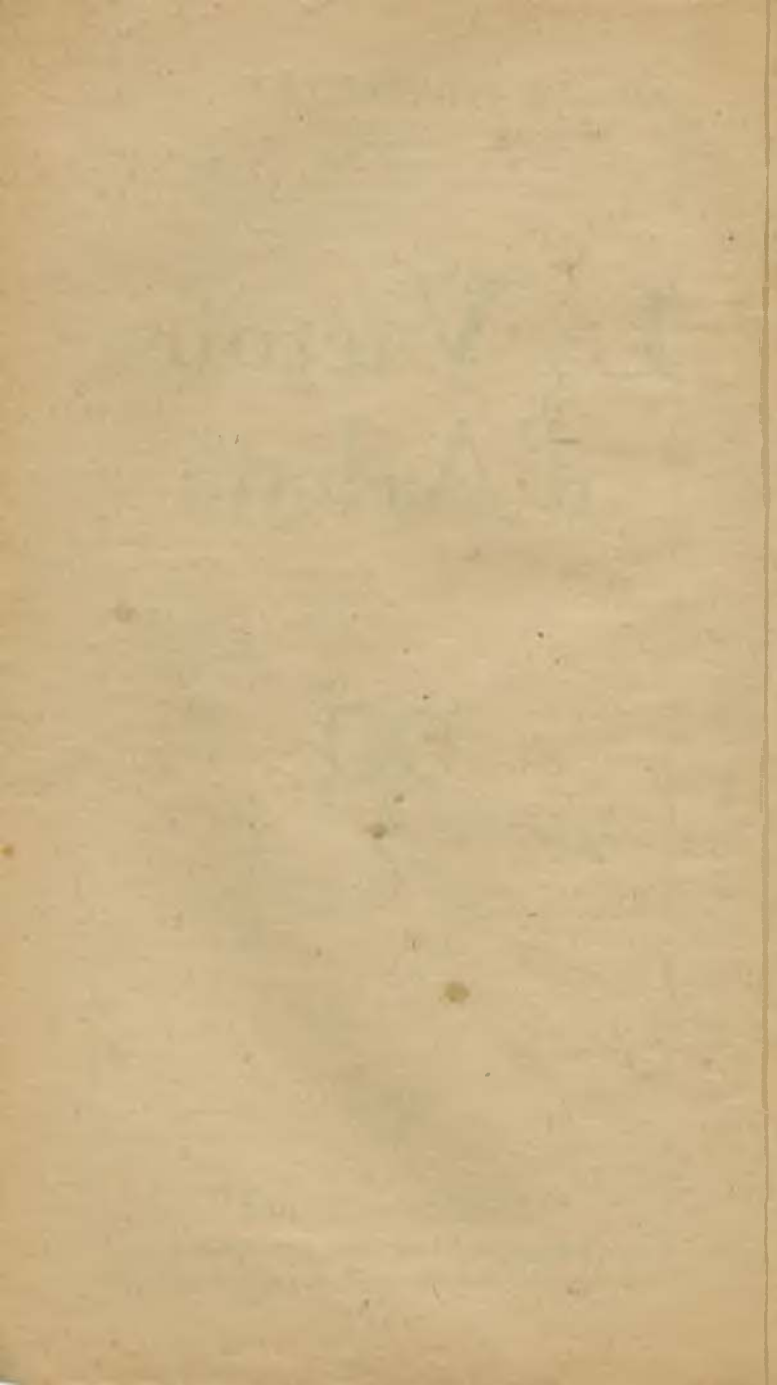
La Victoire d'Arlette



COLLECTION STELLA

Éditions du "Petit Écho de la Mode"

1, Rue Gazan, Paris (XIV')



La Victoire d'Arlette

I

Midi, par un beau jour de mai. La porte de l'hôtel des Lefébure, avenue d'Iéna, venait de s'ouvrir quatre fois de suite, à intervalles rapprochés, pour laisser entrer successivement les divers membres de la famille. Tous se hâtaient. D'abord, le petit Nicolas, Nico pour les intimes, qui revenait du lycée, puis, coup sur coup, Arlette, la cadette des demoiselles Lefébure, rentrant de l'atelier Michel-Ange, sous l'escorte de sa femme de chambre ; Mme Lefébure, accompagnée de sa fille aînée, Léonie, arrivant de chez leur couturière.

— Monsieur n'est pas encore rentré ? demandait Mme Lefébure au concierge, en descendant de l'auto.

— Non, madame.

— Ah ! tant mieux, — soupirait Mme Lefébure. Puis, s'adressant au chauffeur : — Joseph, l'auto pour deux heures et demie.

Et elle montait précipitamment l'escalier de l'hôtel, précédée par sa fille. Elle savait que son mari exigeait les repas à l'heure exacte, ce qui était d'ailleurs sa seule exigence, et qu'il n'attendrait pas une minute pour se mettre à table, dès qu'il arriverait.

Elle avait à peine eu le temps d'ôter son chapeau, pas même celui de calmer l'ardeur de son teint par une habile distribution de poudre rose et blanche, que la lourde porte cochère s'ouvrit à nouveau pour laisser entrer une seconde limousine. M. Lefébure en sortait, jetait la portière d'un coup sec.

— Vous m'attendrez à la Bourse à trois heures,— dit-il au chauffeur. Et au concierge qui s'était avancé : — Dans une demi-heure, ayez un taxi devant la porte.

C'était presque tous les jours ainsi. M. Lefébure prenait à peine le temps de déjeuner. Il monta lestement l'escalier :

— Servez, cria-t-il au maître d'hôtel qui guettait son arrivée.

Aussitôt le gong remplit l'hôtel de ses coups retentissants. Deux minutes plus tard, la famille Lefébure était réunie autour de la table. On commençait à déjeuner en silence, puis M. Lefébure, qui mangeait vite, avec quelque chose de fébrile dans le geste, levait soudain les yeux sur sa famille. Il s'adressait au petit Nicolas :

— Qu'est-ce que tu as fait ce matin, au lycée?

— J'ai travaillé, répondit évasivement Nicolas, que ce rappel des heures de classe ne passionnait pas.

— Je l'espère bien ! mais à quoi : latin, français, mathématiques ?

— Du latin et du français.

— A propos, je n'ai pas vu ton dernier bulletin. Était-il meilleur ? demanda M. Lefébure à sa femme.

— Je ne m'en souviens plus. A deux jours de distance, comment voulez-vous que je me le rappelle ?

M. Lefébure eut un geste d'impatience.

— Tu me le montreras ce soir, Nico. N'y manque pas.

— Oui, papa, répondit l'enfant, qui avait la ferme intention de n'en rien faire, afin d'éviter les reproches qu'il méritait.

— Et toi, futur Raphaël, tu as été à l'atelier ? demanda M. Lefébure à sa fille cadette, et ses yeux enveloppaient d'un regard de tendre admiration l'élégante et fine silhouette.

— Nous avons eu un modèle épatant, répondit Arlette. Un petit Italien blond, de ce blond du Midi si chaud. Papa, quand irons-nous en Italie ? Tu m'avais promis que ce serait pour ce printemps.

— Merci, s'écria Léonie, en mai, quitter Paris.

— C'est vrai, Paris est bien amusant aussi. On va donner un bal costumé le 18, chez les Mondory. Tout le monde sera en insecte.

— Quelle bête choisiras-tu ? demanda Nico à Arlette.

— Je ne sais pas encore. Il y aura des douzaines de papillons, de cigales, d'abeilles.

— Habille-toi en carabe doré, dit l'enfant, avec des belles élytres vert et or, cela ira bien avec la couleur de tes cheveux.

— Voilà Nico qui fait de l'esthétique, remarqua Léonie, railleuse.

— De l'esthé... quoi ? demanda Nicolas, agressif, craignant que ce mot, nouveau pour lui, ne cachât quelque intention malveillante à son égard.

Léonie, qui aimait à taquiner l'enfant, se mit à rire sans répondre.

— Toi, dit-il vexé, c'est le costume de guêpe qui t'ira le mieux.

— Allons ! silence, dit M. Lefébure, on n'entend que toi.

— Nous irons à l'Opéra ce soir, dit Mme Lefébure à son mari. Viendrez-vous ?

— Qu'est-ce qu'on joue ?

-- *Les Maîtres Chanteurs.*

— Oh ! non, alors. Je ferai un tour au Cercle et je rentrerai me coucher de bonne heure.

— Evidemment, il n'y a pas de ballet, remarqua Mme Lefébure d'un ton pincé.

M. Lefébure haussa les épaules.

— Je me soucie bien des ballets : je suis fatigué.

— Papa, quand me mèneras-tu à Bayreuth ? demanda Arlette.

Mme Lefébure se mit à rire.

— Où vas-tu encore demander à ton père de te conduire ? Si l'on parlait des ballets russes, tu demanderais à aller à Moscou.

— Certainement ! l'hiver en Russie, pour patiner et me promener en traîneau. Je voudrais aller aux Indes pour voir les temples et les lacs de féerie. Je voudrais aller partout, connaître tout, jouir de tout.

— Aller en aéroplane ! s'écria Nico.

— Oui, je voudrais bien, mais on ne voudra pas.

— Tu as pensé juste : « On » ne voudra pas, dit en riant M. Lefébure.

— Quand je serai grand, dit Nico, je serai aviateur, je t'emmènerai.

M. Lefébure avait regardé sa montre, il se leva.

— Vous ne prenez pas de café? demanda sa femme.

— Je n'ai pas le temps. A ce soir. Ton fiancé dîne-t-il ici? demanda-t-il à sa fille aînée.

— Oui, papa. Il nous accompagne aux *Maîtres Chanteurs*.

Tous sortirent de table.

— Nico, n'oublie pas de repasser tes leçons avant de partir pour le lycée, dit Mme Lefébure.

— Oui, maman, répondit l'enfant, qui se hâtait de regagner sa chambre pour continuer la lecture des passionnantes aventures d'un cow-boy américain.

Les trois dames Lefébure étaient entrées dans le petit salon, où chacune prenait un journal ou une revue illustrée. Mme Lefébure, tout en suivant d'un œil appesanti les colonnes du *Figaro*, buvait la traditionnelle camomille, seule boisson qu'elle se permit, voulant combattre un embonpoint naissant.

— Nous avons au moins cinq visites à faire aujourd'hui, remarqua-t-elle soudain, avec un soupir.

— Des visites! s'exclama Arlette, moi qui voulais aller à la Nationale!

— Au Salon! quelle idée! dit Mme Lefébure. Tu étais à la visite du Président, c'est le seul jour intéressant.

— Intéressant! On ne voit pas un tableau. Et quant aux têtes qu'on y retrouve...

— Il faut absolument que ces visites soient faites. Ce sont des visites de janvier et nous sommes en mai.

— Allez sans moi...

— Non, c'est impossible. Mme Dumouchel, Mme Perrot viennent toujours nous voir avec leurs filles.

— Quelle scie! murmura Arlette entre ses dents.

Après quelques autres propos du même genre, les dames Lefébure montèrent dans leur chambre pour s'habiller.

Les visites les mèneraient jusqu'à six heures et demie, elles rentreraient pour mettre leur robe décolletée, et, après le dîner, ce serait l'Opéra. Demain, programme à peu près pareil, une soirée au lieu du théâtre, un bal, deux bals même, un concert dans l'après-midi, un dîner chez elles. Depuis le mois de janvier elles menaient cette vie, sans relâche, sans autre « congé » que les quinze jours des vacances de Pâques, qu'elles avaient passées à Nice. Mme Lefébure commençait à sentir le besoin de « souffler » un peu, les vingt-deux ans de Léonie, les dix-huit ans d'Arlette ne connaissaient pas encore la fatigue. D'ailleurs, Mme Lefébure elle-même, bien qu'elle éprouvât par moments un impérieux désir de repos, ne pouvait le goûter plus d'une semaine sans ennui. Le bruit et le mouvement lui étaient nécessaires autour du vide de sa cervelle. Fille d'un riche industriel, elle avait continué de mener, mariée, la vie qu'on menait chez ses parents; élevée par une mère exclusivement mondaine, elle avait docilement pris le pli de son éducation. Ni plus intelligente, ni plus bête qu'une autre, elle était dénuée d'idéal; elle avait l'haleine courte, au figuré aussi bien qu'au réel.

Ses filles avaient passé des mains de la nurse anglaise à celles d'une institutrice; son petit garçon, elle ne le voyait guère qu'aux repas. Elle aimait bien ses enfants, à sa manière, qui était de leur céder leurs caprices quand ils ne venaient pas en travers de son égoïsme, mais elle ne se préoccupait en rien de leur formation morale, ne donnait aucune direction à leur éducation. Son souci maternel ne s'étendait pas au delà de la toilette de ses filles, et Nico avait cessé de l'intéresser du jour où il n'avait plus eu ses boucles et ses vêtements de coupe et de couleur féminines. L'accessoire de la vie en était pour elle l'essentiel, et la frivolité l'unique but.

En épousant son mari, elle avait fait un mariage bien assorti quant aux convenances mondaines : même origine — le père de M. Lefébure, agent de change, occupait une grosse situation financière, — mêmes relations, les dots s'équilibraient, les « espérances » dans l'avenir étaient à peu près égales. D'ailleurs, l'association qu'était ce ménage avait

bien marché. Quelque temps après le mariage de Mme Lefébure, la fortune de ses parents ayant été réduite de moitié par suite d'une crise industrielle, M. Lefébure avait pris galamment la chose, et comme il était généreux par nature, il avait offert à son beau-père de l'aider à remonter sa maison. Celui-ci se sentant trop fatigué, trop vieilli, remercia. Deux ans après il mourut et l'on s'aperçut qu'il n'y avait qu'à accepter la succession sous bénéfice d'inventaire, les dettes dépassant de beaucoup le montant de l'héritage. Ce fut de ce jour-là que M. Lefébure, financier prudent, devint le gros lanceur d'affaires que le monde de la Bourse admirait et blâmait tout à tour, suivant que son audace était heureuse ou malheureuse. Comme sa femme, il considérait que la pire des infortunes était de restreindre son train de vie, mais ce qui donnait à cette conception du bonheur quelque valeur morale, c'est qu'elle n'était pas exclusivement égoïste.

Depuis que, par la mort de son beau-père, il était devenu presque le seul soutien des siens, avec sa responsabilité avait crû son amour pour ceux qui tenaient de lui leur subsistance. Le but de notre effort, en s'ennoblissant, élève notre nature ; mais M. Lefébure n'avait pas appris par son éducation, lui non plus, que l'amour de nos enfants ne consiste pas à leur assurer les jouissances matérielles. Puis il y avait chez lui de la vanité, de l'amour-propre, l'idée qu'être moins riche c'est déchoir. Peu à peu aussi, la hardiesse en affaires le grisait, la fièvre du risque s'était emparée de lui. A présent, il ne pouvait vivre sans l'excitation du jeu, et les transes dans lesquelles il était parfois ; quand une brusque saute du marché déjouait ses prévisions, cette angoisse spéciale lui était nécessaire. Une fois déjà, l'année précédente, il avait côtoyé l'abîme ; aujourd'hui, des spéculations heureuses avaient raffermi sa situation.

Les demoiselles Lefébure étaient fort courtisées, pour leur fortune d'abord, puis pour elles-mêmes. Elles étaient parmi les jeunes filles les plus élégantes de Paris, sinon parmi les plus jolies.

L'aînée, Léonie, ressemblait à Mme Lefébure. Elle était grande, de taille élancée, de traits assez

réguliers ; le teint, que les nombreuses veilles avaient déjà fané, empruntait à la poudre et aux pâtes un éclat factice, mais qui faisait illusion. Les yeux étaient bleus, assez grands ; au premier abord leur sourire avait du charme, mais un observateur remarquait vite qu'ils ne reflétaient qu'une amabilité mondaine, que leur éclat ne venait que du dehors, jamais de l'âme.

Léonie était nonchalante comme sa mère, et pour l'une comme pour l'autre, rien n'existait en dehors de la vie mondaine. Bonne musicienne, douée d'un réel talent de chanteuse, Léonie ignorait les vraies émotions artistiques, celles qui ne font pas vibrer que les nerfs. Les grands élans d'enthousiasme lui étaient inconnus dans tous les domaines, soit de la pensée, soit de la vie morale. Sa naturelle paresse d'esprit, jamais combattue, peu à peu avait étouffé le petit foyer de générosité qui avait brûlé en elle vers la seizième année. La seule flamme qui brillait encore dans son âme, c'était le sentiment que lui inspirait son fiancé, mais si menacée déjà par les offensives de son égoïsme !

Léonie avait été conquise par l'apparence de Robert de Bois-Riout, par sa haute stature, sa bonne grâce, son insouciant gaité. Sans aucune fortune, officier de dragons, il avait toujours eu l'intention de n'épouser qu'une riche héritière, ne connaissant pas d'autre moyen de redorer son blason ; mais du moins ce blason était-il de bon aloi. Son père, à sa mort, lui passerait un titre de comte qu'authentifiaient des parchemins datant de Robert le Magnifique, duc de Normandie. Les Bois-Riout avaient accompagné le duc Guillaume à la conquête de l'Angleterre, leur nom était gravé sur le mur de l'église de Dives, auprès de ceux des d'Harcourt, des d'Estouteville, etc.

Léonie avait toujours désiré entrer dans la noblesse par son mariage. Ce sac et ces parchemins se rencontrèrent et décidèrent d'unir leurs avantages. Robert de Bois-Riout s'éprit de Léonie, qui, de son côté, éprouva un vif attrait pour son fiancé. Robert avait été élevé à la campagne, dans un petit manoir percheron datant du xvi^e siècle ; demeure sans faste, voire sans confort, que sa mère administrait avec une sage et nécessaire économie.

Son père cultivait lui-même ses terres. Issu d'une famille ruinée par la Révolution et qui n'avait pas voulu comprendre par la suite qu'il nous faut être de notre temps si nous ne voulons pas que notre temps nous laisse de côté, le comte de Bois-Rioutl avait reçu des mains paternelles un domaine à ce point réduit qu'il nourrissait tout juste ses habitants. Grand veneur, grand buveur à l'occasion, il faisait encore belle figure parmi les invités de ses voisins, aux chasses d'automne. Quant à Mme de Bois-Rioutl, elle avait décliné depuis longtemps les invitations qui auraient entraîné des frais de toilette incompatibles avec son budget.

Les Bois-Rioutl n'avaient eu qu'un fils : ils n'avaient reculé devant aucun sacrifice pour lui faire suivre cette carrière des armes pour laquelle il avait manifesté du goût, depuis l'enfance. Robert avait fait de bonnes études, il était entré à Saint-Cyr, il en était sorti dans un bon rang. Elevé très simplement, très près de la terre, en petit paysan, peu à peu il avait pris des goûts de vie large, de vie élégante dans les milieux riches où son nom, son uniforme, son allure aristocratique le faisaient apprécier. Sa solde ne pouvait suffire à ses dépenses, ses parents étaient obligés de lui aider, mais il ne faisait pas appel à leur bourse sans une sorte de honte. Il sentait, malgré les sophismes par lesquels il essayait de se disculper à ses propres yeux, ce qu'il y avait d'humiliant pour sa juste fierté à ce que lui, un homme dans toute la force de sa jeunesse, nécessitât à ses parents âgés, à sa mère surtout, beaucoup de petites privations afin qu'il pût satisfaire un méprisable désir de paraître. Il souffrait dans sa fierté, il souffrait dans son affection, malgré son égoïsme d'enfant unique, habitué dès le berceau à voir graviter autour de lui toute la vie de ses parents.

Mais s'il ressentait une humiliation intérieure et en souffrait, il n'avait pas assez de caractère pour accepter couragement la pauvreté, il ne trouvait qu'un moyen pour sortir de cette situation pénible : un beau mariage. Il avait d'ailleurs pour excuse d'avoir été endoctriné dès l'enfance à ce sujet par ses parents eux-mêmes. Que de fois son père ne s'était-il pas écrié : « Avec un nom comme

le nôtre, tourné comme tu l'es, tu pourras épouser qui tu voudras, et la maison des Bois-Rioult retrouvera son ancienne splendeur. »

Léonie et Robert devaient se marier en septembre, à la campagne. Mme Lefébure rêvait d'organiser une noce champêtre avec réjouissances pour les vassaux.

Elle était enchantée de son futur gendre, dont le nom et l'allure aristocratique flattaient sa vanité, et quoique préférant sa fille aînée, elle désirait, par pure gloriole, une union encore plus brillante pour sa fille cadette. Mais Arlette, elle le savait, n'en ferait qu'à sa tête, et dans la tête d'Arlette il y avait des originalités qui inquiétaient l'âme sans imprévu de Mme Lefébure. Arlette n'aimait pas moins le monde que sa sœur, elle avait déjà besoin du mouvement mondain autour d'elle, bien qu'elle n'eût que dix-huit ans et suivît encore quelques cours, mais ces cours eux-mêmes étaient des mondanités. Pourtant elle avait gardé de son adolescence, riche de promesses, des enthousiasmes, « des emballlements », disait Léonie ironique, pour certaines manifestations littéraires ou artistiques ; une lecture sérieuse pouvait la faire réfléchir, les réalités de la misère ou de la souffrance humaine l'émuvoient assez profondément pour qu'elle éprouvât sur le moment la vanité de certains de ses plaisirs et le désir de faire quelque chose de noble de sa vie ; mais comme la plupart du temps les satisfactions matérielles étaient les seules conquêtes proposées à son activité, qu'elle avait respiré dans l'air, depuis sa naissance, le besoin de jouir, qui est bien différent du besoin de joie, les élans de son cœur, les aspirations de son esprit, commençaient déjà à s'atténuer, comme des feux sur la mer, que menace le brouillard.

De taille moins élevée que sa sœur, de traits moins réguliers, elle plaisait souvent davantage. Elle avait la bouche grande, mais son sourire découvrait des dents d'une éclatante blancheur ; les yeux gris étaient lumineux quand elle s'animait. De légers cheveux châtain clair moussaient sur ses tempes, au-dessus de la nuque. Elle était ricuse, disait un peu tout ce qui lui passait par la tête, aimait à traîner une cour de jeunes gens après elle

et à se moquer de ses soupirants. Elle raillait les mines tendres de sa sœur et de son fiancé, les déclarait absurdes et affirmait que jamais, au grand jamais, elle ne donnerait dans l'avenir un spectacle aussi ridicule. Cependant, quand on prononçait devant elle un certain nom, elle sentait son cœur battre plus vite; ce nom, c'était celui de Serge Montigny, le jeune romancier, et lorsqu'elle le voyait s'approcher d'elle, en soirée ou au Palais de Glace, elle raffermissait sa voix, toujours un peu voilée au moment de répondre à son salut.

Serge avait vingt-quatre ans, il faisait de la littérature d'avant-garde, écrivait dans les jeunes revues où se mêlent d'intéressantes tentatives juvéniles et des outrances qui veulent se faire prendre pour de l'originalité. Il était de bonne famille, il avait l'habitude du monde, où l'on prisait fort son brio et son esprit mordant. Il était bien représentatif des jeunes gens de sa génération, qui veulent « arriver » avant tout, qu'ils soient artistes ou non, arriver, c'est-à-dire acquérir une notoriété quelconque en gagnant beaucoup d'argent, gens d'affaires par excellence, capables de ténacité, d'effort pour atteindre leur but, mais ne plaçant ce but qu'à portée de la convoitise de leurs appétits, jamais plus haut.

Arlette avait rencontré Serge Montigny à un dîner chez des amis communs; un acte de lui, joué au Théâtre des Arts, venait de mettre son nom en vue. Arlette, comme beaucoup de jeunes filles, avait une curiosité mêlée d'admiration pour toutes les célébrités. Voisins de table, ils s'étaient escarmouchés sur certains points de psychologie sentimentale. Elle avait tenu tête à Serge, avec une verve malicieuse; il s'était piqué au jeu, il avait été brillant et mordant tout à la fois. Ils s'étaient souvent revus. Arlette, flattée d'abord que ce jeune littérateur, qui était fêté dans les salons académiques et dans le monde des actrices en renom, manifestât un réel plaisir à la rencontrer, de l'admiration avait glissé à un sentiment plus tendre. Il la déclarait charmante, puis il pensait qu'elle était une femme dont il pourrait se parer, et surtout il se disait, malgré la répugnance qu'il avait à s'enchaîner, que de longtemps il ne retrouverait un

parti aussi avantageux. Il se rendit compte, bientôt, de l'émoi que sa présence causait à Arlette, ses regards se firent plus expressifs, les inflexions de sa voix plus vibrantes. Il écrivit des vers d'amour qui parurent dans l'*Avant-Garde*, elle reconnut qu'ils étaient écrits pour elle et en fut émue délicieusement, elle en conçut aussi de la fierté, car ils étaient pleins de talent. Il l'aimait, elle n'en doutait plus; c'était un secret qu'elle gardait pour elle seule, mais qui se manifestait au dehors par une constante allégresse. Elle entreprenait le chemin de la vie comme on marche à la victoire.

II

On était à la fin de juin. Ce soir-là, les Lefébure donnaient leur dernier dîner de la saison. Serge Montigny y était invité, mais, question de préséance, Arlette n'avait pu l'avoir comme voisin de table et en enrageait intérieurement. Elle avait près d'elle le jeune prince italien Ettore d'Arezzo; Mme Lefébure avait tenu expressément à l'inviter et à le placer à la droite d'Arlette, car elle eût été ravie que sa fille cadette devînt princesse authentique. De temps en temps, les regards de la jeune fille allaient chercher ceux de Serge, de l'autre côté de la table, assez loin d'elle, et elle était d'une stricte amabilité avec le prince. Mais ayant cru soudain que Serge prêtait plus d'attention qu'elle ne l'aurait voulu à sa voisine, une fort jolie personne, elle s'était mise en frais pour le prince, un peu surpris de ce brusque revirement. Elle voulait piquer la jalousie de Serge : elle y réussit. Après le dîner ils se rapprochèrent.

— La conversation du prince d'Arezzo avait l'air de vivement vous intéresser, lui dit-il; à sa figure je ne l'aurais pas jugé brillant causeur.

— Comme quoi il ne faut pas juger les gens sur l'apparence.

— C'est que s'il n'a pas l'air d'un aigle, il n'en a pas non plus la réputation. Mais un prince a toujours de l'esprit, n'est-ce pas ? dit-il ironiquement.

— Tout le monde ne peut pas être littérateur.

Il prit un air si offensé qu'elle se mit à rire.

— Ne grimpez pas, ce n'est pas la peine. Le prince est un serin, je n'ai pas attendu, pour m'en apercevoir, que vous me le disiez, et la couronne de princesse ne me tente pas. Mais je n'aurais pas cru que vous vous seriez ému de notre flirt ; vous sembliez n'avoir d'yeux que pour votre belle voisine.

Le jeune homme rit à son tour.

— Mme d'Estrée n'est pas mon genre de beauté : je n'aime pas le type andalou, je n'aime que le type français, dont le charme est fait de ces nuances de physionomie qui ne permettent pas à la beauté de se figer et par cela même de nous lasser. Me feriez-vous l'honneur d'être jalouse de Mme d'Estrées ? finit-il avec un peu d'émoi dans la voix.

— Et vous du prince ? répondit-elle, plaisantant à demi.

— Arlette, dit-il plus bas, je pars la semaine prochaine pour Vienne ; quand je reviendrai vous aurez quitté Paris. Je vais être longtemps sans vous voir, loin de vous je me tourmenterai. Je vous aime. Dites-moi que je puis être sûr de votre cœur ?

— Vous savez bien qu'il n'appartient qu'à vous, répondit-elle d'une voix tremblante, les yeux baissés, mais l'attitude indifférente parce qu'on s'approchait d'eux. Et, plus rapidement :

— Je vous ferai inviter pour le mois de septembre à Val-Condé ; vous ferez votre demande à mes parents.

Sur ces mots, ils se séparèrent.

Arlette garda pour elle son secret, n'étant pas assez liée avec sa sœur pour le lui confier, mais Serge lui ayant envoyé ses vers, édités en une élégante plaquette, sur japon, avec une dédicace qui était un aveu, Léonie soupçonna la vérité et taquina sa sœur, qui sut mal se défendre.

En juillet, les demoiselles Lefébure accompagnaient leur mère aux eaux d'Aix. Dans les pre-

miers jours d'août, toute la famille s'installa à Val-Condé, le château de M. Lefébure en Eure-et-Loir. M. Lefébure l'avait acheté environ dix ans auparavant. C'était un château du XVIII^e siècle, entouré d'un vaste parc et de plus de cinq cents hectares de terres et de forêt. Léonie et Arlette étaient deux petites filles quand on l'avait acquis, elles y retrouvaient ce qui attache le mieux à un bien, petit ou grand : des souvenirs d'enfance, des souvenirs de ce meilleur temps des jeunes années qui se nomme les vacances ; mais à l'âge auquel elles arrivaient, et le cœur tourné vers l'avenir comme l'était le leur, les souvenirs n'avaient pas encore pour elles le charme mélancolique qui nous les fait chérir plus tard. D'ailleurs Léonie n'avait pas le goût de la nature qu'elle n'admirait qu'en voyage, sur commande. Elle n'aimait Val-Condé que pour ce qu'il représentait de vie luxueuse et pour les distractions dont il était l'occasion. Elle avait applaudi sans arrière-pensée à la création des parterres à la Le Nôtre, réalisée deux ans plus tôt, tandis qu'Arlette, tout en admirant la noblesse de la nouvelle ordonnance, avait regretté tel petit arbre rabougri, qui avait été un si bon perchoir lorsqu'elle jouait aux sauvages avec ses petits cousins, telle allée tortueuse où elle avait promené ses rêveries d'adolescente. A chaque retour à Val-Condé, elle éprouvait quelque chose de la joie attendrie qui suit notre réunion avec un être cher après une longue absence. Elle aimait à s'en aller seule par les allées, à reprendre contact avec les lignes familières ; à jouir sans témoin de leur beauté. A ces moments-là, il passait un silence en elle où elle sentait vraiment qu'elle avait une âme, où elle comprenait que notre vie morale importe avant tout, que nous ne valons que par elle, que le reste est peu de chose, et que s'il n'y avait que tous les menus faits qui occupent nos heures, la vie ne vaudrait vraiment pas la peine d'être vécue.

Mais de telles pensées ne faisaient que traverser le cœur d'Arlette, et la solitude lui aurait vite pesé, si la solitude avait eu le loisir de s'installer à Val-Condé. Huit jours à peine après le retour des Lefébure dans leur château, les hôtes y arrivaient et s'y succédaient sans interruption. Et l'agitation

mondaine reprenait : visites en auto chez les voisins, visites des voisins, tennis, garden-parties, théâtre de verdure, un peu plus tard les chasses à courre, que les deux sœurs suivaient à cheval avec leur père, dîners, comédies de salon.

C'était à Val-Condé que M. Lefébure aimait à déployer son goût du faste, de l'hospitalité quasi seigneuriale. Le repos de la campagne consistait, pour ce fiévreux, en longues marches à travers bois, dans les champs, à la poursuite du gibier à poil ou à plume. Il aimait Val-Condé pour les embellissements qu'il y avait imaginés, pour les améliorations qu'il avait apportées aux terres.

Cette année-là, depuis un mois que sa famille était installée au château, il y avait à peine fait deux ou trois apparitions de vingt-quatre heures chacune. Nulle détente ne se lisait dans sa physionomie durant ces quelques instants de vie champêtre. A son troisième voyage, comme il annonçait son départ pour le lendemain, Arlette s'écria :

— Déjà ! Tu devrais pourtant te reposer un peu ; tu as l'air fatigué et tu ne manges rien.

— Il faut que je sois demain à Paris, répondit-il avec un sourire affectueux à l'adresse de sa fille cadette, — car il était touché qu'elle se fût aperçue de sa mine tirée, — mais d'ici une quinzaine je prendrai des vacances

— N'as-tu pas remarqué, maman, comme papa est pâle et comme il semble soucieux ? dit Arlette, quand son père se fut éloigné.

— Non, répondit Mme Lefébure, qui ignorait les alarmes inutiles. C'est peut-être la chaleur de Paris qui le fatigue, le bon air de la campagne le remettra. Et, changeant de sujet : — Alors, Léonie, c'est bien le 5 septembre que vous avez choisi comme date de votre mariage, ton fiancé et toi ?

— Oui, maman.

— Cela va venir vite. Je suis effrayée de songer à tout ce que nous avons à faire d'ici là ! Et toi, Arlette, qu'as-tu imaginé, pour le jour du contrat ?

— J'ai pensé que nous pourrions représenter, dans le théâtre de verdure, une pièce du XVIII^e siècle, quelque chose de Marivaux, par exemple. Cela serait tout à fait dans le style du château.

— Oui, ton idée est bonne, dit Mme Lefébure; il faut organiser la représentation dès maintenant. Quels seront les acteurs?

— Solange et Geneviève de Montclair, Jean Legrand, Marc du Vivier et moi. J'avais songé aussi, continua-t-elle d'un air détaché, à Serge Montigny, on dit qu'il joue très bien. Nous pourrions l'inviter.

— Volontiers, dit Mme Lefébure. Enfin, je te donne carte blanche pour l'organisation du spectacle. Ta sœur et moi aurons trop à faire face d'autre part pour nous en occuper.

Léonie fixait sur Arlette un regard malicieux quand elle prononça le nom du jeune littérateur. Celle-ci feignit de ne pas s'en apercevoir, mais, à son grand dépit, elle se sentit rougir. Cependant Léonie ne fit aucune réflexion gênante pour sa sœur. Arlette lui en sut bon gré; son premier soin fut d'écrire à Serge, au nom de ses parents, et elle se réjouissait de penser au costume Louis XV qu'elle porterait et qui siérait si bien à sa physionomie. Car elle avait le vrai type français cher au jeune homme. Mais quel ne fut pas son étonnement, quelle ne fut pas sa déception lorsqu'elle reçut la lettre de Serge, à quelques jours de là!... Il déclinait l'invitation. Il était désolé, sa présence était réclamée à Milan, au commencement de septembre, pour les répétitions de sa pièce : *les Roses de Poëstum*, que l'on devait jouer l'hiver prochain. Arlette lisait et relisait la lettre, cherchant à pénétrer le sens véritable caché sous la courtoisie galante de la forme. Il lui semblait que toute la lumière qu'elle avait dans le cœur s'obscurcissait. Ah! n'aurait-elle pas tout laissé, elle, sur un appel de lui!... Mais peu à peu elle se rassura, sa jeunesse fut la plus forte, la jeunesse ne saurait vivre sans espoir. Elle se dit qu'il ne pouvait vraiment pas sacrifier une chose aussi importante que la mise en train d'une pièce et elle se reprocha d'avoir été égoïste. Ne devait-elle pas désirer par-dessus tout la gloire de celui qu'elle aimait? Elle se remit avec entrain à l'organisation du spectacle et bientôt retrouva sa gaieté et son insouciance, pensa moins à Serge, reprise par l'agitation frivole de sa vie habituelle. Et, dans ce brouhaha fiévreux,

elle n'eut pas non plus le loisir d'arrêter son attention sur les traits de plus en plus altérés de M. Lefébure. L'ayant vu maintes fois silencieux, à table, elle ne remarquait pas la fixité douloureuse de certains de ses regards.

Il était resté environ une quinzaine de jours à Val-Condé, non sans deux courtes absences à Paris. On le voyait peu, il ne se mêlait à la vie de sa famille et de ses hôtes qu'aux heures des repas et n'intervenait dans la conversation que par quelques brèves interrogations ou quelques remarques banales : son esprit était visiblement absent, visiblement, pour des gens qui auraient écouté autre chose que les grelots de leur cerveau.

Le contrat de Léonie devait être signé dans deux jours. M. de Bois-Riout était arrivé depuis une semaine chez les du Vivier, les plus proches voisins des Lefébure. Il venait chaque jour à Val-Condé. Léonie et lui étaient au comble de la félicité ; ce faste, ces élégances mondaines enveloppaient si intimement leur bonheur, qu'ils en devenaient une partie essentielle. Leurs tête-à-tête étaient rares, sans qu'ils s'en plaignissent ; ils n'éprouvaient pas le besoin de mêler le secret de leurs cœurs, car leurs cœurs n'avaient pas de vie profonde...

Ce jour-là, les acteurs des *Surprises de l'Amour* s'habillaient pour la répétition générale. Mme Lefébure multipliait les ordres aux domestiques et aux jardiniers. Léonie et son fiancé se promenaient sentimentalement dans le parc ; M. Lefébure, tout en fumant son cigare, examinait la scène improvisée sous les charmillles. Un valet de chambre vint vers lui, porteur d'un télégramme. Il le prit avec un léger frémissement dans les doigts, hésita un instant à l'ouvrir, puis, d'un geste brusque, le déplia.

— C'est bien, il n'y a pas de réponse, dit-il au domestique qui attendait immobile.

La voix de M. Lefébure était sans timbre, et le valet remarqua sa pâleur soudaine. Il plia la dépêche, la mit dans sa poche, se dirigea lentement vers le château. En chemin, des rires joyeux le poursuivirent, les acteurs venaient de se rassemi-

bler et s'exclamaient sur le bon goût des costumes.

Il monta dans sa chambre, les jambes lourdes, le corps tout entier anéanti. Il se laissa tomber dans un fauteuil ; il y demeura, le regard vague, immobile. Et tout d'un coup il comprit... Ruiné !... il était ruiné. La catastrophe qu'il redoutait depuis des mois était arrivée, inévitable, inexorable. Il avait tout fait ; ses efforts désespérés avaient été vains ; ses mains, cramponnées sur le bord du gouffre où plongeait déjà son corps, avaient lâché prise. Il se redressa comme mû par un ressort, ses yeux s'emplirent de terreur, un flot de sang lui monta au visage. Dans un éclair, il venait de comprendre ce que signifiait ce mot : la ruine, d'en réaliser les conséquences. Il porta la main à sa gorge, voulut appeler, chancela et tomba comme une masse sur le tapis de la chambre...

Là-bas, parmi les verdure, accompagnés par les chants d'oiseaux, des jeunes gens, des jeunes filles, pimpants, sémillants sous leurs galants atours, mêlaient leur gaieté légère à la grâce exquise du dialogue de Mariyaux.

Comme spectateurs, il n'y avait que Mme Lefébure, Léonie et son fiancé. C'était le premier entr'acte.

— Où est papa ? demanda Arlette. Il ne sait peut-être pas que la répétition est commencée, on devrait aller le prévenir.

Mme Lefébure envoya un domestique à la recherche de son mari. Au bout de quelques instants, cet homme revint, courant presque.

— Madame, dit-il, monsieur est très souffrant. Madame veut-elle venir tout de suite ?

Mme Lefébure et les fiancés s'étaient levés précipitamment, Arlette les rejoignit.

— Où est mon père ? demanda-t-elle au domestique.

— Dans sa chambre, mademoiselle.

Sans demander d'autre explication, elle se mit à courir vers la maison, tandis que sa mère donnait des ordres pour qu'on allât chercher un médecin.

M. Lefébure gisait sur son lit où l'avaient transporté ses domestiques ; ses yeux étaient fermés,

un gémissement ininterrompu sortait de ses lèvres. Arlette se précipita sur lui en l'appelant; il ne donna aucun signe de connaissance. Alors ce fut autour du malade l'effarement, les pleurs, les gestes impuissants qui suivent de semblables catastrophes.

Le médecin n'arriva qu'au bout de deux heures.

— Congestion cérébrale, diagnostiqua-t-il, et il s'ingénia à soulager le malade, prescrivit les remèdes, mais sans dissimuler qu'une issue fatale était à craindre. Il s'en alla et promit d'envoyer une garde avant la nuit.

L'affliction des trois femmes était grande : celle de Mme Lefébure se répandait en larmes et en plaintes. Arlette, plus silencieuse, avait pris une des mains de son père et la caressait sans rien dire. M. de Bois-Riout, profondément remué par le chagrin de sa fiancée, cherchait en vain des mots pour la consoler.

Deux jours se passèrent sans qu'il se manifestât le moindre changement dans l'état du malade. Dans la nuit du troisième jour, Arlette, qui veillait avec la garde, entendit son nom, faiblement prononcé par son père. Elle s'approcha de lui.

— Je suis là, papa, dit-elle doucement.

— Arlette, je veux te parler, mais à toi seule.

La garde s'était approchée à son tour. Elle remarqua que les pommettes du malade étaient rouges et que ses yeux brillaient.

— Demain matin, vous parlerez à Mlle Arlette, dit-elle; en ce moment, il faut dormir, vous allez faire remonter la fièvre.

M. Lefébure secoua la tête.

— Je veux parler à ma fille, dit-il d'une voix saccadée.

— Allez, dit Arlette à la garde, nous devons respecter sa volonté!

La garde sortit. Arlette s'assit tout près du lit, prit la main de son père.

— Parle, dit-elle, j'écoute.

— Arlette, reprit-il d'une voix haletante, je vous ai ruinées, c'est de cela que je meurs. Depuis des mois je me débattais dans une situation désespérée; avant-hier j'ai reçu une dépêche qui m'apprenait que tout était perdu, cela m'a tué.

Il s'arrêta, comme à bout de souffle. Elle voulait l'interrompre.

— Laisse-moi parler, dit-il avec autorité, je dois le faire.

Elle se tut. Il continua :

— Arlette, c'est à toi que je m'adresse, parce que toi seule es capable de comprendre. Tu vas être chef de famille, sois un meilleur chef que moi. Ta mère et ta sœur ne sont pas armées pour la lutte, c'est à toi de les soutenir. Tu t'occuperas aussi de ton frère. Dis-lui de ma part de travailler et d'être un honnête homme et de comprendre le véritable prix de la vie, nous l'avons tous méconnu, mais c'est moi le seul coupable, j'ai été orgueilleux, vaniteux, d'abord, ensuite j'ai été faible, j'ai été lâche, je n'ai pas osé vous révéler la vérité, à ta mère et à vous, mes enfants, pour vous épargner, et par crainte des récriminations. Nous avons tous vécu pour ce qui est artificiel, il faut être vrai. Je te laisse un lourd fardeau, je te crois digne de le porter, lève les yeux en haut, c'est de là que te viendra toute force.

Il se tut, et, d'une voix plus faible encore :

— Ma petite fille, pardonne-moi ! je t'ai beaucoup aimée, si je t'ai mal aimée.

— Père, dit-elle, se penchant sur lui, je t'obéirai. Mais je n'ai pas à te pardonner, je t'aime trop pour cela.

Elle l'embrassa sur le front. Il sourit.

— Maintenant, appelle-les et dis qu'on aille chercher un prêtre. Je suis soumis à la volonté de Dieu.

III

Mme Lefébure demeurait comme hébétée sous les coups successifs du destin. C'est Arlette qui l'avait prévenue tout doucement de leur ruine. Elle pouvait à peine comprendre, et ses comment, ses pourquoi, son besoin presque enfantin de vouloir nier l'évidence pour ne pas la voir, avaient parfois

causé à sa fille des impatiences rentrées. Léonie pleurait, et par-ci par-là, quelques paroles aigres lui échappaient. Nicolas pleurait son père, mais n'accordait pas de larmes à cette autre catastrophe dont il ne comprenait pas encore la portée.

Elle fut réalisable pour sa mère et ses sœurs, dès que M. Lefébure eut fermé les yeux. Notaires, avoués, huissiers s'abattirent aussitôt sur Val-Condé et l'on procéda immédiatement à la mise des scellés. Et pendant le long mois que dura la liquidation des affaires, ce furent d'incessantes visites de créanciers et d'avoués, des nuées de paperasses judiciaires à discuter ou à signer. Et l'affiche : *A vendre*, se dressa un beau jour devant la façade de Val-Condé. Des larmes montèrent aux yeux d'Arlette, quand elle la vit, mais elle les refoula en haussant les épaules, elle ne voulait pas se laisser aller à l'attendrissement, sachant que ses forces sraient amollies. Les douloureuses conséquences d'un désastre financier tel que celui qui avait atteint M. Lefébure se succédaient. Vente du mobilier de Val-Condé, de celui de l'avenue d'Iéna. Les biens meubles et immeubles liquidés, il ne restait aux dames Lefébure que le très petit revenu d'une ferme dont Mme Lefébure avait hérité, quelques années plus tôt, d'une cousine éloignée. Sa dot elle-même avait été engloutie dans la catastrophe, à quelques bribes près.

— Résumons la situation, dit Arlette à sa mère et à sa sœur, un soir qu'elles étaient réunies toutes les trois dans la chambre de Mme Lefébure, dégarnie de ses commodes de marqueterie et de ses glaces de Venise. Il nous reste le revenu de la ferme des Genêts, soit quatre mille francs, et vingt mille francs d'argent liquide. Je propose que Léonie prenne les vingt mille francs à titre de dot. Nous, les autres, nous nous arrangerons du reste : il ne faudra évidemment pas faire de folies. M. de Bois-Riout est-il au courant des choses ? demanda Arlette à sa sœur.

— En partie, dit Léonie, gênée. Vingt mille francs, que puis-je faire avec vingt mille francs ? Et Robert n'a que sa solde. C'est la misère.

Arlette avait déjà remarqué l'attitude contrainte des deux fiancés quand ils étaient ensemble. Ro-

bert, en apprenant la ruine qui atteignait Léonie, avait eu un premier élan de désintéressement, celui qui nous pousse à nous jeter au secours d'un être cher en péril. Ses protestations étaient sincères, comme l'étaient celles de Léonie, qui avait besoin de se sentir protégée dans sa détresse matérielle et morale. Mais quand il était seul, qu'il réfléchissait, Robert de Bois-Rioutl envisageait les conséquences fâcheuses qu'aurait pour lui la ruine des Lefébure. Reprendre sa parole répugnait à sa loyauté de gentilhomme et de soldat, mais quelle vie serait la leur, une fois mariés ? Il entrevoyait avec horreur leur futur ménage, le vrai ménage d'officier pauvre, le tout petit appartement, la femme de ménage composant, avec l'ordonnance, tout leur personnel. Il aurait, il est vrai, la ressource d'aller aux colonies, mais y consentirait-elle ? De son côté, il recevait de ses parents des lettres désolées ; ils lui conseillaient de trouver un biais pour se dégager de cette situation désastreuse.

Au milieu de ces soucis d'un ordre purement matériel, soucis qui hantaient également l'esprit de Léonie, le cœur des fiancés peu à peu cessait de parler. Tout ce qui avait entouré jusqu'alors leur amour ayant disparu, l'amour lui-même en avait été atteint, tant il était lié à ces vanités extérieures. Léonie et Robert de Bois-Rioutl, se cachant mutuellement le fond de leur pensée, étaient embarrassés lorsqu'ils se retrouvaient seuls, échangeaient des choses banales.

Léonie n'ignorait pas non plus ce qu'était la vie d'un ménage d'officier sans fortune. Et Mme Lefébure lui disait :

— Rends sa parole à M. de Bois-Rioutl, dis-lui que tu ne veux pas entraver sa carrière. Et qui sait ? tu es jolie, nous avons des relations brillantes, tu peux faire un caprice. Au point de vue pécuniaire, le seul qui doive nous occuper à présent, tu trouveras toujours aussi bien que Robert.

Léonie ne disait rien, mais, au fond, approuvait sa mère, entrevoyant la possibilité d'un riche mariage, un peu plus tard. Elle prit soudain sa détermination, mais comme certaines paroles lui semblaient trop pénibles à prononcer, elle les écrivit :

« Robert,

« J'ai bien réfléchi avant de vous écrire ces quelques mots. Il faut nous séparer. J'entraverai votre avenir en vous épousant, je ne le veux à aucun prix. Je vous apporterais la misère, notre union n'est plus possible. C'est le cœur désolé que je vous écris, mais avec une résolution inébranlable...

« Votre fiancée,

« LÉONIE. »

Bois-Rioul eut un moment d'émotion en lisant cette lettre; il revit Léonie telle qu'elle lui était apparue pour la première fois, dans un bal, mais cette image, toute de luxe et d'éclat mondain, lui fit comprendre en même temps à quel point leur mariage serait une folie. Il se rendit aussitôt chez les dames Lefébure; Léonie l'attendait. Ils se prirent la main sans rien dire. Elle lui sut gré d'être ému au point de ne pouvoir parler. Elle-même avait la gorge serrée et les larmes lui montaient aux yeux.

Leur entrevue fut courte.

— Puis-je présenter mes devoirs à Mme Lefébure? dit-il en se levant.

— Maman est sortie.

— Je le regrette. Vous vous chargerez de mes adieux pour elle et pour Mlle Arlette. Je retourne ce soir même à Evreux; je serai quelque temps avant de revenir à Paris.

Il lui prit la main, la porta à ses lèvres, l'y retint longuement.

— Adieu! dit-il, et sans un mot de plus il gagna la porte du salon.

Il était dans le hall; la porte d'entrée s'ouvrit, livrant passage à Arlette qui rentrait.

— Je suis heureux de vous rencontrer, dit-il, et de pouvoir aussi vous faire mes adieux.

— Oui, je sais, dit gravement Arlette; Léonie m'avait prévenue. Je garderai un bon souvenir de vous.

Il la regarda, il remarqua la dignité de son attitude, l'expression triste mais résolue de ses traits. Sa sympathie s'en accrut.

— Que comptez-vous faire ? lui demanda-t-il.

Il n'avait pas posé cette question à Léonie, car il sentait instinctivement qu'Arlette était la seule pensée agissante de la famille.

— Nous ne savons pas encore. Nous avons résilié notre bail pour le mois prochain. Une cousine de maman nous demande de venir habiter chez elle. Moi, j'aurais préféré avoir notre foyer à nous, le plus petit des foyers, maman n'est pas de mon avis ; nous acceptons l'offre de la cousine. Nicolas est mis en pension à Orléans ; notre cousin Del-pierre prend à sa charge les frais de son éducation.

— Si jamais je puis vous être utile, souvenez-vous que je serai heureux de le faire.

— Merci.

Elle lui tendit la main. Il la serra et s'en alla. Elle monta l'escalier, se dirigea vers la chambre de Léonie ; sa sœur pleurait, anéantie dans un fauteuil. Arlette lui prit affectueusement la tête.

— Ma pauvre chérie !

— Que la vie est cruelle, gémit Léonie ; nous étions si heureux, nous nous aimions tant !

« Pas par-dessus tout », songea en elle-même Arlette.

Mme Lefébure entra au même instant.

— Console-toi, dit-elle à sa fille aînée, l'avenir est devant toi, la vie nous doit des compensations. Je suis éreintée, continua-t-elle, en se laissant tomber sur un fauteuil, ces taxis-autos sont si mal suspendus et si chers dès que la course est un peu longue.

— Il y a des tramways, remarqua doucement Arlette.

Mme Lefébure haussa les épaules.

— C'est bon pour les gens qui ne sont pas pressés.

Arlette soupira, une tristesse découragée l'envahissait. Elle se sentait si seule soudain entre sa mère et sa sœur : l'une ne pouvait arriver à comprendre les nécessités de leur nouvelle situation, l'autre n'avait qu'un chagrin tout personnel et accueillait sans révolte les espérances de mariage avantageux que Mme Lefébure faisait briller à ses yeux ; toutes les deux vivaient dans les regrets du passé et se leurraient d'espoirs chimériques ; ni

l'une ni l'autre ne voulait regarder le présent en face, ni essayer de s'en accommoder.

Et le soir, quand elle fut dans son lit, une détresse affreuse envahit le cœur d'Arlette. Elle souffrait, elle aussi, de sa blessure personnelle, elle souffrait d'une amère déception. Elle comprenait à présent pourquoi Serge Montigny avait décliné leur invitation du mois d'août dernier. Il avait sans doute appris les bruits fâcheux qui couraient déjà à cette époque sur les embarras financiers de M. Lefébure. Comme il s'était retiré aussitôt, dès le premier soupçon!... Alors, les vers qu'il avait écrits pour elle, qu'il lui avait envoyés sur édition de luxe, ces vers d'amour qui chantaient si délicieusement dans son cœur, ces vers, qui la chantaient avec des nuances si subtiles, des mots si vibrants, ce n'était que de la littérature?... Plus d'une fois, elle se l'était dit, et à cette pensée une douloureuse ironie avait marqué sa lèvre, mais ce soir elle sanglotait; ce n'était plus l'amertume, c'était la souffrance de sa déception qu'elle ressentait, car, plus que sa fierté, son cœur était touché. Et elle éprouvait un grand besoin d'être consolée : « Papa! papa! murmurait-elle parmi ses larmes, tu aurais eu de la peine de ma peine, toi! les autres ne comprendraient pas. Il n'y avait que toi qui m'aimais vraiment. »

IV,

Les dames Lefébure devaient quitter Paris incessamment pour aller chez Mme Langlois, leur cousine de Falaise. Elles faisaient leurs derniers préparatifs. Mme Lefébure avait tenu à garder sa femme de chambre jusqu'au dernier moment, malgré les timides observations d'Arlette. Ces vingt mille francs qu'elle sentait à sa disposition l'invitaient constamment à faire la dépense inutile qui « serait la dernière » : taxis-autos, soi-disant pour gagner du temps, « occasions » des grands maga-

sins, dont elle pourrait avoir besoin, une fois arrivée à Falaise, chocolat et sandwiches à cinq heures, dans des pâtisseries (elle avait supprimé le thé pris à la maison, par économie) !

Mme Lefébure semblait vouloir se cramponner à toute la trivialité de la vie, à mesure qu'elle lui échappait. Elle se lamentait, tandis que Léonie prenait leur infortune avec aigreur, atteinte avant tout dans sa vanité ; toutes les mesquineries, toutes les vilénies des gens qui, au temps de leur splendeur, qu'étaient presque une invitation à leurs fêtes, et à présent les ignoraient, les saluaient à peine, la blessaient dans ce qu'elle avait de plus sensible. Les Lefébure ne fréquentant que des personnes menant la même vie essentiellement mondaine qu'eux-mêmes, n'avaient pas d'amis, à proprement parler. Ils venaient de quitter la ronde, les autres la continuaient, sans eux. Quelques bonnes âmes s'étaient apitoyées un instant sur la situation des trois femmes, leur avaient fait une visite de condoléances, mais en étaient restées là. Les dames Lefébure faisaient partie d'un monde où l'on n'a de valeur que par les « signes extérieurs de la richesse », où l'on n'est constitué pour ainsi dire que par son hôtel, son château, ses autos, ses toilettes, ses bijoux ; il semble que l'on s'évanouisse avec la perte de ces accessoires. Les Lefébure sans hôtel, sans château, sans limousine, cessaient d'être les Lefébure.

Arlette avait souffert aussi de l'abandon dans lequel les avaient laissées, si instantanément, leurs brillantes relations de la veille. Mais qu'était cette amertume passagère auprès de la déception douloureuse que lui avait causée le brusque mouvement de recul de Serge ?

Puis une autre Arlette, la vraie, s'était révélée pendant les minutes du suprême entretien qu'elle avait eu avec son père. Leur dernier tête-à-tête n'avait été troublé par aucune note discordante. Pour lui parler, son père l'avait bien réellement entraînée au seuil de l'au-delà, où toutes choses nous apparaissent en vérité. Toute âme qui a senti, des limites de la mort, la vérité de la vie, a pour jamais le désir de cette vérité. L'existence que menait Arlette, son milieu, n'avaient pas encore

eu le temps d'étouffer les générosités de sa nature ; son éphémère amour les avait même ranimées, dans les derniers temps. Et désormais elle sentait un guide auprès d'elle. Les dernières paroles qu'elle avait échangées avec son père les avaient liés plus que toutes les années passées. Pour la première fois, elle avait compris ce qu'ajoute à nos affections la communauté d'idéal. Oui, elle sentait son père auprès d'elle, le père qu'il avait été quelques instants, qu'il aurait été toujours s'il n'avait laissé, lui aussi, la vanité et le besoin de jouissances matérielles étouffer ses meilleures aspirations. Il la soutenait, aux heures de dégoût, elle l'entendait répéter ses dernières paroles. Elle se redressait alors, fortifiée par la responsabilité qu'elle avait assumée. Elle était chef de famille, chaque jour le lui faisait mieux comprendre ; elle serait digne du fardeau que son père lui avait légué.

Elle avait beaucoup réfléchi, elle s'était mise résolument en face de la destinée. Son parti était pris, elle travaillerait. Elle n'accepterait que provisoirement l'hospitalité de leur cousine, elle la mettrait à profit pour commencer ses études en vue de passer son baccalauréat l'année suivante. Elle savait qu'un an de travail sérieux et suivi serait suffisant comme préparation. Ensuite, elle donnerait des leçons, s'expatrierait au besoin, soit en Russie, soit en Amérique. Elle voulait être indépendante, la dignité de sa vie était à ce prix. Elle s'était ouverte de ses projets à la directrice du cours qu'elle avait suivi étant enfant. Celle-ci l'avait beaucoup encouragée, lui avait proposé de corriger les compositions qu'elle ferait. Arlette avait accepté avec reconnaissance.

Ce fut un soulagement pour elle quand elles quittèrent l'hôtel si glacé, si morne depuis que la plupart des meubles avaient été enlevés. Chaque fois qu'elle y rentrait, Arlette éprouvait une sensation de désastre, on aurait dit que l'ennemi avait passé par là. Et pourtant les larmes lui jaillirent des yeux, comme elles s'échappèrent de ceux de Mme Lefebvre et de ceux de Léonie, quand la lourde porte se fut refermée sur elles pour la dernière fois. Arlette venait de revoir son père ren-

trant pour le déjeuner, Mme Lefébure et Léonie se souvenaient du ronflement ininterrompu des automobiles sous la voûte, lors de leur dernier bal.

Mme Langlois était au-devant d'elles, à la gare de Falaise. Les deux cousines, qui ne s'étaient pas vues depuis plusieurs années, se jetèrent dans les bras l'une de l'autre et s'embrassèrent avec effusion, tandis que Mme Lefébure fondait en larmes.

Les malles des voyageuses furent un sujet d'admiration pour la gare de Falaise; jamais, certainement, elle n'en avait vu d'aussi élégantes. Tout ce qui constituait les bagages des dames Lefébure témoignait d'habitudes de voyages luxueux, évoquait des images de « Pyrénées Express » ou de « Côte d'Azur Rapide ». D'ailleurs, leur tenue elle-même était celle de voyageuses de qualité. Mme Lefébure n'avait pu se défendre de commander toutes ses robes de deuil chez sa couturière habituelle, avec cette excuse que ce serait pour la dernière fois.

Il tombait une petite pluie fine lorsqu'elles arrivèrent à Falaise, une de ces pluies normandes qui semblent n'avoir jamais cessé de tomber depuis les premiers âges du monde et ne devoir jamais prendre fin. Tandis que l'antique landau de Mme Langlois les cahotait sur le pavé inégal de la vieille cité de Guillaume le Conquérant, Mme Lefébure et ses filles pensaient en elles-mêmes que Falaise était lugubre et que son séjour promettait d'être austère. Cette impression se dissipa quand elles furent arrivées chez Mme Langlois. Elle habitait un vieil hôtel, mais les vastes pièces où elle introduisit ses cousines étaient très meublées, bien chauffées et donnaient une sensation de confort que les appartements dévastés de l'avenue d'Iéna avaient cessé de leur procurer.

Mme Langlois était une personne d'une soixantaine d'années, de forte corpulence, très exubérante, parlant avec cette autorité spéciale de ceux qui se savent quelqu'un dans le périmètre de leur clocher. Veuve sans enfants, son occupation principale, presque son unique occupation, en dehors des quelques œuvres locales, dont elle était membre plus honoraire qu'actif, était de parler. Elle parlait pour critiquer son prochain, pour le régen-

ter et plus encore pour apprendre à ses interlocutrices ce qu'elle faisait, ce qu'elle pensait, ce qu'elle imaginait. Le « moi, je... » émaillait ses discours ; elle était certaine qu'aucun de ses actes ne pouvait être indifférent et n'avait droit qu'à l'assentiment, voire à l'applaudissement de la galerie. Mme Langlois allait tous les étés aux eaux, les villes d'eaux sont des endroits où l'on est sûr de pouvoir parler d'abondance. En dehors de cette cure annuelle à Aix-les-Bains, Mme Langlois ne quittait guère Falaise. Depuis l'année précédente, la mort ayant fauché parmi ses relations les plus intimes, elle avait connu l'ennui de la solitude des longues soirées d'hiver et l'appréhension des années qui viendraient, les années de la vieillesse que jalonnent les tombes de nos contemporains. C'est alors qu'ayant appris la catastrophe qui bouleversait la vie de sa cousine, elle avait eu l'idée de lui offrir l'hospitalité pour elle et ses filles. Elle leur avait demandé de venir habiter chez elle, sans préciser pour combien de temps. « On verrait toujours bien, » songait-elle.

Les premiers jours de vie commune furent charmants. Les trois pauvres épaves éprouvaient un sentiment de détente et de sécurité, la sensation de l'abri après la tempête. Elles retrouvaient un intérieur bien ordonné, la cousine se mettait en quatre, prenait plaisir à multiplier de petites attentions dont les dames Lefébure se montraient visiblement touchées. Elle égrenait des souvenirs d'enfance avec Mme Lefébure et s'était engouée de Léonie. Arlette lui plaisait moins parce qu'elle était plus renfermée et parlait rarement du passé. Puis Mme Langlois pouvait se parer de ses cousines : même déchues de leur splendeur, elles avaient conservé une élégance toute parisienne. Elles avaient un autre chic que toute la gent féminine de la noblesse d'alentour, qui regardait Mme Langlois avec quelque condescendance parce qu'elle n'était pas « née », et qui était fagotée avec un goût de couturière de village.

Dès le lendemain de leur arrivée, Arlette dit à sa mère :

— Je vais me mettre au travail sérieusement,

pour être en mesure de passer mon baccalauréat l'année prochaine.

— Ah ! tu as toujours cette idée de baccalauréat en tête.

— Mais... naturellement. Si je veux donner des leçons, il me faut un diplôme, je n'ai même pas le brevet simple.

— Enfin ! si c'est ton goût, je ne t'en empêcherai pas. Mais j'espère bien qu'en fait de leçons, ce sera quelque beau mariage que tu trouveras. Notre cousine m'aidera ; bien entendu, nous chercherons d'abord à caser Léonie. Il y a peut-être des « partis » dans cette noblesse terrienne qui habite par ici, ajouta Mme Lefébure, qui n'abdiquait pas ses goûts nobiliaires.

— Très bien, dit Arlette, avec un sourire un peu railleur, commencez par Léonie ; moi, en attendant, je préparerai mon baccalauréat.

— Il est inutile que tu parles à la cousine de ton projet de donner des leçons.

— Pourquoi ?

— Parce qu'elle ne serait peut-être pas flattée à la pensée d'avoir une parente qui est obligée de gagner sa vie.

— La cousine Laure est-elle à ce point d'un autre temps ?...

— Chacun a ses idées, dit Mme Lefébure sèchement, il n'y a pas que les tiennes de bonnes... Enfin, je te prie de garder celle-ci pour toi, tant que tu seras ici.

— C'est entendu. Pourvu que je sois libre de travailler, je ne demande pas autre chose.

Mme Langlois trouva qu'Arlette avait des goûts originaux, quand Mme Lefébure lui révéla qu'elle apprenait le latin par manière de passe-temps ; elle en préféra d'autant Léonie, qui ne « posait » pas, elle, à la femme savante.

Le premier mois de cohabitation ne connut que des jours sereins, l'accord parfait ne cessa de régner entre Mme Langlois et ses cousines, mais les effusions des premiers jours étaient passées ; Mme Langlois n'arrivait plus à toute minute du matin ou du soir dans la chambre de Mme Lefébure pour lui faire partager ses pensées ou soumettre une de ses idées à son admiration. L'attrait de la nou-

veauté commençait à s'atténuer. Chez les dames Lefébure, la sensation de bien-être aussi s'était émoussée. Mme Lefébure trouvait certains après-midi bien longs et Léonie déclarait les rues de Falaise d'une tristesse mortelle. Ces dames avaient cependant fait quelques visites avec leur cousine. Léonie prenait le thé, de temps à autre, chez deux ou trois jeunes filles de la ville. Arlette éprouvait aussi, à certaines heures, un vague ennui, bien que son travail l'absorbât une grande partie des journées. Des regrets du passé l'envahissaient, regrets du bruit, du mouvement, du plaisir d'autrefois ; sa tâche lui paraissait soudain fastidieuse, elle s'arrêtait, sans courage, devant le chemin à parcourir. Mais ces défaillances étaient passagères ; dans la solitude, Arlette prenait des habitudes de travail régulier, apprenait à concentrer sa pensée sur elle-même, à bander sa volonté et son esprit.

En mars, déjà, quelques ombres commençaient à passer sur ce ciel sans nuages. Mme Langlois avait cherché une distraction dans ses cousines ; on n'est distrait que par la nouveauté ; la satiété se faisait sentir par instants. A certaines heures, Mme Langlois regrettait de n'être jamais seule chez elle, ou bien, en faisant les comptes de la cuisinière, elle trouvait la maison lourde. La femme de chambre se plaignait que ces dames se faisaient servir « plus que madame elle-même »... Des discussions avec Léonie avaient tourné à l'aigre. La cousine Laure était agacée que la jeune fille eût toujours aux lèvres le : « A Paris on fait ceci, à Paris on dit cela » A présent, elle approuvait le latin d'Arlette, qui avait le bon côté de l'occuper dans sa chambre une partie des journées, tandis que le désœuvrement de Léonie la mettait sans cesse sur son chemin.

Son engouement du premier mois connut cependant un certain renouveau quand elle mit en voie d'exécution le projet qu'elle avait formé de marier la jeune fille. Elle avait associé à son œuvre une dame de ses amies, grande mariée devant l'Éternel. Toutes les deux jetèrent leur dévolu sur un jeune fonctionnaire récemment arrivé à Falaise et qui manifestait de l'admiration pour Léonie. Des travaux d'approche furent sagement organisés

autour du célibataire, on ménagea des entrevues : Mme Langlois prenait plaisir à ce rôle de providence matrimoniale. Le jeune homme ne déplaisait pas à Léonie, il n'était pas mal de sa personne, appartenait à une bonne famille et avait un assez bel avenir devant lui, dans la magistrature. Il n'ignorait pas que Léonie était sans fortune, mais voyant l'intérêt quasi maternel que Mme Langlois témoignait à la jeune fille, il s'était imaginé que tant de sollicitude devrait se traduire, à l'occasion d'un mariage, par des bienfaits plus positifs. Mme Langlois jouissait d'une aisance plus que respectable et on ne lui connaissait pas d'héritiers plus proches que les dames Lefébure. Il posa nettement la question à l'amie de Mme Langlois. Mme Langlois, questionnée à son tour, déclara qu'elle ferait très probablement une part à Léonie dans sa succession, mais que pour le présent il lui serait impossible d'aller au delà d'un beau cadeau d'argenterie ; elle n'avait pas la fortune que certains lui attribuaient, les rentes diminuaient d'année en année, elle ne pouvait pas se priver de la plus petite part de ses revenus...

Ce discours transmis au jeune magistrat le décida immédiatement à décliner la nouvelle invitation à dîner que lui avait envoyée Mme Langlois. Celle-ci comprit, elle en prit de l'humeur, non pas contre le jeune homme, mais contre Léonie, qu'elle rendit responsable de l'échec des négociations. Cela amena l'échange de quelques aigres paroles entre les deux femmes. Léonie, que l'injustice de ces reproches avait exaspérée, était presque hors d'elle-même. Mme Lefébure la supplia de se calmer ; il fallait penser à l'avenir ; la cousine Laure les aimait au fond et les avantagerait certainement dans son testament. (Mme Lefébure n'ignorait pas que Mme Langlois avait d'autres héritiers au même degré.) Cette considération devait les encourager à supporter de temps à autre quelques rebuffades. Et puis, cet été, la cousine emmènerait Léonie avec elle aux eaux. Il y a des étrangers à Aix, des Russes, peut-être l'un d'eux serait-il séduit par la distinction et le chic de Léonie. Elle serait tout à fait à sa place dans une ambassade. Et, en imagination, Mme Lefébure voyait sa fille au bras de

quelque diplomate à cheveux gris, ayant un noui en koff ou en ski.

La paix se rétablit dans l'intérieur Langlois, paix armée il est vrai. Mme Langlois s'imaginait à présent que Mme Lefébure et ses filles ne voyaient en elle que la cousine à héritage, et qu'au fond de leur cœur elles devaient épier ses cheveux blancs et compter ses rides. Ce soupçon l'invitait à chercher dans leurs propos l'écho de cette préoccupation, à suspecter leur amabilité et leurs prévenances. En même temps, elle commençait à adopter vis-à-vis de ses cousines les allures despotiques de la tante à héritage, à leur faire sentir, par des pointes ou des sous-entendus, leur position dépendante, à leur insinuer qu'elles étaient à la merci d'un trait de plume. Mme Lefébure et Léonie prenaient Falaise en grippe, et quand elles étaient seules ensemble, elles passaient leur temps à récriminer sur leur sort. Arlette travaillait de plus en plus, résolue à trouver un gagne-pain le plus vite possible.

À la fin de juillet, Mme Langlois partit pour Aix, emmenant Léonie. Le commencement du séjour fut agréable pour l'une et pour l'autre, mais Léonie ayant retrouvé quelques-unes de leurs anciennes relations de Paris, il lui arriva de délaisser un peu Mme Langlois, invitée qu'elle était à des excursions de jeunesse. Sa cousine lui rappela sèchement qu'elle intervertissait les rôles, que ce n'était pas elle, Mme Langlois, la dame de compagnie.

Ce mois d'août fut, pour Arlette et pour sa mère, un temps de détente. Mme Lefébure avait fait venir Nicolas près d'elle, il devait passer le second mois de ses vacances chez le cousin qui payait son internat. Arlette profita du séjour de l'enfant pour faire avec lui de longues courses à pied dans la campagne. L'histoire de Guillaume le Conquérant, qu'il apprit en détail, grâce à son admiration pour le château de Falaise, l'amusa comme un des romans d'aventures dont il était si enthousiaste. Sa sœur redevenait enfant avec lui et grimpait aux rochers de la Brèche du Diable. Et le petit parlait avec elle, lui racontait des épisodes de sa vie de lycée, qu'elle écoutait avec un apparent intérêt.

C'est à lui aussi qu'elle confia un jour ses projets.

— Comme tu le sais, je veux passer mon baccalauréat, l'année prochaine.

— Oui. C'est une drôle d'idée quand on n'y est pas obligé, dit l'enfant, qui préférerait le football au latin.

— Le baccalauréat me sera très utile pour donner des leçons.

— C'est vrai.

— Mais comme à présent il me suffirait de quelques heures de travail par jour pour y arriver, j'ai écrit à Mlle Mercier, mon ancienne directrice de cours, pour lui demander si elle ne pourrait pas me trouver des leçons d'anglais à donner, l'hiver prochain, à Paris, ou une place d'institutrice près de jeunes enfants, enfin ce qu'il me faudrait pour vivre pendant un an.

— Je te plains de donner des leçons, c'est si ennuyeux d'en prendre !

— Ce qu'il y a de plus ennuyeux, c'est de ne pas être indépendant. Toi, un homme, tu dois comprendre cela.

— Tu as raison, dit l'enfant, flatté d'être traité en grande personne. Est-ce que nous sommes tout à fait pauvres ? demanda-t-il.

— Je crois que oui, dit Arlette, mais si nous travaillions, Léonie et moi, nous pourrions arriver à vivre chez nous ; un très petit chez nous, par exemple.

— Léonie n'a qu'à travailler, alors, dit le petit, qui n'avait qu'une médiocre sympathie pour sa sœur aînée.

Arlette ne releva pas la remarque.

— Et toi, Nico, qu'est-ce que tu feras, plus tard ? demanda-t-elle.

— Je voudrais être explorateur ou aviateur.

— Pour être explorateur, quand on est tout jeune, dit Arlette, il faut avoir une grosse fortune afin de faire les frais de ses expéditions. Si j'étais toi, je préparerais Saint-Cyr, cela te permettrait dans l'avenir d'être aviateur militaire et tu aurais ainsi deux cordes à ton arc.

— Saint-Cyr, il faut passer des examens diffi-

ciles, j'aime mieux entrer par le rang et aller aux colonies.

— Ecoute-moi, Nico, dit alors Arlette, devenue grave, il faut que tu passes ton baccalauréat, il faut que tu fasses de bonnes études. Tu as une dette envers notre cousin qui paie ta pension, ta seule manière de t'acquitter est de bien travailler : c'est une dette d'honneur. Je ne suis que ta sœur, mais c'est au nom de papa que je te parle.

Ils étaient assis sur un tertre, à la lisière d'un petit bois qui dominait une vallée. Nicolas restait silencieux. Pour la première fois une voix faisait appel à sa responsabilité, c'était une réponse d'homme et non d'enfant que l'on sollicitait. Le silence de la campagne planait sur cette heure grave.

— Je comprends, dit-il enfin, je ferai ce que je pourrai.

Arlette lui mit la main sur l'épaule :

— Tu es un brave garçon, dit-elle simplement. Et, d'une voix plus enjouée :

— Nous nous écrirons, si tu veux. Je te dirai où j'en serai de mes études et toi aussi !

— Oui, oui, dit le petit.

Arlette s'était levée.

— Une, deux, trois, qui de nous deux arrivera le premier au bas de la pente ?

V

Par un des premiers jours froids et secs de novembre, Arlette s'en allait, un matin, le long de l'avenue Victor-Hugo, vers la place de l'Etoile. Elle venait de faire son cours d'anglais chez Mlle Mercier, rue des Belles-Feuilles, et gagnait à pied la pension anglaise où elle donnait des leçons de français, avenue Niel. Cette course matinale lui semblait bonne et elle supputait en elle-même qu'elle toucherait tout à l'heure le prix de son pre-

mier mois de leçons : deux leçons par semaine, à cinq francs, total quarante francs. Que ferait-elle de ces quarante francs ? Elle avait besoin de bottines, elle avait besoin de gants, elle aurait voulu s'acheter quelques livres, un dictionnaire latin plus détaillé. Jamais les quarante francs ne suffiraient à ces dépenses. Enfin !... elle irait au plus pressé. A demain, ce choix embarrassant ; pour le moment elle jouissait du ciel pur, de l'air vif ; ses dix-neuf ans avaient besoin d'espoir, ses dix-neuf ans croyaient en l'avenir, malgré les menaces du présent et les expériences du passé.

Il y avait un mois qu'Arlette était à Paris. En septembre, Mlle Mercier lui avait écrit, lui proposant de faire chez elle un cours d'anglais ; — Arlette avait été élevée par une nurse, puis par une gouvernante anglaise, — de plus elle aurait à surveiller, trois fois par semaine, une étude de petites filles de huit à dix ans. En échange, Mlle Mercier donnerait à Arlette le vivre et le couvert, cela permettrait à la jeune fille de préparer son baccalauréat sous la direction de Mlle Mercier elle-même.

Cette lettre causa une vraie joie à Arlette, la première depuis la mort de M. Lefébure, la joie qu'éprouve le prisonnier qu'une lueur d'espérance vient d'éclairer au fond de sa geôle. Elle apprécia toute la générosité de l'offre de son ancienne maîtresse et la remercia avec effusion.

Mme Lefébure ne se récria pas, au grand étonnement d'Arlette.

— Fais ce que tu veux, dit-elle simplement. Je comprends que tu aies envie de quitter Falaise.

Mme Langlois approuva pleinement la jeune fille. Depuis qu'elle s'était mise à considérer ses cousines comme des « parents pauvres », elle leur reconnaissait non seulement le droit au travail, mais encore le devoir de travailler.

— Ma petite, dit-elle, vous avez raison de songer à l'avenir ; les jeunes filles sans dot se marient difficilement. Vous donnez là un louable exemple.

L'exemple était évidemment pour Léonie, qui comprit la leçon et sentit son aigreur s'accroître à l'égard de sa cousine.

Puisque Arlette s'en allait, Mme Langlois lui trouvait toutes sortes de qualités qu'elle avait

ignorées jusque-là ; ce subit engouement causa bien des ennuis à la pauvre Arlette durant le dernier mois de son séjour à Falaise, car Léonie, qui éprouvait le contre-coup de ce revirement, en rendait sa sœur responsable et ne manquait pas une occasion de lui envoyer des pointes. Aussi quel sentiment d'évasion éprouva Arlette lorsque le train qui l'emmenait vers Paris s'ébranla !

Mlle Mercier l'attendait à la gare. De loin, la jeune fille aperçut sa petite personne toute ronde et souriante qui lui faisait des signes de bienvenue.

Elle embrassa la vieille demoiselle.

— Comme vous êtes bonne d'être venue au-devant de moi ! dit-elle.

— J'ai pensé que ce serait plus gai pour vous d'être accueillie par un visage ami... Venez par ici, j'ai retenu un fiacre.

L'accent méridional de Mlle Mercier mettait de la chaleur dans le cœur d'Arlette ; sous les paroles enjouées, elle sentait une bonté compatissante. Aussi, quand elles furent installées dans le véhicule grinçant et cahotant qui les emmenait rue des Belles-Feuilles, Arlette prit la main de Mlle Mercier et lui dit :

— J'espère que je vous satisferai, je voudrais tant vous prouver ma reconnaissance !

Elle avait les larmes aux yeux. Mlle Mercier fut émue du ton si sérieux, si vrai de ces paroles. Elle serra la main de son ancienne élève.

— Je suis sûre que vous ferez de votre mieux. Votre courage m'a touchée, il ne m'a pas surprise outre mesure. Je me suis souvenue que vous étiez une petite fille consciencieuse et que vous aviez la faculté de vous passionner pour les belles choses. Le malheur a été la pierre de touche de votre âme. Puisque vous êtes sortie plus forte de l'épreuve, c'est qu'il y a en vous une réelle valeur.

— J'ai souffert, dit Arlette, mais Dieu m'a soutenue. Il a permis que les paroles de mon père mourant soient à l'entrée de ma nouvelle vie comme un phare qui me montre le vrai chemin. Aux heures de défaillance, c'est vers lui que je regarde.

Elles étaient arrivées rue des Belles-Feuilles. Le cours de Mlle Mercier occupait un petit hôtel, un

des derniers survivants de l'époque où Passy était encore la campagne. La chambre d'Arlette était exigüe, mansardée, mais très claire. Elle s'y installa aussitôt, disposa, sur sa table à écrire, son encrier, son buvard, ses livres, la photographie de son père, accrocha sur le mur, à la tête de son lit, un christ d'ivoire, une sainte famille de Botticelli ; puis elle promena ses regards autour d'elle. Ces divers objets personnels avaient transformé l'aspect extérieur de la chambre. C'étaient des débris de sa splendeur, mais comme ils étaient d'un goût très sobre, ils ne devaient faire nulle part de contraste trop violent. Un dernier regard dans sa malle avant de la refermer. Elle en sortit à demi une grande photographie qui représentait un groupe de chasseurs à courre, au carrefour de la forêt de Val-Condé. Arlette était là, au premier plan, souriant sous son tricorné, son père était près d'elle ; un peu en arrière, Léonie et Bois-Rioul : « Serge n'était pas venu ce jour-là », pensa-t-elle. Elle considéra un moment le groupe, soupira profondément. Mais soudain elle secoua la tête, laissa retomber la photographie au fond de la malle, qu'elle referma. « Il faut oublier tout cela ! » pensa-t-elle, et elle alla rejoindre Mlle Mercier.

Dès le lendemain, elle s'était mise au travail, en surveillant l'étude des petites. Dans l'après-midi, elle avait suivi deux des cours du baccalauréat, ensuite elle avait préparé, d'après les indications de Mlle Mercier, le cours d'anglais qu'elle devait faire le lendemain aux novices dans la langue de Shakespeare. Puis cela avait été ses débuts à elle-même comme professeur, débuts qui avaient eu le don de fortement l'intimider, et huit jours plus tard, elle entreprenait dans une pension anglaise un cours de français. C'est là que nous l'avons vue se rendre cinq semaines après son arrivée chez Mlle Mercier. Elle était habituée à sa nouvelle vie, elle en goûtait l'activité, surtout quand elle la comparait aux mois passés à Falaise, où elle se sentait si seule moralement, n'entendant jamais une parole d'intérêt pour ses études, ni un mot de réconfort. Tandis que près de Mlle Mercier elle était toujours certaine de trouver un appui. Des êtres jeunes comme elle poursuivaient un but semblable au

sien, avaient les mêmes préoccupations intellectuelles. Elle était délivrée des aigres récriminations de sa sœur et des insinuations malveillantes de Mme Langlois. Aussi sa jeunesse recommençait-elle à fleurir, et l'espoir, un espoir diffus, sans cause appréciable, lui mettait un rayon de soleil dans le cœur.

Un sourire passa sur ses lèvres : elle venait de trouver l'emploi de ses quarante francs. Elle s'achèterait des gants, des livres, et avec le surplus irait à Orléans, le dimanche suivant, faire sortir Nico : le petit garçon serait si content ! Et comme son dernier bulletin, sans être bon, était un peu meilleur que les bulletins précédents, elle tenait à l'encourager dans ces bonnes dispositions.

Au commencement de décembre, Mlle Mercier lui proposa de faire venir Nicolas chez elle, durant les vacances de Noël ; on trouverait le moindre coin pour le caser. Arlette remercia avec effusion et fit des projets pour ces quelques jours de liberté.

Mlle Mercier s'attachait de plus en plus à sa jeune compagne.

— L'année prochaine, lui disait-elle, vous pourrez faire deux cours chez moi, et qui sait, dans l'avenir, peut-être prendrez-vous ma succession ? Mais pour cela il faudrait que je tiennne encore quatre ou cinq ans ; vous êtes jeune et plutôt un peu trop jolie, ajouta-t-elle en riant. Il y a des gens qui ne croient pas à la science pédagogique d'une jeune fille bien tournée comme vous. C'est un préjugé, il nous faut compter avec les préjugés. Pour les vaincre, vous aurez à vous armer de parchemins, baccalauréats, licence, peut-être même agrégation... Mais... voilà... tiendrai-je le temps nécessaire ? Je me sens par moments bien fatiguée.

— Vous n'êtes pas malade ? demanda Arlette avec un peu d'anxiété.

— Non, pas précisément. Je vieillis, mon enfant, voilà mon mal.

— Reposez-vous davantage. Vos professeurs sont capables, déchargez-vous sur elles d'une partie de votre besogne.

— Elles sont capables pour ce qu'elles font, le seraient-elles pour ce que je fais ?

Arlette cherchait dans sa tête.

— Laissez-moi vous aider à corriger les devoirs, c'est ce qu'il y a de plus fatigant, et puis employez-moi comme secrétaire, pour écrire aux parents et faire les comptes...

— Et votre baccalauréat?... Non, non, mon enfant, vous êtes déjà bien assez occupée, et, à votre âge, il ne faut pas prendre sur les heures de sommeil.

Le vingt et un décembre, Mlle Mercier était terrassée par une attaque d'apoplexie foudroyante et mourait sans avoir repris connaissance. Arlette était atterrée, frappée au cœur, ses espérances réduites à néant; elle perdait sa seule amie et son unique soutien.

Les décisions se succédaient rapidement : le cours n'était repris par personne, les élèves se dispersaient, les professeurs diplômées cherchaient des places ailleurs, la maison de la rue des Belles-Feuilles était mise en vente par les héritiers de Mlle Mercier. Arlette avait réalisé aussitôt qu'il ne lui restait plus pour vivre que les quarante francs du cours qu'elle faisait dans la pension anglaise. Il lui faudrait trouver d'autres leçons, mais d'ici là, comment arriver? L'idée d'écrire à sa mère pour lui exposer la situation et lui demander une avance sur l'argent qui lui restait en compte courant lui semblait insupportable. Que faire?... Elle priait Dieu de ne pas l'abandonner. Elle allait se décider à s'adresser à sa mère, ne trouvant pas d'autre moyen de sortir d'embarras, quand elle reçut une convocation chez le notaire de Mlle Mercier. Elle s'y rendit, intriguée. Mlle Mercier, lui dit le tabellion, lui léguait une somme de mille francs, que les héritiers devaient prélever dans les huit jours qui suivraient sa mort et lui remettre, comme acquittant les leçons données dans la maison, lesquelles n'avaient jamais été rétribuées jusqu'à ce jour.

Arlette domina son émotion, toucha les mille francs et sortit de chez le notaire. Elle avait le cœur gros de chagrin et de reconnaissance. Elle entra dans la première église qu'elle rencontra sur son chemin, c'était Saint-Germain-des-Prés, et là, dans l'ombre d'une chapelle, elle pleura, la tête

dans ses mains, longuement, remerciant, dans une même prière, Dieu et sa vieille amie.

Dès le lendemain elle trouvait une chambre dans un couvent de la rive gauche qui prenait des dames pensionnaires, et voici que de nouveau elle installait ses affaires personnelles dans un logis étranger. Le premier soir qu'elle passa dans sa chambre solitaire lui sembla désolé. Elle songea à son arrivée chez Mlle Mercier, à la sensation de foyer retrouvé qu'elle avait éprouvée auprès de la vieille et excellente fille. Les jours suivants lui furent moins pénibles ; quelques-unes des anciennes élèves du cours la prirent comme professeur, elle se remit courageusement à préparer ses examens. Ce qu'elle gagnait pouvait suffire désormais à acquitter les cent cinquante francs de pension mensuelle qu'elle payait au couvent. L'argent de Mlle Mercier ne fut que légèrement entamé. Arlette le garda soigneusement ; l'été prochain, elle pourrait ainsi payer à Nico un séjour de quelques semaines en Angleterre, où elle irait elle-même au pair dans une pension, afin d'être en mesure, par la suite, de passer sa licence d'anglais.

Mme Lefébure, mise au courant des événements qui venaient de bouleverser la vie de sa fille, approuva sa détermination de continuer à travailler et Léonie lui écrivit de son côté :

« Je t'envie d'être libre ; par moments c'est l'enfer de dépendre des autres. D'ailleurs, la cousine Laure te verrait revenir sans aucun enthousiasme, son caractère devient de plus en plus difficile, plains-nous ! »

« Rien ne l'empêche d'acquérir sa liberté, se dit Arlette ; musicienne comme elle est, elle pourrait donner des leçons. » Mais elle ne transcrivit pas cette réflexion à sa sœur, la jugeant inutile et propre, par surcroît, à aigrir Léonie encore davantage.

Janvier touchait à sa fin. Un soir, en rentrant chez elle, Arlette trouva un télégramme sur sa table.

« Arrivons demain, train cinq heures. Retiens chambres dans couvent. — LÉONIE. »

Le premier geste d'Arlette fut un geste de vive contrariété. Que signifiait cette brusque détermination ? Que s'était-il passé à Falaise ? Et Arlette

entrevoyait vaguement de futures complications autour de son existence de travail. Sa vie était bien austère, bien triste parfois dans sa solitude, mais elle avait la paix... Néanmoins, elle éprouva après coup de la joie à la pensée de revoir sa mère et sa sœur, sa mère surtout. Le lendemain, elle leur choisit une grande chambre à deux lits non loin de la sienne, l'orna d'un bouquet de mimosas et alla les attendre à la gare. Toutes les trois s'embrassèrent avec une réelle chaleur.

— Tu as maigri, dit Mme Lefébure, en regardant sa fille cadette, tu travailles trop.

— Mais non, maman, dit joyeusement Arlette, je me porte très bien, je mange comme quatre.

En elle-même elle était heureuse de la remarque de sa mère ; il y avait de si longs jours que nul être humain ne s'était inquiété de la mine qu'elle pouvait avoir.

Mme Lefébure et Léonie avaient quitté Falaise après une discussion plus violente que les autres, qui avait enflammé de colère et Mme Langlois et Léonie. La vie était devenue intolérable depuis quelques semaines, Mme Langlois cherchait des querelles d'Allemand à ses cousines. Mme Lefébure s'évertuait à replâtrer l'accord à chaque instant rompu entre Léonie et Mme Langlois. Elle se disait que, si mal qu'elles y fussent, elles étaient dans la place, que leur départ pourrait amener la cousine Laure à rayer leur nom de son testament, surtout si elle s'entichait de quelque autre héritier ou héritière. Mais ce jour-là la mesure fut comble, Mme Lefébure prit le parti de sa fille et annonça leur départ.

— Le plus tôt sera le mieux ! s'écria Mme Langlois, hors de ses gonds. Demain, si vous voulez.

— Soit. Demain nous serons parties, dit Mme Lefébure, qui sortit du salon en se drapant dans sa dignité.

— Vous avez eu raison, dit Arlette. La cousine Langlois m'a toujours fait l'effet d'une égoïste, qui nous avait demandé de venir habiter chez elle uniquement pour se distraire. Quand nous n'avons plus eu l'attrait de la nouveauté, elle a regretté son premier mouvement.

Mme Lefébure et Léonie, dans la joie de leur

libération, trouvèrent tout très bien au couvent d'Arlette. Dès le lendemain, elles se précipitèrent dans les grands magasins, et rien ne leur sembla plus exquis que leur premier « thé » au Printemps. Mais quand les notes arrivèrent, assez élevées, malgré les nombreux « rendus », elles comprirent que ce plaisir ne pourrait se renouveler souvent sans compromettre grandement leur budget. Le notaire de Mme Lefébure leur avait fait placer une dizaine de mille francs sur les vingt qui avaient échappé au désastre ; le reste était déposé en compte courant dans une banque. C'était avec cet argent que Mme Lefébure et Léonie avaient l'intention de vivre pendant quelque temps.

Au bout de huit jours, elles commencèrent à se lasser du couvent ; la nourriture était médiocre et détraquait l'estomac, prétendait Mme Lefébure, l'obligation de rentrer exactement à midi et à sept heures pour les repas était très gênante.

Aux critiques et aux plaintes de sa mère, Arlette répondit :

— Réfléchis, maman, que tu ne paies que cent cinquante francs par mois.

— Je préférerais payer davantage et être mieux.

— Tu ne trouveras rien de vraiment mieux à moins de trois cents francs, donc six cents francs pour vous deux, ce qui fait par an, si je sais compter, sept mille deux cents francs. Je ne crois pas que vos ressources vous le permettent.

— C'est trop cher, évidemment, soupira Mme Lefébure. Il serait plus économique de prendre un petit appartement où nous nous installerions toutes les trois. Rien ne vaut le chez soi, si exigü, si modeste soit-il.

— Je suis de ton avis, dit Arlette, mais à la condition de vivre avec la plus stricte économie, ce n'est pas toujours amusant.

— Hélas ! dit amèrement Mme Lefébure, nous en savons quelque chose.

Arlette ne fit aucune réflexion sur cette science toute nouvelle de Mme Lefébure.

— Et puis, continua celle-ci, j'ai un mobilier pour lequel je paie des frais de garde-meuble. C'est décidé, nous nous installerons chez nous. Dès demain, je me mets à la recherche d'un appartement.

Huit jours plus tard, les dames Lefébure emménageaient dans un cinquième, boulevard Exelmans; c'était un tout petit appartement, mais avec les derniers comforts sans lesquels Mme Lefébure déclarait qu'il est impossible de vivre. Les quelques meubles rachetés par elle à la vente de l'avenue d'Iéna étaient faits pour de grandes pièces, hautes de plafond, le petit appartement en semblait encore plus petit et l'on avait du mal à s'y mouvoir. Mais peu à peu les choses se casèrent, les dames Lefébure avaient du goût, elles tirèrent le meilleur parti possible de ces chambres minuscules. Arlette aussi éprouva quelque plaisir à se retrouver « dans ses meubles », à s'asseoir au foyer familial reconstitué.

VI

Juillet arriva. Arlette fut reçue avec mention à son baccalauréat; le 1^{er} août, Mme Lefébure et Léonie partirent avec Nico pour Saint-Aubin-sur-Mer. Ces dames avaient déclaré qu'elles seraient mortes de passer les mois d'août et septembre à Paris.

— Peut-être, avait hasardé Arlette, serait-il plus économique d'aller à la campagne, la vie doit y être moins chère que sur une plage.

— Ah! cela ferait une si infime différence, répondit Mme Lefébure, quelques centaines de francs. Et puis Nico a besoin de l'air de la mer.

Arlette n'avait rien répliqué, mais elle pensait en elle-même que le petit capital qui leur restait devait diminuer rapidement, du train dont allait la dépense.

Son séjour chez Mlle Mercier lui avait appris à comprendre le coût de la vie. La vieille demoiselle l'avait initiée à l'art d'équilibrer un budget; elle lui avait enseigné, plus encore, la valeur de l'ar-

gent que l'on gagne par son travail, le respect de l'argent qui est le salaire d'un honnête labeur.

— Je n'avais pas le don de la sordide économie, avait répondu un jour Arlette à sa vieille amie, qui la grondait de lui avoir apporté de superbes œillets choisis chez un fleuriste en renom.

A certains moments, Arlette avait soudain le désir d'acheter « quelque chose d'inutile », mais la raison intervenait aussitôt et elle souriait en elle-même de ce qu'elle appelait son enfantillage, mais elle voyait avec inquiétude sa mère et sa sœur se laisser aller insensiblement à des dépenses superflues : la nourriture devenait plus variée, les toilettes, et, plus encore, tous les à côtés de la toilette, reprenaient une place prépondérante dans l'esprit des deux dames, elles hésitaient de moins en moins à prendre des taxis. La rencontre fortuite d'une ou deux amies d'autrefois dans des thés à la mode, leur avait fait recevoir certaines de leurs anciennes relations ; elles avaient fait des visites, en avaient reçu, non sans offrir un thé abondamment accompagné de pâtisseries.

Arlette ayant risqué un jour quelques observations, plutôt quelques avertissements, le rappel à la réalité, Mme Lefébure et surtout Léonie prirent de très haut ces conseils. Arlette n'avait plus rien dit. D'ailleurs, elle n'avait parlé qu'avec répugnance, il lui était pénible d'avoir l'air de contester à sa mère l'emploi de son propre argent. Malgré cette réserve, elle avait remarqué que, depuis ce jour-là, sa mère ne la mettait plus au courant de ses dépenses, et elle surprit un conciliabule entre Mme Lefébure et Léonie, penchées sur une liasse de valeurs qu'on avait précipitamment dissimulées à son approche. Pourquoi ce mystère ? Arlette se le demanda. En réfléchissant, elle en vint à penser que Mme Lefébure cherchait à réaliser quelques actions, afin de subvenir à ses dépenses, qui dépassaient sans aucun doute le revenu de la petite ferme. Que restait-il, dès à présent, des dix mille francs placés par leur notaire ?

Quelques jours avant les vacances, Mme Lefébure avait dit à sa fille cadette :

— Puisque tu veux bien te charger de payer la pension de Nico en Angleterre, pendant le mois de

septembre, nous ne louerons la villa de Saint-Aubin que pour le mois d'août, et en septembre, ta sœur et moi nous irons à l'hôtel, cela ne nous coûtera pas beaucoup plus cher et nous nous reposerons beaucoup mieux, n'ayant plus de maison à tenir.

« Comment tout cela finira-t-il ? » s'était demandé Arlette avec inquiétude. Mais comme elle était à un âge où l'avenir, rien que parce qu'il est l'avenir, nous semble infailliblement garder des compensations, elle avait rejeté loin d'elle ce souci du lendemain.

Le mois d'octobre avait ramené les dames Lefébure dans leur logis du boulevard Exelmans. Arlette préparait la seconde partie de son baccalauréat latin-langues et continuait de donner des leçons. Elle avait trouvé un cours plus rémunérateur ; tous les mois elle arrivait à apporter environ deux cents francs à sa mère. Mme Lefébure les accepta d'abord avec une sorte de gêne, puis elle arriva à les réclamer quand par hasard Arlette mettait un jour de retard à les donner.

— Je suis bien ennuyée, dit-elle un jour, le fermier ne m'a envoyé que la moitié de son fermage. Il m'écrit qu'il a perdu deux vaches de la fièvre aphteuse, qu'il lui est impossible de s'acquitter pour le moment. Si nos revenus baissent de ce côté aussi, ce sera la misère à bref délai.

— Léonie ne pourrait-elle pas chercher quelques leçons de piano ? hasarda Arlette.

— Elle ne demanderait pas mieux, dit Mme Lefébure, mais si tu crois que c'est facile d'en trouver ?

Léonie entraît au même instant.

— Je sors de chez les Mourier, dit-elle. André m'a demandé de venir avec eux demain en automobile. Nous irons déjeuner à Dreux.

— Ne pourrais-tu pas prier tes amies Mourier de te recommander comme professeur de piano ? dit Arlette, que les paroles de sa sœur avaient subitement agacée. Ils ont de nombreuses relations.

— Ah ! non, par exemple ! s'écria Léonie. Je veux bien donner des leçons de piano, si tu m'en trouves parmi les gens que tu fréquentes, mais dans notre cercle à nous, jamais. Je ne veux pas déchoir aux yeux de nos amis.

Arlette tout entière flamba d'indignation.

— Déchoir!... déchoir à leurs yeux!... Quelles âmes mesquines, méprisables, leur supposes-tu donc, à tes amis?

— Toutes les femmes ne s'affranchissent pas comme toi des règles établies dans notre monde, répondit Léonie avec dédain.

— C'est vrai, dit Arlette entre ses dents, on juge les autres d'après soi-même. Je me doute bien que si tu étais Mme Mourier et que je vinsse te demander de me faciliter la tâche de gagner ma vie, tu me considérerais instantanément comme une inférieure. Tu ne peux t'imaginer à quel point ton mépris m'honorerait.

— Voyons! voyons, dit Mme Lefébure conciliante, ne vous disputez pas.

— Il faudrait cependant arriver à mettre certaines choses au point, dit Arlette d'un ton plus calme. As-tu réfléchi, demanda-t-elle à sa sœur, que nous dépensons beaucoup plus que les quatre mille francs que nous rapporte la ferme de maman? que, d'ici peu, nous aurons vu la fin des quelques milliers de francs d'argent liquide qui nous restent, que je n'apporte encore que deux cents francs par mois dans le ménage? Il faudra nous résigner à vivre sans bonne...

— Il ne manquerait plus que cela, par exemple! s'écria Mme Lefébure.

— Nous résoudre à regarder à un centime, continua Arlette, ou bien que tu te décides à gagner ta vie, car c'est bien de gagner notre vie qu'il s'agit.

— Mais j'espère que vous vous marierez! dit Mme Lefébure. Et si nous ne conservons pas nos relations riches, si nous ne gardons pas un certain décorum, vous ne trouverez pas de maris.

— Comme tu te fais des illusions, dit Arlette. Le coup de foudre du millionnaire pour la jeune fille pauvre, cela se voit souvent dans les romans, bien rarement dans la vie, jamais dans ce que vous appelez notre monde, c'est-à-dire des gens qui ne vivent que pour les satisfactions que leur procurent l'argent, et qui, par conséquent, cherchent l'argent avant tout.

— Merci de ta morale ! dit Léonie ironique : nous ne nous comprendrons jamais. Pour en finir, trouve-moi des leçons, je les accepterai ; je m'en tiens là.

— C'est convenu, dit Arlette, qui savait bien, elle aussi, qu'elles ne se comprendraient jamais. Les raisonnements de Léonie dénotaient un cerveau si étroit, des sentiments si mesquins, qu'Arlette, la jugeant incurable, éprouvait surtout un profond découragement devant tant de sottise.

Elle était rentrée dans sa chambre. Assise devant sa table, elle restait la tête dans ses mains ; un sentiment de lassitude infinie, de solitude morale absolue l'anéantissait.

Le timbre argentin de sa pendule de voyage qui sonnait six heures la tira de cette torpeur. Elle se rappela qu'elle avait des devoirs à corriger pour le lendemain ; jamais cette tâche ne lui avait semblé plus fastidieuse. Elle fit un effort sur elle-même pour l'entreprendre. Mais peu à peu elle s'intéressait à la besogne qu'elle avait commencée machinalement, le travail venait à son secours, luttait victorieusement contre les pensées découragées qui l'assaillaient.

Que de fois elle eut à le bénir pendant les deux années qui suivirent ! Que de fois elle fut irritée de la vanité obstinée de sa sœur, de sa paresse ! Que de fois elle souffrit de la frivolité de Mme Lefébure et de son injustice à son égard !

Arlette, après qu'elle eut passé son baccalauréat de philosophie, trouva des leçons plus rémunératrices et des cours plus avantageux. Elle gagnait au moins quatre cents francs par mois, et tout son gain était absorbé par le ménage. Sa mère et sa sœur ne lui en savaient nul gré ; on aurait dit, au contraire, qu'elles nourrissaient contre elle une sourde irritation, qu'elles lui en voulaient de ses bienfaits. L'âme délicate et fière d'Arlette s'en révoltait ; elle était encore trop jeune pour comprendre qu'il faut de la noblesse de cœur pour éprouver de la reconnaissance. Tandis que la vie, qu'elle avait courageusement acceptée, avait peu à peu modifié sa nature, en développant ses côtés généreux, l'effet contraire s'était produit chez sa mère et chez sa sœur. Leur perpétuelle révolte les avait aigries, leur lâcheté devant les devoirs de leur si-

tuation nouvelle, leur sentiment d'amertume devant la richesse d'autrui avaient renforcé leur égoïsme. Elles prenaient un âcre plaisir à toujours suspecter les intentions généreuses des autres, érigaient en règle générale les cas particuliers dont elles avaient souffert. Elles se trouvaient des victimes et acceptaient comme un dû la bonne volonté ou l'aide de leur prochain.

Léonie donnait de rares leçons de piano aux élèves qu'Arlette lui avait trouvées, mais en rechignant, déclarant que, pour le prix, elle était bien bête de se donner tant de mal ; de mauvaise humeur quand il fallait se lever de meilleure heure que de coutume, quand elle avait attendu trop longtemps un tramway ou qu'une élève manquait sans prévenir.

Arlette avait dû renoncer à préparer sa licence de lettres, les leçons absorbaient tout son temps. Parfois elle avait eu envie de regimber, de déclarer qu'elle ne voulait pas supporter presque à elle seule les frais du ménage. Les lamentations de sa mère, où elle entendait l'écho d'une réelle souffrance, l'en avaient empêchée. Mais plus elle allait, plus elle se disait qu'une telle situation était sans issue.

Un jeudi qu'elle entraît au Printemps, où elle venait faire un achat, elle se trouva nez à nez avec M. de Bois-Riout. Il la salua, elle lui rendit son salut et allait passer outre, mais lui, après une seconde d'hésitation, l'aborda par ces mots :

— Mademoiselle Arlette, pardonnez-moi de vous arrêter. Vous voyez en moi un homme très embarrassé et vous me rendriez grand service en me donnant un conseil.

— Volontiers, dit Arlette, en lui tendant la main.

— Merci. Mais d'abord, dites-moi comment vous allez, vous et les vôtres ? finit-il avec un peu d'hésitation.

— Nous allons bien, merci.

— Vous habitez Paris ?

— Oui... et vous ?

— Moi j'habite la campagne.

— Mais... votre carrière ?...

— J'ai quitté l'armée, dit-il d'une voix un peu tremblante; j'ai pris un congé.

— Ah! Et quel service puis-je vous rendre?

— Je suis venu ici dans le dessein d'acheter une robe pour une petite fille de deux ans, voudriez-vous guider mon choix? Vous avez du goût.

En disant ces mots, il jetait un regard sur la silhouette de la jeune fille, toujours élégante malgré la simplicité de ses vêtements.

Elle eut un sourire.

— Est-ce une robe de laine que vous voulez, ou une robe légère? Et puis quel prix voulez-vous mettre?

— Je ne sais pas, le prix m'importe assez peu. Je voudrais quelque chose qui ait du chic et qui soit simple tout à la fois. C'est une robe légère que je voudrais.

— Est-elle blonde ou brune, cette petite fille?

— Blonde, blonde comme vous.

— Alors elle est châtain clair.

— Tiens, c'est drôle, je vous avais toujours crue blonde. C'est parce que vos cheveux sont si légers près des tempes. Elle a aussi de jolis cheveux fins; c'est ma petite fille, dit-il avec une nuance tendre dans la voix.

— Ah! vous avez une petite fille!... C'est vrai que vous vous êtes marié il y a...

— Deux ans, reprit Bois-Rioult. Ma femme est morte l'an dernier.

— Pauvre petite fille, dit Arlette, qui n'a déjà plus sa maman!

Bois-Rioult resta silencieux.

— Voilà le rayon des robes d'enfant, dit Arlette, ne voulant pas le questionner davantage, par discrétion.

Le choix fut bientôt fait. Arlette s'apprêtait à quitter le jeune homme, mais celui-ci avait envie de prolonger un peu l'entretien.

— Mlle Léonie est-elle mariée? demanda-t-il après un instant d'hésitation.

— Non. Nous demeurons toutes les trois ensemble. D'abord nous avons été chez une cousine, à l'Alaise, puis, je suis venue seule à Paris, chez ma vieille maîtresse de cours, une amie excellente, à laquelle je dois ce que je suis. J'ai travaillé pour

passer mon baccalauréat et j'ai donné des leçons de français. A présent que mon baccalauréat est passé, je donne des leçons de littérature et de latin; ma mère et ma sœur m'ont rejointe à Paris depuis deux ans.

— Cela ne m'étonne pas que vous soyez une jeune fille courageuse, dit Bois-Riout avec sympathie. Ah! les femmes nous donnent souvent l'exemple et nous font honte de notre lâcheté! ajouta-t-il.

Arlette soupira.

— La vie est parfois difficile! Y a-t-il longtemps que vous avez quitté l'armée? demanda-t-elle, ne voulant pas se laisser aller à des confidences plus intimes.

— Je l'ai quittée après la mort de ma femme, il y a un an. Ma petite fille était extrêmement délicate, les médecins m'ont dit que je ne pourrais l'élever qu'à la campagne. Comme elle n'avait pas de grands-parents du côté de sa mère, que ma mère est morte, il y a deux ans, j'ai donné ma démission pour me consacrer à elle. Je gère le bien dont elle a hérité de ma femme.

— Nous avons chacun nos devoirs, remarqua Arlette, et je vois que votre existence, comme la mienne, comporte des sacrifices; je crois que c'est la seule façon d'apprendre le prix de la vie.

— Oui, dit Bois-Riout, gravement.

— Où sont-elles situées, vos terres?

— Du côté de Mortain.

— C'est comme la ferme de maman, tout ce qui lui reste de sa fortune de jadis. La ferme des Genêts, vous la connaissez peut-être?

— Si je la connais! elle touche à ma propriété.

— Le fermier nous paie très mal, c'est un sujet de graves soucis pour nous.

— Peut-être pourrais-je vous rendre quelques services à cet égard? Si je croyais ne pas être indiscret, j'irais présenter mes hommages à Mme Lefebure, avant de retourner là-bas.

— Maman vous accueillera volontiers, dit Arlette.

— Demain, après le déjeuner, cela vous conviendrait-il?

— Très bien, merci.

Elle lui donna l'adresse du boulevard Exelmans et prit congé de lui.

Arlette raconta à sa mère et à sa sœur la rencontre qu'elle avait faite. Le cœur de Léonie ne battit pas plus vite, elle n'éprouva que la curiosité de revoir son fiancé : elle l'avait oublié depuis longtemps. Son embarras fut de courte durée quand il entra, le lendemain, dans le salon. Elle le trouva changé, amaigri, moins « beau » qu'autrefois. De son côté, Bois-Rioulst pensa que Léonie n'était plus aussi fraîche et que le timbre de sa voix avait certaines notes aigres qu'il n'avait pas remarquées jadis. Et il ne se sentit pas la moindre émotion au cœur, lui non plus.

Mme Lefébure se répandit en doléances sur son fermier, sur le malheur des temps, sur l'infortune de leur destinée, en particulier. Bois-Rioulst voyait qu'Arlette était gênée par cette expansion. Elle lui fut plus sympathique encore, pour cette fière réserve, quoiqu'il excusât la prolixité plaintive de Mme Lefébure. « L'adversité est bien la vraie pierre de touche des caractères, pensait-il ; Arlette est la seule de ces trois personnes dont l'âme soit d'un pur métal, on sent chez les deux autres une diminution : moins de dignité, moins de tenue morale. »

Il promit à Mme Lefébure de prendre des renseignements sur son fermier dès qu'il rentrerait à Mortain, d'aller lui-même visiter la ferme.

A quelques jours de là, Mme Lefébure recevait une lettre du dit fermier, déclarant qu'il était dans l'impossibilité de payer et demandant à résilier. C'était le coup de grâce. Mme Lefébure tendit la lettre à Arlette lorsqu'elle rentra.

— Comment faire ? gémit-elle. Il ne nous reste plus que cinq mille francs à la maison !... Nous ne pourrons jamais arriver.

Arlette, voyant sa mère si désespérée, essaya de la remonter.

— Ne te tourmente pas outre mesure, on relouera la ferme, on retrouvera un meilleur fermier. Attendons la lettre de M. de Bois-Rioulst.

Cette lettre arriva le surlendemain. Elle était adressée à Arlette.

La jeune fille, avant de l'ouvrir, en conclut

qu'elle devait contenir des choses fâcheuses : elle était habituée à être traitée comme le chef de la famille et ne s'en étonnait pas.

« J'ai visité votre ferme, écrivait Bois-Riout, elle est dans un état lamentable. Vous avez comme fermier un paresseux et un ivrogne. Il a fait donner à la terre ce qu'elle pouvait donner sans le travail de l'homme. Les champs, mal labourés et privés d'engrais depuis des années, auront besoin d'être travaillés sérieusement avant de produire à nouveau. Il y a très peu de bestiaux, les mauvaises herbes envahissent les cours, les pommiers dépérissent, les clôtures sont pleines de brèches : c'est un abandon lamentable. Votre homme est insolvable : il faudra des années pour réparer le dommage causé par ce mauvais cultivateur, et je crois que vous aurez du mal à retrouver un fermier. Quant à la location, ne comptez pas qu'elle puisse vous rapporter plus de la moitié de ce qu'on vous payait jusqu'alors... »

Arlette était désolée. Vraiment le destin les accablait. Elle lut la lettre à sa mère et à sa sœur, et tout aussitôt, pour empêcher l'explosion des gémissements et des récriminations, elle dit :

— Réfléchissons à ce que nous devons faire. Demandons conseil à M. de Bois-Riout : je vois par sa lettre qu'il est tout prêt à nous obliger.

— Si l'on vendait cette maudite ferme ? dit Léonie.

— Ce serait, je crois, une affaire désastreuse, répondit Arlette, qui savait que sa mère et sa sœur viendraient très rapidement à bout de ce petit capital. Dans l'état où est la ferme, elle doit avoir perdu la plus grande partie de sa valeur. Mon avis serait d'écrire immédiatement à M. de Bois-Riout et de suivre les avis qu'il nous donnera.

— C'est cela, dit Mme Lefébure, qui était en principe pour le « à demain les affaires sérieuses », écris.

— Oui, écris, dit Léonie, tu sais écrire des lettres d'affaires, moi, j'en suis bien incapable, ajouta-t-elle avec une nuance de dédain.

Arlette haussa légèrement les épaules.

— J'écrirai ce soir, dit-elle simplement.

Elle réfléchit longtemps avant de commencer sa

lettre, les yeux sur son papier, tournant et retournant son porte-plume dans ses doigts. Puis, soudain elle se décida et écrivit :

« Cher Monsieur,

« Les nouvelles que vous nous donnez sont navrantes. Elles le sont plus que vous ne pouvez l'imaginer. Que devons-nous faire ? Maman et ma sœur songeaient à vendre notre ferme. Voulez-vous me conseiller ? Je me trouve dans un grand embarras. Peut-être pensez-vous que ma demande est très indiscreète ? Si je vous la fais ce n'est pas en souvenir de nos anciennes relations, c'est parce que j'ai trouvé dans l'accent de votre sympathie, lorsque le hasard nous a mis en présence, quelque chose de si vrai que je me sens encouragée à recourir à vous. L'infortune développe certaines de nos facultés, elle nous apprend à reconnaître les moindres nuances de la compassion, surtout à distinguer celle qui vient du cœur de celle qui n'est qu'un mouvement de sensibilité à fleur d'épiderme.

« En deux mots, voici notre cas : Nous avons pour vivre le produit de mes leçons, soit environ quatre cents francs par mois. Léonie donne quelques leçons de piano, mais ses élèves sont rares et incertaines. En outre, il nous reste cinq mille francs en valeurs mobilières. Je me déclare impuissante à équilibrer un budget dans de telles conditions. Vendre la ferme, cela offrirait un autre danger. Il est très difficile de résister à la tentation d'entamer un capital quand la gêne vous « gêne » d'une façon constante. Maman est arrivée à un âge où il est plus dur de prendre de nouvelles habitudes qu'au mien. Admettez que je vienne à disparaître, ce serait la misère pour elle et pour ma sœur. Voulez-vous me guider dans cette affaire ? Personne autour de nous ne nous porte un intérêt véritable. Moi, je n'ai que vingt et un ans et, en somme, peu d'expérience : je viens à vous très simplement.

« Croyez, etc...

« Arlette LEFÉBURE. »

Bois-Rioult lut attentivement cette lettre.

— C'est une brave enfant, pensa-t-il. Elle ne le dit pas, mais je le devine, elle ne rencontre aucune aide chez sa mère, encore moins chez sa sœur. Et, naturellement, l'une et l'autre trouvent tout simple qu'elle se sacrifie pour elles.

Il répondit aussitôt :

« Chère Mademoiselle,

« Vendre la ferme me semble la plus désastreuse des opérations. La louer, je vous l'ai dit, sera très difficile, et vous ne le ferez qu'à vil prix. Je crois que le parti le plus sage que vous auriez à prendre serait de venir habiter toutes les trois ce coin de terre et de le faire valoir vous-mêmes. Vous me permettrez de vous aider de mes conseils, de mettre mon expérience et même au besoin mon bras à votre disposition. Je vous trouverai des domestiques capables. La vie n'est pas chère de nos côtés. Si la perspective de passer votre existence à la campagne vous effraie, dites-vous que dans quelques années, votre ferme étant remise en état, vous pourrez la louer à nouveau et à un prix suffisamment avantageux, vous permettant de retourner à Paris...

« Voulez-vous que, dès à présent, je m'occupe du renvoi de votre fermier ? Il me faudrait un pouvoir signé par Madame votre mère, pour agir à son lieu et place. J'attends votre réponse et vous prie de me la faire connaître le plus vite possible.

« Votre respectueusement dévoué,

« R. DE BOIS-RIOULT. »

Une tristesse lourde tombait sur le cœur d'Arlette à mesure qu'elle lisait cette lettre ; ce nouvel appel de la destinée lui semblait trop dur à entendre. Renoncer à son avenir, à son indépendance, c'était un sacrifice qui excédait ses forces. Vivre là-bas, seule entre sa mère et sa sœur, cette perspective la décourageait à l'avance. Pourquoi ne resterait-elle pas à Paris ? Mme Lefébure et Léonie iraient à la campagne. Arlette travaillerait avec d'autant plus de zèle que personne désormais ne la

dérangerait, elle vivrait de rien, leur enverrait presque tout ce qu'elle gagnerait, mais elle serait libre... Cette liberté, elle l'aurait achetée à n'importe quel prix ! Il n'était pas juste que tout l'effort fut toujours supporté par elle seule, que Léonie ne prît pas sa part du fardeau. Elle se révoltait. Elle ne voulait pas continuer à se sacrifier, pour le gré qu'on lui en savait. C'était un métier de dupe.

Les larmes jaillirent de ses yeux. A quoi bon la vie ? A quoi lui avaient servi son courage, sa persévérance, son endurance ? N'aurait-elle jamais d'autre récompense que de nouvelles tribulations ? Aujourd'hui, le plus douloureux des renoncements lui était demandé, celui de son avenir. Car elle savait bien qu'elle serait obligée d'aller là-bas avec sa mère et sa sœur, que seules elles n'arriveraient à rien ; elle savait que la raison commandait cet exil, elle savait qu'elle ne pouvait pas les abandonner, que refuser le sacrifice aujourd'hui, cela équivalait à une désertion...

Elle se leva, jeta les yeux sur le Christ, qui ouvrait les bras à toute la souffrance humaine.

— Mon Dieu ! dit-elle, aidez-moi, vous me tendez une coupe bien amère à épuiser.

Et ce fut elle qui batailla avec sa mère et sa sœur pour leur faire accepter le projet de Bois-Rioulx ; elle se fit éloquente, persuasive, leur en montrant tous les avantages, et, pour les décider, faisant miroiter à leurs yeux la perspective de revenir un peu plus tard à Paris, puisque M. de Bois-Rioulx émettait la possibilité de ce retour.

VII

On était en octobre. Il y avait trois mois que les dames Lefébure étaient installées aux Genêts. M. de Bois-Rioulx avait été pour elles le conseiller le plus sage, son aide leur avait été précieuse. Il avait pu racheter à bon compte le mobilier agricole du fermier insolvable et, avec les cinq mille francs de capital qui restaient aux dames Lefébure, il

avait fait procéder aux réparations les plus urgentes et à l'achat de quelques bestiaux.

La maison de ferme était une ancienne gentilhommière comme on en voit souvent en Normandie, déchues de leur ancienne splendeur. Ses pièces étaient grandes, et un des appartements du rez-de-chaussée avait gardé ses boiseries Louis XV et un trumeau au-dessus de la cheminée. Seule, cette pièce et la rampe en fer forgé de l'escalier réconcilièrent un peu Mme Lefébure avec une maison aussi dépourvue de tous les comforts auxquels elle était habituée. Les meubles reprirent grand air dans le cadre de ce salon spacieux et haut de plafond.

L'installation avait eu lieu en juillet, c'était le moment le plus favorable. Arlette avait compris qu'on ne pouvait imposer à sa mère une vraie vie de fermière, qu'il fallait sacrifier à certains de ses goûts d'autrefois. Un jardinier de Mortain était venu créer deux massifs de fleurs devant la maison séparée désormais de la cour de ferme par des lisses et un treillage de fil de fer. Mme Lefébure avait déclaré intolérable la vue d'une poule se chauffant au soleil sur le seuil du salon ou la présence d'un veau couché en travers de la porte d'entrée.

— L'année prochaine nous aurons de belles roses le long de la maison, lui disait Arlette.

Il avait été décidé que Léonie s'occuperait du ménage intérieur, qu'elle présiderait à la confection des repas, surveillerait la petite bonne de quinze ans, promue cuisinière et femme de chambre tout à la fois, et que Mme Lefébure soignerait le linge. Arlette tiendrait les comptes, dirigerait la laiterie et les autres travaux des champs dont étaient chargés un valet de ferme et sa femme.

Léonie fut d'abord d'une humeur détestable, et souvent la petite bonne pleura dans ses casseroles, tant les observations pleuvaient sur sa tête de quinze ans. Mais un beau jour le vent tourna. Au grand étonnement d'Arlette, Léonie eut l'air de s'intéresser à la ferme, proposa de décharger sa sœur de la surveillance de la laiterie, posa des questions sur la fabrication du beurre, sur le rendement des pommes, se leva dès sept heures et

mania elle-même le balai et le plumbeau. Arlette se réjouit de ce revirement sans en chercher la cause. Elle l'attribua à quelque caprice et ne compta pas trop sur sa durée. Si la pauvre Arlette n'avait pas été préoccupée de s'initier aux divers travaux de l'agriculture, elle aurait remarqué que l'humeur de Léonie avait changé à la suite de leur première visite à leur voisin.

Le domaine qu'exploitait Robert de Bois-Rioutl comprenait plusieurs fermes, des bois, une rivière. Le château était moderne, très vaste, très confortable, un parc l'entourait. Tout était bien entretenu, et quoique La Bréhaudière ne pût rivaliser en rien avec Val-Condé, elle le rappela aux dames Lefébure, qui l'évoquèrent, non sans tristesse.

Robert de Bois-Rioutl les avait accueillies de la façon la plus gracieuse.

— Votre petite fille ? avait demandé aussitôt Arlette, en entrant dans le hall du château.

— Je vais la chercher, avait-il répondu.

Il était parti d'un pas rapide, et bientôt il était revenu, tenant avec une tendre précaution dans ses bras une délicate petite créature blonde et rose.

— Dis bonjour, lui avait demandé son père, en entrant. Mais elle était restée muette, dévisageant les trois dames avec cet air si sérieux de certains enfants au corps fragile.

Arlette lui avait pris doucement la main.

— Vous voyez, dit Bois-Rioutl, elle a la robe du Printemps.

Arlette sourit :

— Elle lui va tout à fait bien.

Bois-Rioutl s'assit avec sa fille sur les genoux.

— Elle est ravissante, déclaraient à l'envi Mme Lefébure et Léonie.

— Elle est bien frêle, dit Bois-Rioutl, en soupirant.

— Je veux aller avec Nounou, déclara l'enfant au bout d'un instant.

Bois-Rioutl sonna. La nourrice, une corpulente Berrichonne, entra. La petite courut vers elle, comme on court vers un sûr asile.

— Cette femme a l'air de bien aimer votre enfant, remarqua Mme Lefébure, quand la nourrice fut partie.

— Elle la soigne très bien, dit le jeune homme, c'est pour cela que je la garde, car elle a un caractère insupportable et je crois qu'elle gâte trop la petite.

Il fit visiter le domaine aux dames Lefébure, expliqua à Arlette l'emploi de certains instruments aratoires nouveaux, la mit au courant du mécanisme des écrémeuses, lui donna les explications qu'elle sollicitait.

Comme ils étaient un peu en avant, seuls, il lui demanda :

— Eh bien ! vos nouveaux travaux ne vous ennuiant pas trop, ne vous fatiguent pas trop surtout ? Vous n'avez pas très bonne mine.

— Non, dit Arlette, cela ne me fatigue pas trop, cela ne m'ennuie pas non plus... maintenant... Dans les premiers temps j'étais si découragée que j'accomplissais ma tâche par vitesse acquise ; je m'y suis faite. Je commence à m'intéresser aux résultats à obtenir et que je veux obtenir. Je recommence à vouloir : tout est là dans la vie.

— Vous êtes une vaillante, vous réussirez.

Arlette rougit. L'éloge de Bois-Riout l'avait touchée : elle sentit cette vaillance qu'il vantait en elle, bien qu'elle répondit :

— Je suis moins courageuse que vous ne le croyez.

Après le tour du propriétaire, Bois-Riout offrit le thé aux dames Lefébure. Un thé élégamment servi : linge brodé, porcelaine fine, des fleurs ornant la table et des pâtisseries délicates faites par la cuisinière. Mme Lefébure et Léonie jouissaient de ces raffinements, Arlette en goûta la délicate attention. Elles prirent congé de leur hôte.

— Et Nico ? demanda M. de Bois-Riout en aidant les dames Lefébure à monter dans leur petite charrette attelée d'un âne.

— Nico est en Angleterre, dit Arlette. Il a hâte de nous rejoindre ici à Noël : il ne rêve plus que d'agriculture.

Au petit trot cadencé de leur bourri, les dames Lefébure regagnaient les Genêts.

— Savez-vous à quoi je pense ? dit tout à coup Mme Lefébure. Il serait bon d'encourager Nico dans sa vocation nouvelle. Plus tard il pourrait

peut-être épouser la petite fille de M. de Bois-Riout.

Les deux jeunes filles se mirent à rire,

— Voilà maman qui bâtit un château en Espagne, dit Léonie. Vivra-t-elle seulement, cette petite fille? Elle a l'air si délicat.

— C'est vrai, remarqua Mme Lefébure. Si elle venait à mourir, reprit-elle après un silence, son père hériterait de ce domaine. Il doit être considérable et d'une grande valeur.

— L'avre homme! dit Arlette, que Dieu lui garde son enfant. On sent qu'elle est toute sa raison de vivre.

Léonie ne fit pas d'autre réflexion, mais en elle-même elle pensait que simple usufruitier d'une fortune considérable, Bois-Riout était encore un parti très avantageux. La campagne serait tolérable à habiter toute l'année dans le château de La Bréhautière. Et n'était-il pas le cadre tout indiqué pour une châtelaine élégante et jolie comme elle l'était? Robert de Bois-Riout ne l'avait-il pas aimée? Le mariage qu'il avait fait avait dû n'être qu'un mariage de raison, elle avait su que sa femme n'était ni belle, ni agréable de caractère, on le lui avait dit au moment du mariage de Robert. Celui-ci vivait très solitaire, les relations de voisinage s'établissaient avec elles de plus en plus fréquentes. Elle avait remarqué que Robert s'intéressait surtout aux choses de l'agriculture, il s'agissait de lui montrer qu'elle les aimait aussi, qu'elle était une ménagère très entendue. De là son zèle subit pour la laiterie et son goût inattendu pour les travaux des champs.

Elle se confectionna un élégant costume de fermière : chemisette blanche à grande ruche, manches arrêtées au coude, jupe courte en flanelle rayée bleu et blanc, pimpant tablier à bavette et jolis petits sabots en bois verni, faisant valoir la cambrure du pied.

Quand la fille de ferme la vit entrer ainsi attifée dans la laiterie, elle s'écria :

— Vous feriez mieux de ne pas venir ici avec vos beaux habits du dimanche. J' lavons tout à grande eau.

— Mais je suis en costume de travail, dit Léonie.

— Ah ! j' l'aurions pas cru. C'est bien salissant et puis vos petits sabots doivent être ben incommodes.

Arlette qui, vêtue d'une blouse d'infirmière, pesait le beurre qu'on devait porter le lendemain au marché, riait en elle-même des réflexions de la fille de ferme sur le costume de paysanne d'opéra-comique de sa sœur.

— Tiens, Léonie, dit-elle avec quelque malice, aide-moi à finir de saler les fromages.

— Ah ! non, dit vivement Léonie, cela abîme trop les mains. C'est un travail qui incombe à Victorine.

— Victorine ne peut pas tout faire. Je les salerai, moi, pendant ce temps tu inscriras sur le livre le nombre des fromages à expédier et le poids du beurre.

Les deux sœurs se livraient à leur travail ; des pas d'homme résonnèrent sur le pavé de la cour, une haute stature s'arrêta sur le seuil de la laiterie. Les deux sœurs tournèrent la tête vers la porte.

— Ne vous dérangez pas. Bonjour mesdemoiselles, dit Bois-Riout. J'ai souvent surpris mes fermières dans leurs travaux, continua-t-il en riant, elles n'avaient rien d'idyllique, tandis que...

— Vous pensez à Trianon, finit Arlette, qui s'avancait vers lui.

— Un peu, répondit-il en regardant Léonie, à qui son costume seyait vraiment bien. Et aussi à Nausicaa, la fille des rois, qui lavait son linge à la fontaine.

Il arrêta ses yeux sur Arlette.

— Marie-Antoinette et Nausicaa, quel mélange !... dit la jeune fille. Je ne vous tends pas la main, elle est toute mouillée.

Léonie regarda sa sœur, ses mains rougies par le sel, sa blouse d'infirmière et ses cheveux que le vent violent du dehors avait ébouriffés ; elle compara mentalement cette tenue rustique à son élégance champêtre et fut satisfaite du contraste.

— Il verra, pensait-elle, que je reste femme du monde quand même.

Mais Bois-Riout, tout en trouvant gracieux les atours de Léonie, n'y prêta qu'une fugitive attention.

Il s'adressa à Arlette :

— Je vous amène un marchand pour les pommes.

— Je vous suis dans le bureau, dit-elle. Voulez-vous y entrer avec lui ?

— Vous ne partirez pas sans prendre le thé avec nous, dit aimablement Léonie ; je vais le préparer.

Bois-Rioult accepta et sortit pour rejoindre le marchand. Bientôt Arlette, qui avait été se sécher les mains et lisser un peu ses cheveux, pénétra dans la salle où l'attendaient les deux hommes. La discussion dura longtemps, et une fois le marché conclu, il fallut apporter des verres et une bouteille de vin. Et Arlette trinqua avec le marchand et trempa ses lèvres dans le verre de vin qu'elle avait été obligée de se verser. Elle était au courant, à présent, des usages du pays. Bois-Rioult lui avait expliqué combien on tenait à ces formules de bonne hospitalité. Cependant Arlette avait remplacé par du vin et des biscuits le traditionnel café additionné de calvados, trouvant qu'on perdait un temps infini dans cette dégustation.

— Ouf ! fit-elle quand le marchand fut parti. De mon nouveau métier, voilà ce qui me semble le plus pénible : ces séances où l'on reedit plus de vingt fois la même chose.

Bois-Rioult sourit.

— Les gens de la campagne ne sont pas pressés. Ce n'est pas le temps, mais la patience qui est de l'argent pour eux. La terre ne leur donne que des conseils d'endurance. Aussi comptent-ils peu de neurasthéniques.

— C'est vrai, répondit Arlette, souriant à son tour. J'ai encore en moi de la trépidation parisienne, je vous avouerai que parfois elle me manque.

— Vous ne vous plaisez pas ici ?

— Je ne m'y déplais pas. Si seulement j'avais le temps de lire !

— Le soir ?

— Le soir, je note les choses dont je veux me souvenir pour le lendemain, je fais les comptes.

— Je croyais que votre sœur s'occupait de ce département du ménage.

— Oh ! certainement, elle m'aide autant qu'elle peut, dit vivement Arlette, mais puisque je me

charge de conclure les marchés, j'ai ma part de comptabilité à tenir en ordre. Je ne verrais pas Léonie trinquant comme nous venons de le faire avec les marchands de pommes ou les marchands de bœufs, ou les marchands de porcs.

— Quand on fait toutes choses très simplement, on ne perd rien de sa grâce, remarqua-t-il.

Un peu de rose colora le visage d'Arlette. Elle se leva.

— Voulez-vous me dire si vous trouvez le pressoir en bon état? demanda-t-elle, en précédant Bois-Riout dans la direction des bâtiments d'exploitation.

Elle marchait, très souple, contente sans savoir pourquoi. Elle parcourut le pressoir, les greniers, la grange, avec Robert, ne l'entretenant plus que de réparations et d'améliorations.

Sous les pommiers, une femme et des enfants étaient occupés à ramasser les pommes qu'un homme gaulait.

— Bonjour man'selle, crièrent les petits.

Arlette s'arrêta près d'eux.

— Comment va votre petit dernier? demanda-t-elle à la mère de toute cette nichée.

— Vous êtes bien bonne, y va mieux, y tousse moins. Ce que vous m'avez donné pour lui lui a fait du bien.

— Ces enfants sont bien délicats, dit Arlette à son compagnon; le père est tuberculeux, la nourriture n'est pas suffisante. L'aîné aurait besoin d'aller dans un sanatorium.

— Les parents ont-ils de la conduite?

— Oui, ce sont de braves gens, travailleurs.

— Voulez-vous que j'essaie de faire entrer votre protégé au sanatorium de Carteret?

— Oh! je vous en serais très reconnaissante.

— Je m'en occuperai dès demain.

Ils rentrèrent prendre le thé, très gracieusement préparé par Léonie.

Quand Robert de Bois-Riout fut parti, celle-ci s'écria :

— Cela semble bon de voir de temps en temps quelqu'un de civilisé. Cela change agréablement de parler d'autre chose que de cidre ou de fromages!

Arlette pensait de même et se réjouissait de son-

ger que, le dimanche suivant, M. de Bois-Riout devait les prendre toutes les trois en automobile pour les conduire au Mont-Saint-Michel.

Quelques jours plus tard, Robert fit savoir à Arlette que le sanatorium de Carteret se chargerait volontiers de l'enfant des « cueilleux » de pommes. Comme ils n'étaient pas venus aux Genêts ce jour-là, l'homme ayant été obligé d'aller au marché pour vendre un porc, Arlette se rendit chez eux à la fin de l'après-midi, afin de prévenir la mère et de voir si l'enfant était vêtu convenablement pour s'en aller.

Ces gens demeuraient sur la hauteur qui domine Mortain, non loin de la chapelle de Saint-Michel. Il faisait un temps gris et assez froid, du vent de mer, humide, mais pas de pluie.

Quand sa mission fut terminée, Arlette eut le désir de monter jusqu'à la chapelle afin de jouir de l'admirable vue que l'on a de ce point culminant. Elle montait vite, luttant contre le vent. Un peu avant d'atteindre le sommet, elle s'arrêta, essoufflée. Elle s'assit sur un rocher au bord du chemin.

A perte de vue, tout autour d'elle, des vallées, des plaines, des bois riches des couleurs de l'automne; la terre était belle par elle-même et ne sollicitait plus qu'une admiration désintéressée, à présent qu'elle avait dispensé tous ses dons à l'homme. A l'ouest, la ligne indéfinie de la mer, et, émergeant de la brume, frappé par un dernier rayon de soleil, le Mont-Saint-Michel. C'est sur lui surtout qu'Arlette arrêta ses yeux. « Saint-Michel au péril de la mer ! » pensa-t-elle. Comme tout entier, avec ses lignes élancées vers le ciel, le mont jaillissait en ardente prière ! La témérité et l'opiniâtreté de son geste faisaient sa suprême beauté. Quiconque le regardait ne pouvait ensuite reposer ses yeux sur les splendeurs de la terre prochaine; les lignes arrêtées, les routes, les haies, les découpures du sol étaient importunes aux regards sollicités par l'élan des pierres sacrées, il leur fallait l'infini du ciel et de la mer.

— Parce que de telles beautés existent, se disait Arlette, on peut tout supporter.

Un grand calme était en elle. De même qu'elle dominait la terre asservie par l'homme, qui s'éten-

dait tout autour d'elle, de même elle se sentait au-dessus de la vie quotidienne. Elle songea à ses travaux, elle en envisagea l'ensemble, elle pensa à tout son labeur précédent, dont elle se disait parfois avec une certaine amertume qu'il avait été inutile. Non, rien n'avait été perdu, tout avait servi à l'essentiel, à enrichir son âme en la formant. Elle aurait peut-être bien des déboires dans la suite, des douleurs encore, des infortunes, elle sentait qu'elle ne renierait jamais la vérité de son effort. Les belles lignes des âmes comme celles des cathédrales ne se construisent qu'à ce prix, et c'est le sacrifice qui épure les regards et leur permet de monter vers l'infinie beauté des cieux.

Elle s'était levée pour regagner le chemin des Genêts. Elle regarda dans la direction de leur petit domaine, bien qu'il lui fût caché par un renflement de terrain. Un peu des bois de La Bréhaudière se voyait à droite. Là, elle avait un cœur ami, un soutien. Elle partit d'un pas allègre pour rentrer à la ferme. Elle éprouvait ce soir-là un sentiment nouveau : celui du foyer qu'on rejoint. Elle n'avait cependant aucun de ses souvenirs d'enfance aux Genêts, c'était presque une terre d'exil pour elle, et pourtant elle aurait été triste de la quitter. Pourquoi ? Elle n'approfondit pas cette pensée, ne chercha pas à résoudre cette question. Elle ne voyait pas encore assez clair dans le secret de son cœur : ce qui l'attachait aux Genêts, c'était le voisinage de Robert de Bois-Rioult...

VIII

On était arrivé aux premiers jours de novembre. Le froid se faisait sentir, Mme Lefébure et ses filles s'ingéniaient à en défendre la maison, dont fenêtres et portes étaient imparfaitement closes. Elles multipliaient les portières et les bourrelets, et de grands feux de bois flambaient aux cheminées. Mais l'escalier, les couloirs, restaient glacials.

Mme Lefébure ne quittait plus le coin du feu, rebutée, dès qu'elle voulait sortir, par la boue et les flaques d'eau des chemins. Elle avait pris un abonnement de lecture et dévorait romans sur romans. Malgré cela, elle avait des moments de grand ennui et regrettait amèrement le petit logis du boulevard Exelmans et le coin de la vie de Paris, dont elle était privée désormais. Elle regrettait même Falaise et l'hospitalité si chèrement payée de la cousine Laure.

Léonie avait renoncé aux travaux de la laiterie ; elle ne conservait que le domaine du ménage. Jouer au petit Trianon, c'est un passe-temps d'été, mais dans les courants d'air glacés de novembre, sous la pluie qui vous cingle au visage, le plaisir se transforme en peine. Elle laissait ces travaux à Arlette, « puisqu'elle aimait ça »...

Nico devait venir passer la Noël aux Genêts. Il arriva plus tôt, suivi d'une lettre du proviseur du lycée d'Orléans, disant qu'une épidémie de scarlatine s'étant déclarée, le lycée était licencié pour un mois environ. Nico fut au comble de la joie. A seize ans, il n'était encore qu'en seconde. C'était un bon enfant, d'une nature droite, mais il n'avait que peu de dispositions pour les mathématiques et détestait le latin. Ce n'était pas l'intelligence qui lui faisait défaut, c'était l'internat qui ne convenait pas à cette nature plutôt faible, qui avait besoin d'être constamment soutenue et encouragée.

— Je vais joliment t'aider, dit-il à sa sœur, en arrivant.

— Je ne demande pas mieux, répondit Arlette, mais à la condition que tu travailleras avec moi tous les soirs à ton latin et à ton anglais.

Nico fit la grimace.

— Le travail pour lequel tu me proposes ton aide, dit Arlette, c'est un amusement pour toi, il ne faut pas qu'il te fasse négliger le tien. A nous deux, va, cela ne t'ennuiera pas.

Nico fut en effet un aide très réel pour Arlette, qui, de son côté, était heureuse, le soir venu, de faire travailler son frère et de retrouver ainsi quelque vie intellectuelle.

Robert de Bois-Rioult venait assez souvent à la tombée du jour. Un soir, il dit à Léonie :

— Vous n'avez pas de piano ?

— Non, répondit tristement la jeune fille, et cela me manque.

— Je pense à une chose, dit Bois-Riout, il y en a deux à La Bréhaudière qui s'abîment à n'être jamais joués. Je vais en envoyer un chez vous, en pension, vous me rendrez le service de le déreouiller.

— Oh ! merci ! s'écria Léonie avec élan. Comme je suis touchée de votre attention.

Dès le lendemain matin, le piano fut transporté aux Genêts et accordé ; un ballot de musique l'accompagnait. Bois-Riout vint dans la soirée : Léonie était en train de jouer.

— Continuez, dit le jeune homme, cela me fait plaisir, à moi aussi, d'entendre de la vraie musique : j'en suis privé depuis longtemps.

Léonie était très bonne musicienne. Elle joua successivement du Chopin et du Beethoven.

— Si vous nous chantiez quelque chose, à présent, dit Robert, quand elle eut fini de jouer.

Léonie se mit à chercher dans la musique éparpillée sur la table.

— Voulez-vous le *Clair de Lune*, de Fauré ? vous l'aimiez autrefois, ajouta-t-elle, comme si elle avait parlé malgré elle.

— Volontiers, dit Robert, sans que son accent traduisît la moindre émotion.

Arlette était assise, sur un divan, dans l'ombre. Elle était immobile, l'ouvrage qu'elle tenait dans ses mains avait glissé sur ses genoux. D'ailleurs, elle n'avait jamais pu écouter de la belle musique en travaillant... Lorsque sa sœur se mit à chanter, quelque chose lui serra la gorge, un découragement sans bornes lui envahit le cœur. Elle attribua cette émotion et cette tristesse au rappel du passé qu'évoquait la mélodie de Fauré.

Léonie avait une jolie voix, au timbre pur. On sentait qu'elle avait été formée par un professeur habile, mais il n'y avait pas de flamme véritable, pas de chaleur, sous son art savant des nuances.

Robert applaudit sincèrement.

— A ton tour, dit Nicolas à Arlette, chante quelque chose.

— Je ne chante pas.

— Je ne savais pas que vous chantiez, dit Bois-Riout.

— Elle a même une jolie voix, continua le jeune garçon, qui voulait faire valoir sa sœur.

— Je ne chante plus, corrigea Arlette. La laiterie et la musique, cela n'était compatible que dans les églogues de Virgile, au temps où l'on jouait du chalumeau à cinq trous.

Bois-Riout n'insista pas. Il se mit à parler musique avec Léonie, et Arlette ne desserra plus les dents de la soirée.

Léonie était ravie de voir l'intérêt que Robert manifestait pour son art. Elle avait parfois conçu quelque inquiétude de l'intimité que les travaux agricoles autorisaient entre sa sœur et son fiancé. A présent, elle se sentait une supériorité : l'attrait de son double talent de pianiste et de chanteuse lutterait aisément contre les mérites rustiques d'Arlette, car elle ne voyait que cela en sa sœur ; elle ne s'apercevait pas que ce qui retenait Robert aux Genêts, ou lui faisait trouver mille et un prétextes pour y venir c'étaient les brefs moments d'entretien en tête à tête avec Arlette, après que les questions purement techniques avaient été traitées entre eux. Le beau cavalier un peu superficiel qu'était le lieutenant de dragons de Bois-Riout, avait fait place à un homme réfléchi, qui avait la double tâche de père de famille et d'administrateur des biens de son enfant à remplir. Il avait des responsabilités, il vivait dans la solitude : deux raisons de comprendre la vérité de la vie. Ce qu'on pouvait craindre pour lui, c'était l'ennui de son existence solitaire. Après la mort de sa femme, d'un caractère quinquex, il avait éprouvé le bienfait de cette solitude que la présence de sa petite fille égayait si doucement. Mais à son âge le besoin de la vie en société devait forcément se faire sentir dans un délai plus ou moins bref ; la venue des dames Lefébure dans son voisinage fut pour lui une distraction, la pensée de l'aide qu'il leur prêtait lui fut salutaire moralement. De ses sentiments d'autrefois à l'égard de Léonie, il n'était resté que le désir de lui être utile, il n'avait jamais eu qu'une médiocre sympathie pour Mme Lefébure. Celle qu'il avait jadis éprouvée pour Arlette se

développait de jour en jour, se transformait, pensait-il, en franche et vive amitié. Il avait une réelle admiration pour son courage, et, sans qu'il s'en rendît compte, la pensée de l'approbation de ses actes par la jeune fille les déterminait souvent. Il avait pris l'habitude de la consulter sur bien des choses, et quand ils en arrivaient à aborder dans leurs entretiens des questions de morale, à discuter des points de psychologie, ou, plus rarement, parce que certains domaines de la pensée restent plus réservés, des problèmes métaphysiques, il était frappé de tout ce que savait Arlette, et surtout de la manière dont l'expérience de la vie lui avait façonné l'âme, en faisant servir à sa formation la riche culture qu'avait reçue son esprit.

Un matin de décembre, Bois-Riout arriva chez Mme Lefébure.

— Je pars cet après-midi pour l'Eure-et-Loir, dit-il, on m'écrit que mon père est gravement malade, je suis très tourmenté.

— Je vous plains de tout mon cœur, dit Arlette avec compassion. Mais votre petite fille, qu'allez-vous en faire ? Sa nourrice n'est pas revenue ?

— Non seulement elle n'est pas revenue, mais encore elle m'écrit qu'elle ne compte pas revenir avant un mois d'ici, le mari est toujours aussi malade.

— Vous ne pouvez pas emmener cette petite. Donnez-la-moi à garder.

— Je venais vous le demander, dit simplement Robert.

— Merci, dit Arlette, avec un sourire qui éclaira tout son visage. Je suis toujours si contente quand vous agissez en véritable ami. Je l'installerai dans ma chambre, près de mon lit, continua-t-elle joyeusement, ce sera comme si j'avais une petite fille...

Elle s'était arrêtée net sous le regard que Robert avait posé sur elle. Un silence gêné se fit entre eux. Il le rompit le premier.

— Mais Mme Lefébure consentira-t-elle ?

— Cela va sans dire. Mais allons le lui demander pour la forme.

Deux heures plus tard, la petite Solange était installée aux Genêts ; une jeune bonne qui s'occu-

pait d'elle depuis que la nourrice était partie l'avait accompagnée.

Dans l'après-midi, Arlette profita de ce qu'il ne pleuvait pas pour l'emmenner avec elle visiter la basse-cour et les étables. L'enfant, que sa nourrice tenait presque constamment enfermée dans la maison, durant l'hiver, était ravie de courir librement dans la cour de ferme, de donner du grain aux poules et de faire rentrer les canards, la main armée d'une baguette, mais les petits souliers, même à travers les caoutchoucs, risquaient de se mouiller. Dès le lendemain, Arlette alla lui acheter des galoches semblables à celles que portaient les petits campagnards, et cela malgré les protestations indignées de Mme Lefébure et de Léonie.

L'enfant pouvait ainsi trotter près d'Arlette dans les herbages, sans craindre de s'enrhumer. Elle se trouvait fort bien de ce régime, mangeait de meilleur appétit et dormait ses douze heures sans remuer.

Léonie avait cherché à gagner ses bonnes grâces, mais elle ne savait pas jouer avec les enfants, et comme Solange était très volontaire et très gâtée, des conflits n'avaient pas tardé à naître entre elles. Solange poussait des cris de geai dès qu'on la contrariait, Léonie céda à ses caprices pour ne pas l'entendre crier, puis quand rien ne calmait ses colères enfantines, elle la rendait à sa bonne.

Comme Arlette lui avait tenu tête résolument dès leur première escarmouche, l'enfant, tout étonnée, avait capitulé. Après quelques essais infructueux de rébellion, elle avait pris le parti d'obéir, d'autant plus qu'Arlette n'exerçait que rarement son autorité et que Solange sentait chez elle une vraie tendresse protectrice.

M. de Bois-Rioulx père mourut au bout de quinze jours de maladie. Son fils était obligé de rester encore une semaine absent, pour régler quelques affaires de succession, succession qui se bornait à peu près à la petite propriété d'Eure-et-Loir, dont le rapport équivalait en partie à celui des Genêts.

Un matin, vers onze heures, on entendit ronfler l'auto de Robert ; Arlette était avec Solange, dans le salon. C'était la pièce la plus chaude de la maison ; comme le froid était piquant, Arlette y avait

installé l'enfant avec ses jouets. Solange, assise sur le tapis, près du feu, regardait les images violemment coloriées du *Petit Chaperon rouge*. Arlette, qui, tout en faisant sa correspondance, la surveillait du coin de l'œil, venait de laisser sa table à écrire pour répondre à une des questions de Solange, à propos d'une image de son livre. Elle s'était laissée glisser près de la petite, et tout en feuilletant le *Petit Chaperon rouge* lui en contait l'histoire.

— Écoute, dit-elle, cela doit être l'auto de ton papa. Mais Solange n'avait rien entendu, pas même la réflexion d'Arlette; elle était dans le bois du *Petit Chaperon rouge*, elle n'en sortait pas pour un roufflement d'auto.

Arlette avait à peine formulé ces paroles que la porte du salon s'ouvrit. Robert de Bois-Rioult entra. Arlette se mit d'un bond sur ses pieds et vint vers lui, les mains tendues.

— Je vois que ma petite fille est bien heureuse, dit-il avec un tendre sourire.

— Voilà ton papa, Solange, dit la jeune fille, fermant doucement le livre et enlevant l'enfant dans ses bras : embrasse-le.

La petite regarda un instant son père, comme si elle sortait d'un rêve. Il l'avait prise à son tour dans ses bras et la caressait.

— Comme elle a bonne mine ! comme vous l'avez bien soignée ! dit-il. Comme je suis heureux de vous revoir, ajouta-t-il gravement... toutes les deux !

— J'ai beaucoup pensé à vous, dit Arlette, d'une voix qui tremblait un peu. C'est si affreux de voir mourir les êtres qu'on aime.

— Oui. Et l'on a une peur irraisonnée que la mort ne continue à prendre l'un après l'autre ceux qui nous restent.

— Votre père a-t-il beaucoup souffert ?

— Non, grâce à Dieu. Il s'est endormi doucement. C'était un si bon père, ajouta-t-il d'une voix rauque. Maman, lui, c'est toute ma vie passée, toute mon enfance qui disparaît.

Arlette ne trouvait rien à dire, et pourtant elle aurait voulu le consoler, car il souffrait. Il leva les regards vers elle et vit que ses yeux étaient pleins

de larmes. Il lui prit la main et la porta à ses lèvres.

— Merci ! dit-il d'une voix sourde, et ce fut tout : Mme Lefébure et Léonie entraient au même instant.

Une heure plus tard, Robert et sa fille quittèrent les Genêts. Quand ils arrivèrent à La Bréhaudière, le jeune homme éprouva une sensation de solitude qu'il n'avait encore jamais ressentie jusque-là. Et le soir, comme il se penchait sur le petit lit de sa fille pour l'embrasser, elle lui dit tout bas, en lui mettant ses bras autour du cou :

— Papa, pourquoi que tante Arlette n'est pas ici, avec nous ? Il faudra aller la chercher, dis, papa !...

— Dors, ma chérie ! j'irai... demain.

— C'est vrai, se dit-il quand il eut quitté la chambre de sa fille, pourquoi n'est-elle pas ici avec nous ? Je comprends, c'est pour cela que La Bréhaudière me semble à présent si déserte. Et le vers de Lamartine lui vint à la mémoire :

Un seul être nous manque et tout est dépeuplé.

IX

Deux jours après le retour de Robert de Bois-Riout, Léonie entra dans la chambre de sa sœur, avant le dîner ; Arlette écrivait.

— Je voudrais te parler, commença Léonie en s'asseyant.

— Je t'écoute, dit Arlette, étonnée de ce début solennel.

Léonie était visiblement embarrassée.

— Tu te souviens, continua-t-elle, des liens qui existèrent autrefois entre Robert de Bois-Riout et moi ?

— Oui, naturellement, répondit Arlette, dont le cœur battit plus fort.

Léonie la regardait fixement.

— J'ai eu un profond chagrin de notre rupture,

dit-elle, et dans le fond de mon cœur je n'ai jamais cessé de penser à lui.

Arlette, en elle-même, fit la réflexion que la fidélité de ce souvenir devait être de bien fraîche date.

— Quand je l'ai revu, j'ai compris que je l'aimais toujours. Et toi, Arlette, crois-tu qu'il m'aime ?

Léonie semblait très émue.

— Je ne sais pas, dit Arlette.

— Il ne t'a jamais parlé de moi ?

— Non, dit Arlette.

— A certains jours, je me figure qu'il pense au passé, lui aussi ; quand je chante, par exemple. Et n'as-tu pas remarqué, il me demande toujours de lui chanter des morceaux d'autrefois ? Et puis quand il m'apporte des fleurs des serres de La Bréhaudière, ce sont de préférence des roses thé, mes fleurs favorites.

— C'est vrai, dit Arlette, je n'y avais pas fait attention.

— A d'autres moments, reprit Léonie, je me dis que je me trompe, que je crois ce que je désire, qu'il ne se soucie pas de moi. Et ces jours-là je suis bien malheureuse.

Léonie avait les yeux pleins de larmes. Arlette regarda sa sœur avec étonnement. Néanmoins, il lui fut impossible de formuler des paroles de compassion.

— Robert est veuf depuis deux ans déjà, il se remariera sûrement ; à son âge, ayant une enfant si jeune, il ne peut rester indéfiniment solitaire. Il me semble que nous pourrions être très heureux ensemble. Mais il me connaît peu, en somme ; il a surtout connu la Léonie d'autrefois, il croit peut-être que je voudrais l'entraîner, une fois mariée, à mener une vie mondaine qu'il prétend ne plus aimer. Il se trompe bien. Mon bonheur serait de vivre auprès de lui, à La Bréhaudière, toute l'année, s'il le désirait...

Elle eut un moment d'hésitation.

— Toi, Arlette, que des questions d'exploitation agricole rapprochent si souvent de lui, tu devrais chercher à connaître ses sentiments : le bonheur de ma vie dépend de ce qu'ils peuvent être.

— C'est une mission délicate, répondit Arlette.

— Elle n'est pas au-dessous de tes talents. Je te crois capable de mener à bien des enquêtes plus difficiles que celle-là. Tu m'es très supérieure par le sang-froid, la décision, l'habileté. Tu es une femme de tête, toi, Robert me le disait encore l'autre jour. Il te considère comme étant le chef de la famille, il y a entre vous une bonne camaraderie qui doit t'encourager à parler.

— J'essaierai, dit enfin Arlette, mais pour cela il faudra que j'attende l'occasion propice. Quoique tu en dises, je suis une pauvre diplomate.

Léonie quitta la chambre de sa sœur. Arlette était seule. Elle restait assise, immobile. A un moment donné elle ferma les yeux et son visage exprima une souffrance indicible. Parler pour sa sœur!... Elle ne le pourrait jamais... Et pourquoi, après tout, parlerait-elle? Rien ne l'y obligeait. Robert n'avait pas besoin d'être éclairé sur ses propres sentiments. Si vraiment l'amour d'autrefois avait repris son cœur, il saurait bien s'en apercevoir et se déclarer... Mais s'il ne voyait pas clair en lui-même? s'il n'osait pas cette démarche suprême? s'il suffisait que le bon camarade qu'elle était pour lui — comme disait Léonie — lui montrât où se trouvait le bonheur, avait-elle le droit de se dérober à cette mission? Un bon camarade; Léonie avait raison, c'est ce qu'elle était à ses yeux. Comment ne l'avait-elle pas compris plus tôt?... Occupée tout le jour d'une besogne quasi masculine, d'un rôle d'intendant, il ne la considérait pas comme une femme. Elle avait son estime, il la consultait volontiers, mais il réservait à Léonie sa galanterie et ses attentions. Léonie chantait, elle avait toujours les mains soignées, elle serait faite pour orner les galeries et les salons de La Bréhaudière. Léonie avait raison... Encore une fois Arlette se révoltait à l'idée de servir d'émissaire auprès de Robert. Pourquoi a-t-elle besoin de moi? au fond je me le demande. Elle est assez coquette pour savoir mettre en œuvre tous ses moyens de séduction, elle réussira là où les raisonnements les plus persuasifs échoueraient...

Mais l'âme si vraie d'Arlette avait conscience des sophismes qu'elle se proposait pour excuse. Je

n'ai pas le droit, se dit-elle, c'est tout l'avenir de Léonie que je tiens entre mes mains ; elle l'a aimé et lui l'a aimée, ce sont les circonstances qui les ont séparés. Sans notre ruine, ils seraient mariés depuis longtemps. Et puis il ne m'aime pas...

Elle avait plongé sa tête dans ses mains et sanglotait.

X

Arlette devait voir Robert de Bois-Rioult le lendemain ; il envoya le matin même un mot pour remettre le rendez-vous à un jour de la semaine suivante, étant obligé à plusieurs courses lointaines pour des ventes de poulinières. Arlette bénit ce répit qui lui était accordé. Elle était résolue à faire son devoir, elle avait compris que s'y dérober serait une félonie à l'égard de sa sœur, une façon de la supplanter dont elle n'admettait pas l'apparence de duplicité et de calcul. Robert ne se douterait jamais qu'elle l'avait aimé ; bons camarades ils étaient, bons camarades ils resteraient. Mais malgré ses résolutions les plus courageuses, elle reculait le moment de parler. Elle revit plusieurs fois Robert ; à chaque rencontre elle remit l'entretien décisif à leur prochaine entrevue.

— Eh bien ! lui dit un jour Léonie, tu n'as encore parlé de rien ?

— Non. Je n'ai pas trouvé l'occasion jusqu'ici.

— Fais-la naître. On croirait que tu l'évites, au contraire, dit Léonie ironiquement.

— Je parlerai très prochainement, je te le promets.

Elle venait de s'engager, par ces paroles, elle l'avait fait exprès, prenant des précautions contre sa propre faiblesse.

Mme Lefébure elle-même pressa sa fille.

— Ta sœur m'a mise au courant de vos projets, dit-elle, ne tarde pas trop. Songe que son bonheur

dépend de toi, et notre avenir à tous. Robert de Bois-Rioutt devenu mon gendre serait un appui précieux pour moi, bien entendu, et puis pour ton frère et même pour toi.

— A supposer que ses sentiments soient tels que vous les désirez, répondit Arlette, qui frémissait toute à l'idée de recourir à la protection de Bois-Rioutt, devenu son beau-frère. Je m'en irais, pensait-elle, très loin, en Amérique, puisqu'ils n'auraient plus besoin de moi, je ne manquerais à personne.

— Enfin, dit-elle à sa mère, je te promets de faire mon possible.

Il gelait à cinq degrés, mais le soleil était brillant. Arlette s'en allait un matin de très bonne heure chez une pauvre femme qu'elle savait malade et lui portait un peu d'argent et une vieille couverture. Le paquet n'était pas lourd mais encombrant. Arlette traversait un petit bois qui raccourcissait le chemin; comme elle se sentait un peu lasse, elle posa son paquet par terre et s'assit dessus pour reprendre haleine.

Elle venait à peine de s'asseoir qu'elle aperçut Bois-Rioutt descendant le chemin qu'elle montait.

Il s'approcha d'elle et l'interpella gaiement.

— Comme vous êtes matinale ! Déjà sur les chemins ? Mais quel est ce volumineux paquet, sans indiscrétion ? Vous me faites penser à Peau d'Ane fuyant la maison de son père.

— A cause de ma peau de bique ? dit Arlette avec un faible sourire.

Il la regardait attentivement.

— Vous n'avez pas bonne mine, dit-il. Vous n'êtes pas raisonnable. Cela n'a pas de bon sens de porter ce ballot vous-même.

— Il n'est pas lourd, dit Arlette.

Robert s'assit près d'elle.

— Je me dis souvent, continua-t-il, que vous vous fatiguez outre mesure et que personne ne semble s'en préoccuper.

— Ce que je fais, dit vivement Arlette, nul ne pourrait le faire. Et puis, chacune de nous a ses attributions. Ne croyez pas que Léonie ne prenne pas sa part de la tâche. Elle administre très bien

son domaine, c'est elle qui ferait une bonne maîtresse de maison !

— Je n'en doute pas.

— Ce qui ne l'empêche pas d'être artiste et femme du monde accomplie.

— Pourquoi ce plaidoyer ? demande Robert, je ne critiquais pas Mlle Léonie, je ne pensais pas à elle. On pouvait interpréter la fin de cette phrase de deux manières.

— Monsieur de Bois-Riout, commença Arlette, dont la voix tremblait un peu, je vais vous poser une question que vous trouverez peut-être indiscrete. Pardonnez-moi à l'avance et promettez-moi de me répondre comme à un ami, un véritable ami.

— Je vous le promets, dit Robert, un peu étonné de ce début.

— Vous devez vous trouver bien seul dans votre grande habitation. Avez-vous pensé parfois à vous remarier ?

— Oui, dit nettement Bois-Riout, qui essayait de rencontrer, mais en vain, le regard d'Arlette.

— Alors... alors... peut-être vous êtes-vous souvenu que vous aviez fait jadis un rêve que la destinée vous avait empêché de réaliser. Ce rêve, pourquoi ne le referiez-vous pas ? Je serais très heureuse de vous appeler mon beau-frère.

Elle parlait comme malgré elle, il lui semblait que sa volonté n'avait aucune part à ses paroles.

— Ce n'est pas votre sœur que j'aime, mademoiselle Arlette.

Le cœur de la jeune fille s'arrêta de battre, elle craignait de comprendre et elle désirait comprendre tout à la fois.

— Celle que je voudrais à mon foyer, près de mon cœur, celle à qui je voudrais offrir de partager mes joies et mes peines, celle que je rêve de donner pour mère à ma petite fille, n'allez pas la chercher si loin, elle est là, près de moi. Arlette, voulez-vous être ma femme ?

Il avait pris sa main. Elle se dégagea vivement et se leva.

— Non... non... dit-elle — l'émotion haïchant ses paroles — taisez-vous ! Vous vous trompez, c'est Léonie qui est la femme qu'il vous faut. C'est elle qui serait capable d'embellir votre vie, elle dont

vous pourriez être fier. Moi, je ne saurais plus tenir un salon, je n'ai que des qualités d'intendante. Mais, réfléchissez!... Comparez l'élégance de Léonie à ma tenue de fermière!

— Mlle Léonie a l'élégance des vêtements, vous avez l'autre. J'admire le chant de votre sœur, je reconnais qu'elle a grand air, qu'elle sait très bien s'habiller, mais, je vous le répète, ce n'est pas elle, c'est vous que j'aime. Comment pouvez-vous dire que vous n'êtes qu'une intendante? mais vous seriez la plus exquise des châtelaines!... Élégante, vous l'êtes à votre manière, qui est la bonne, vous savez vous adapter aux circonstances de la vie, simplement, tout en restant vous-même. Vous ne jouez jamais un rôle parce que vous avez une personnalité. Ce n'est pas votre sœur, c'est vous que j'admire, ce n'est pas votre sœur, c'est vous que j'aime, répéta-t-il encore une fois.

Arlette avait écouté la douceur de ces paroles; une joie ineffable était dans son cœur. Soudain elle tressaillit et interrompant Robert :

— Mais ce n'est pas moi, c'est Léonie qui vous aime. Je ne vous aime pas, monsieur de Bois-Rioul.

— Arlette, s'écria-t-il presque violemment, vous ne dites pas la vérité.

La voix de la jeune fille s'était raffermie. Elle fixa résolument ses yeux sur lui.

— J'ai pour vous une très franche, très profonde amitié; j'ai pour vous une gratitude sans bornes; pour vous rendre service je serais prête à tous les sacrifices...

Il l'interrompit à son tour.

— Ce serait donc un sacrifice si terrible de vous laisser aimer par moi et de vous dire que rien que par votre présence chez moi vous mettriez le bonheur dans ma vie?

— Je vous en supplie, taisez-vous, dit-elle. Vous me faites tant de peine!

« Promettez-moi que vous ne me reparlerez jamais comme vous l'avez fait aujourd'hui. Et dites-moi que vous me conserverez votre amitié.

— Je veux bien me taire — provisoirement — dit Bois-Rioul, puisque je vous importune, mais je suis tenace, étant Normand. Quand je devrais

attendre deux ans, trois ans, j'attendrai. Je ferai tout pour vous conquérir.

Arlette ne répondit rien. Elle se baissa pour prendre son paquet.

— Séparons-nous, dit-elle, l'heure avance, on va se demander à la maison pourquoi je tarde à rentrer.

Robert avait saisi le paquet avant qu'elle ne l'eût pris elle-même.

— Je ne veux pas que vous vous chargiez de ce ballot, dit-il, je vais vous le porter jusqu'à l'entrée de la cour de la mère Giffard ; j'ai deviné que c'est là que vous alliez.

— En effet, dit Arlette.

Ils se mirent en marche l'un derrière l'autre, car le sentier était étroit ; ils étaient silencieux.

— Au revoir, lui dit-il, en prenant congé d'elle. Je viendrai après-demain aux Genêts. J'ai une offre à vous transmettre pour un de vos bœufs.

— Merci. A jeudi, c'est entendu.

Il avait parlé du ton le plus naturel, elle avait répondu avec non moins de calme. Ils se séparèrent, mais tout en s'éloignant il pensait :

— Elle sera ma femme, je le veux. Elle finira par être touchée de mon amour.

Quant à Arlette, elle était entrée chez la mère Giffard et lui parlait avec une apparente liberté d'esprit. Ensuite elle rentra chez elle, vaqua à ses occupations ordinaires, parla, rit, mais dans son cœur elle sentait une souffrance grandissante et sa tête lui faisait très mal.

« Comme cela serait bon d'être morte ! » pensait-elle.

XI

Le lendemain, Arlette prit sa sœur à part et lui dit :

— J'ai vu M. de Bois-Riout hier, nous avons longuement causé ensemble.

— Eh bien? demanda anxieusement Léonie.

— Il ne veut pas se remarier, du moins pour le moment, répondit Arlette. Je me suis adressée à lui comme à un vieil ami, j'ai commencé par lui parler de sa solitude, je lui ai fait voir tous les avantages qu'il y aurait pour lui à avoir une jeune et jolie femme dans sa maison, bonne ménagère quoique femme du monde parfaite; à cela il n'a fait qu'une réponse : qu'il n'avait pas le désir de se remarier.

— Lui as-tu parlé de moi?

Arlette eut une hésitation intérieure, elle aurait voulu concilier son amour de la vérité avec sa charité fraternelle.

— Je lui ai fait entendre que je serais heureuse de l'avoir comme beau-frère; mais rassure-toi, à aucun moment il n'a pu soupçonner que tu étais au courant de ma démarche.

— C'est singulier, cet éloignement du mariage... Peut-être a-t-il le cœur pris autre part? Qu'en penses-tu?

Léonie dévisageait sa sœur. Celle-ci comprit l'inquisition de ce regard, elle le soutint sans trouble visible, mais le mensonge qu'elle fut obligée de faire lui sembla comme une sorte de trahison.

— Je ne le crois pas, dit-elle, quoique je ne connaisse pas toutes les personnes qu'il fréquente. Ces relations s'étendent dans un rayon assez éloigné.

— Ne cherche pas si loin, dit Léonie. Si c'était à toi qu'il avait pensé pour devenir la châtelaine de La Bréhaudière?

Arlette haussa les épaules, mais ses jambes tremblaient.

— Moi! Je ne suis pas la femme qu'il lui faut.

— C'est bien mon opinion, reprit Léonie, qui conservait ses soupçons, malgré le calme apparent de sa sœur.

— M. de Bois-Riout et moi nous sommes de bons camarades, voilà tout.

L'entretien en resta là. Arlette prétexta un ordre urgent à donner pour sortir de la chambre. Elle était à bout de forces. Léonie alla trouver sa mère, lui raconta sa conversation avec Arlette.

— Je ne puis croire, dit Mme Lefébure, que M. de Bois-Riout, vous ayant toutes les deux sous les yeux, hésite. Ta sœur a certainement de grands mérites, mais elle est trop absorbée par les choses matérielles, remarqua-t-elle sans se rendre compte de l'injustice de cette réflexion. Ne perds pas confiance, redouble d'attentions délicates envers lui, faisons-lui notre intérieur hospitalier, qu'il se plaise en ta compagnie; un jour il s'apercevra qu'elle lui est indispensable. Les hommes sont plus que nous esclaves de leurs habitudes.

Quand Robert revint aux Genêts, Léonie, sous un prétexte quelconque, le rejoignit dès qu'elle le vit s'entretenir avec sa sœur, dans la cour d'entrée. L'un et l'autre semblaient très naturels; peut-être Léonie remarqua-t-elle une nuance de froideur dans l'accueil d'Arlette. Sa jalousie aiguïssait sa perspicacité, et c'est ainsi que par la suite elle s'aperçut que sa sœur évitait les tête-à-tête prolongés avec Robert, que lorsqu'il entrait pour prendre le thé avec ses voisines et qu'ensuite Léonie se mettait au piano, Arlette disparaissait presque aussitôt et retournait vaquer à ses occupations habituelles. D'ailleurs, elle redoublait de zèle, se multipliait à mesure que le printemps approchait. Elle surveillait de près les couvées prêtes à éclore ou venant d'éclore, sachant combien l'incurie des campagnards à cet égard est une cause d'insuccès, essayant d'inculquer à la fille de ferme les notions d'hygiène à observer dans l'élevage des poussins ou des canards, l'obligeant à ne pas se contenter de penser que « ces petites bêtes-là ça vient quand que ça doit v'nir. »

Déjà elle avait remplacé avec succès par des antiseptiques la thérapeutique usitée par bon nombre de paysans dans les cas de « piétin ».

— Voilà ce qui réussit le mieux, lui avait dit le berger, homme redouté pour sa science hermétique : Vous avez soin de guetter la bête quand elle va sortir de l'étable et de remarquer où elle pose le premier pas de sa patte malade. Vous enlevez la motte de terre qu'elle a foulée, avec une bêche, vous la mettez à sécher dans un pommier ; quand elle est sèche, la bête est guérie. C'est infailible.

Ces pratiques, et d'autres semblables, où parfois se mêlait à une grossière sorcellerie un emploi efficace des simples ou d'un habile massage, avaient bien étonné Arlette lorsqu'elle était arrivée en Normandie ; maintenant, elle y était faite et retenait ce qu'il y avait de bon dans l'expérience paysanne.

On en était à cette époque de l'année où la terre garde encore le secret des futures récoltes : février, le mois qui peut influer grandement sur leur abondance, suivant qu'il est froid, et retarde les sèves d'une manière bienfaisante, ou trop doux, et précipite ainsi la floraison que les gelées brûlent en avril ou mai.

— Quel que soit le rapport de vos terres cette année, dit un jour Robert à Arlette, vous les avez déjà améliorées, vous vous en apercevrez surtout l'an prochain. Vous en êtes encore à semer, vous récolterez un peu plus tard. La terre nous conseille la patience, ajouta-t-il, en regardant la jeune fille. Persévérer, tout est là.

— Je ne me décourage pas, dit Arlette, voulant conserver la conversation sur le terrain purement agricole, mais je suis anxieuse de voir nos futures récoltes assurées, alors je pourrai faire de nouveaux projets d'amélioration.

— Solange est enrhumée et ne peut sortir, dit-il, ne viendrez-vous pas la voir ? Elle vous réclame.

Arlette eut une hésitation.

— Maman et Léonie doivent aller demain à la Bréhaudière.

— Cela n'est pas la même chose pour Solange... ni pour moi... Dites-moi que vous les accompagnerez. Pourquoi prenez-vous un tel soin de m'éviter ?

La voix d'Arlette trembla un peu.

— Moi!... Ne nous voyons-nous pas très souvent?

— Oui. Mais dès que nous avons fini de parler fromage ou élevage, vous trouvez un prétexte pour me quitter. Nos minutes d'entretien « après », cela faisait partie de notre amitié, et ne m'aviez-vous pas assuré que rien ne serait changé dans notre amitié?

— Je deviens très sotte, par moments il me semble que ma tête est vide, dit Arlette, ma conversation n'aurait rien d'intéressant pour vous. Attendez le printemps, peut-être fera-t-il éclore les idées dans ma pauvre cervelle.

— Mademoiselle Arlette, dit Bois-Rioult, riant à demi, vous n'êtes pas originaire de mon cher pays et cependant vous répondez en Normande consommée.

Arlette rit à son tour.

— C'est l'air ambiant qui le veut.

Arlette s'affermait dans sa résolution d'éviter Robert. Il lui avait dit qu'il était tenace. Elle serait non moins résolue. Elle espérait que les Genêts seraient bientôt suffisamment améliorés pour retrouver au moins leur valeur primitive. On pourrait alors en louer le fonds. La maison, très vaste, serait aisément séparée en deux parties, l'une serait occupée par les fermiers, l'autre par Mme Lefébure et Léonie. Quant à Arlette, elle retournerait à Paris, travaillerait à sa licence et chercherait ensuite quelque emploi avantageux à l'étranger. Seule la pensée d'un départ possible dans un avenir relativement proche, soutenait son courage : l'idée de vivre si près de lui lui était intolérable : « Surtout s'il se remarie un jour ou l'autre », pensait-elle.

Elle n'accompagna pas sa mère et sa sœur, le lendemain, à La Bréhaudière. Quand Robert vit qu'elle n'était pas avec elles, il en conçut une violente mauvaise humeur, et son accueil, pour très courtois qu'il fût, ne laissa pas d'être assez froid. Solange aussi eut une déception de ne pas voir sa grande amie, elle la manifesta sans ambages.

— Pourquoi que tante Arlette n'est pas venue? C'est tante Arlette que je voulais.

Et elle repoussa les avances de Léonie.

Mme Lefébure demanda à parcourir les serres, qu'elle n'avait pas vues depuis longtemps. Robert y conduisit aussitôt ses visiteuses, heureux de trouver un sujet de conversation qui ne lui coûtât pas trop de frais. Dans le jardin d'hiver, où fleurissaient les camélias, Mme Lefébure s'arrangea de façon à laisser Léonie et Robert prendre de l'avance sur elle. Elle s'arrêta près d'un jardinier, lui demandant des explications sur la culture des cinéraires. Léonie et Robert s'étaient arrêtés près de l'une des portes qui donnaient sur le parc.

— Ne trouvez-vous pas, dit soudain Léonie, que ce coin de paysage rappelle Val-Condé? Le tournant près du pont rustique. Vous vous souvenez?

Elle étouffa un soupir, son regard semblait perdu dans le lointain.

— Oui, en effet, cela y ressemble un peu, dit Robert sans la moindre émotion.

Léonie continuait :

— Pauvre Val-Condé, qu'est-il devenu? Ce passé est si loin, et parfois il me semble que c'est hier que nous nous promenions dans les allées, tant je revois nettement tout... tout.

Bois-Rioult gardait toujours le silence.

— Nous y avons été bien heureux, murmura-t-elle.

— Il faut conserver un souvenir reconnaissant du passé, dit Robert, sentant qu'il ne pouvait garder indéfiniment le silence, mais ne pas s'attarder à des regrets stériles.

— Le passé peut quelquefois revivre.

— Oui, quand il n'est pas mort tout à fait, répondit un peu brusquement Bois-Rioult, que les avances de Léonie agaçaient de plus en plus.

Il eut conscience de sa brutalité, il se souvint qu'Arlette lui avait dit que Léonie l'aimait toujours. Il cherchait dans sa tête une phrase capable d'atténuer la dureté de sa réponse, il jeta un regard sur elle. Elle avait rougi et dans les yeux qu'elle fixa sur lui il vit passer un éclair de colère. Elle était d'une qualité telle, cette colère devinée, qu'instantanément les remords de Robert s'évanouirent. Elle n'était pas l'indignation généreuse, ni la révolte de la dignité blessée, elle était le mouvement de rancune haineuse de l'amour-pro-

pre humilié. Il apercevait, sous les dehors gracieux et l'apparence plutôt aimable, une âme mesquine et capable, à certains moments, de méchanceté. Il pensa que jadis il l'avait échappé belle. L'image d'Arlette, avec le clair sourire de ses yeux et de ses lèvres, se substitua à celle de sa sœur, elle lui inspira des sentiments d'indulgence pour Léonie et aussi de prudence ; se brouiller avec elle serait un obstacle à ses fréquentes visites aux Genêts.

— J'ai fait venir de la musique nouvelle de Paris. Voudrez-vous la regarder et emporter chez vous ce qui vous semblera intéressant ? Quand vous l'aurez déchiffrée vous me donnerez votre appréciation.

— Volontiers, répondit Léonie, froidement, mais sans aigreur : Elle venait de se dire qu'elle avait peut-être agi avec trop de précipitation, que plus de diplomatie la servirait sans doute davantage. Et elle s'affermir dans sa résolution d'épier les centres de sa sœur et de Bois-Riout, surtout de surprendre dans leurs paroles un écho de leurs sentiments, car ses soupçons ne se dissipaient pas ; elle avait l'intuition qu'il s'était passé quelque chose entre Arlette et Robert, qu'il y avait une gêne entre eux. Mais l'un et l'autre étaient sur leurs gardes, Arlette, parce qu'elle ne voulait pas causer de chagrin à sa sœur et parce qu'elle considérait qu'elle était engagée d'honneur à agir comme elle le faisait, Robert parce qu'il pensait que rien de bon ne pourrait leur venir du côté de Léonie. Elle en fut donc pour sa peine et peu à peu ses soupçons s'atténuèrent.

Avril ramena Pâques. Nico vint passer ses vacances aux Genêts. Le printemps couvrit la terre de floraisons nouvelles, on pouvait espérer de belles récoltes ; les travaux des champs se succédaient et c'était à présent que l'ordre et la bonne organisation faisaient sentir leur utilité, maintenant que l'on comprenait quelle étroite collaboration il faut entre la glèbe et le labeur de l'homme pour faire porter à la terre les fruits que recèle son sein.

Un matin, Mme Lefébure reçut une lettre de sa cousine Langlois. Leurs relations épistolaires se bornant à deux lettres par an, Mme Lefébure

s'étonna de recevoir celle-ci. Mme Langlois lui annonçait sa visite au cours d'une excursion en automobile qu'elle faisait avec des amis, des Espagnols qu'elle avait connus à Aix : M. de Castellamare et sa sœur.

Mme Lefébure ne pouvait faire autrement que d'inviter sa cousine à passer au moins une journée chez elle, avec ses amis. D'ailleurs, cette perspective ne lui déplaisait pas. Cette visite rompait la monotonie de leur existence ; puis elle n'était pas fâchée de montrer à sa cousine qu'elle n'habitait pas, comme celle-ci pouvait le supposer, une maison délabrée sentant la misère et l'abandon. Grâce à l'extrême propreté de tout ce qui constituait l'exploitation rurale, la ferme avait un air de prospérité bien fait pour séduire des hôtes ; les pommiers en fleurs étaient les plus somptueux bouquets que pût rêver un millionnaire épris d'horticulture. Et, dans la maison, les serres de La Bréhaudière fournissaient chaque semaine les plantes vertes et les fleurs coupées.

Mme Langlois et ses nouveaux amis débarquèrent aux Genêts par un après-midi ensoleillé : ils venaient du Mont-Saint-Michel. M. de Castellamare était un homme de près de soixante ans, grand, sec, portant beau. Sa sœur, au contraire, était une petite boulotte sans façon, parlant beaucoup, avec un fort accent nasillard, trouvant tout admirable de ce qu'elle voyait : l'un et l'autre étaient célibataires et possesseurs d'une grosse fortune. Les manières distinguées de M. de Castellamare en imposaient à Mme Langlois, tandis que le gentilhomme espagnol trouvait au contraire qu'elle manquait d'allure et ne comprenait guère la liaison de sa sœur avec elle. Mais Mlle de Castellamare ne chevauchait pas constamment ses quartiers de noblesse ; elle se liait facilement et « semait » non moins facilement ses nouveaux amis, quand ils avaient cessé de lui plaire.

La ferme des dames Lefébure lui sembla « idyllique » ; elle s'extasia sur les pommiers, s'attendrit à la vue des agneaux et déclara divins le beurre et la crème. Le compatriote du Cid fut enchanté de retrouver ce salon parisien dans ce trou perdu de Normandie. Il compara Mme Lefébure et ses filles

à leur cousine et ce rapprochement fut tout à l'avantage des premières. Mais Léonie lui plut tout particulièrement par ce que son élégance avait d'apprêté et ses manières de cérémonieux. Le laisser-aller moderne était une chose à laquelle il n'avait jamais pu s'habituer, et que ce fût en Espagne ou que ce fût en France, les manières cavalières de la jeunesse contemporaine le choquaient. Il avait un peu l'apparence d'un héron et n'avait guère plus de cervelle. Les questions de bienséance, de préséance, d'étiquette tenaient presque toute la place dans son crâne étroit. Au demeurant, assez brave homme, sans volonté, et que sa distinction native empêchait d'être ridicule.

Robert de Bois-Rioult vint dîner aux Genêts. Ce soir-là il se sentait triste et fatigué, il fut assez silencieux, et les hôtes de Mme Lefébure ne le trouvèrent pas particulièrement aimable. Cette belle journée de printemps, où la douceur de l'air invitait à la douceur de vivre, lui avait fait paraître plus morne la solitude de sa maison et de son cœur. L'image d'Arlette ne le quittait pas, il sentait une sorte d'irritation contre elle. Pourquoi s'obstinait-elle à refuser le bonheur en le rendant heureux ? Car il était sûr qu'ils étaient nés l'un pour l'autre. Une pensée lui vint : « Aurait-elle le cœur pris ailleurs ? » Il l'avait perdue de vue pendant plusieurs années, elle était jeune, jolie ; un cœur de vingt ans, riche comme le sien, ne pouvait rester sans aimer. Cette idée l'avait tourmenté durant tout le jour. Il fallait qu'il éclaircît ce soupçon à tout prix.

Elle était charmante dans sa robe rose en étoffe légère, elle semblait prendre plaisir, elle aussi, à ce petit intermède mondain. Quelques réflexions solennelles de M. de Castellamare avaient amené à plusieurs reprises un éclair de malice dans ses yeux ; elle n'avait pu se défendre de chercher le regard de Robert : n'était-ce pas avec lui seul qu'elle était en communauté de sentiments ?

Après le dîner, ils s'étaient trouvés un instant à l'écart des autres convives.

— Ce gentilhomme de *tras los montes* est un grand raseur, dit Robert.

Elle se mit à rire.

— Oui, c'est drôle l'état d'esprit d'un homme qui est pénétré à ce point de l'importance des choses qui n'en ont pas.

— Il est en admiration béate devant votre sœur.

— Vous croyez? Je le comprends, ajouta-t-elle vivement.

— Ce serait un parti!

— Vous ne voudriez pas! un vieux comme lui.

— Vieux! Il ne doit avoir que cinquante ans. J'aime mieux sa petite boulotte de sœur. C'est celle que je préfère du trio; votre cousine a de petits yeux remuants et durs de furet qui ne me reviennent pas du tout.

Arlette rit encore, mais elle dit, reprenant son sérieux :

— Je n'ai jamais eu de sympathie pour elle, mais je ne dois pas oublier qu'elle nous a hébergées durant plusieurs mois, cela coupe les ailes de ma critique.

— Vous avez raison. Je voulais vous faire rire un peu. Cela vous va si bien de rire, surtout dans cette gentille robe, on vous donnerait dix-sept ans.

Elle rougit.

— C'est l'exemple du vieil hidalgo qui vous met en veine de compliments?

— Non, mais je suis heureux quand vous êtes gaie, vous avez la figure tirée depuis quelques jours.

— Je ne me suis jamais mieux portée.

Elle ne voulait pas avouer qu'elle était surmenée. Léonie ne faisait plus œuvre de ses dix doigts dans la maison, depuis qu'elle avait constaté que ses talents de laitière et de bonne ménagère étaient restés sans effet sur le cœur de Robert: sa seule occupation consistait à arranger les fleurs coupées dans les vases; elle passait la plus grande partie de son temps à lire des romans, étendue sur une chaise longue. Cela ne l'empêchait pas d'ailleurs de critiquer aigrement sa sœur dans l'accomplissement des besognes qu'elle lui avait abandonnées, et Mme Lefébure faisait chœur avec elle. Vivant plus avec sa mère qu'Arlette, ayant les mêmes conceptions de la vie, les mêmes goûts, les mêmes regrets, Léonie ne perdait pas une occasion

de desservir sa sœur, pour laquelle sa jalousie allait chaque jour grandissant.

— Il faut que je vous parle, il le faut absolument, dit Robert tout à coup, j'ai des choses très sérieuses à vous dire. Quand pourrai-je vous voir ?

— Si c'est pour me dire « la même chose », à quoi bon ? puisque je vous répondrai « la même chose ».

— Je vous en prie au nom de notre... amitié. Demain, près de la fontaine, avant le déjeuner, dites-moi que vous viendrez.

— Soit, dit Arlette à contre-cœur, je viendrai, mais, encore une fois, à quoi bon ?

— Avez-vous vu dans l'*Illustration*, la reproduction des principaux tableaux de la collection Wallace ? demande-t-il soudain.

Arlette se tourna de côté et vit que sa sœur était près d'elle.

— Non, je n'ai pas encore eu le temps de feuilleter ce dernier numéro. Mais toi, Léonie, tu dois l'avoir vue ?

— Moi non plus, je n'en ai pas eu le temps, répondit-elle. Je venais vous demander, monsieur de Bois-Rioult, si vous voudriez nous accompagner, demain après-midi, aux cascades ?

— Volontiers, dit Bois-Rioult. Mon auto sera à votre disposition.

— Merci.

Elle retournait vers ses hôtes. Arlette et Robert la suivirent.

— Je crains qu'elle ne nous ait entendus, dit Arlette, inquiète. Je ne l'avais pas vue approcher.

— Tranquillisez-vous, dit Robert, nous parlions à mi-voix.

Mais Arlette restait soucieuse : elle ne l'était pas sans cause. Sa sœur, en effet, avait remarqué son tête-à-tête avec Robert. Elle était sortie de la chambre et était rentrée sans bruit par la porte de la salle à manger, près de laquelle se tenaient Robert et Arlette, mais dont les séparait un paravent. C'est à l'abri de ce paravent que Léonie avait écouté leurs dernières paroles.

« Sainte Nitouche ! se disait-elle, toute frémissante de colère rentrée, comme elle cache son jeu ! Je me vengerai, ah ! oui, je me vengerai ! »

XII

La fontaine des Genêts était située dans la propriété, sur la lisière d'un pré. C'était un joli petit ruisseau que bordait un chemin ombragé. De La Bréhaudière on pouvait y arriver en droite ligne à travers champs.

Robert de Bois-Riout s'y était rendu par un détour, Arlette s'y dirigea tout droit. Elle y allait souvent, puisque c'était là que les laveuses de la maison rinçaient le linge. Léonie l'y avait précédée ! elle était dissimulée derrière l'abri en planches des laveuses et par un tas de bourrées posées près de là. Robert et Arlette se serrèrent la main.

— Vous êtes bonne d'être venue, dit-il.

Elle secoua la tête.

— Je suis faible, je m'en veux à moi-même.

— Ecoutez, Arlette, je suis trop malheureux ; je vous adjure de me répondre. Si vous me repoussez, est-ce parce que votre cœur appartient à un autre ?... Si cela est, dites-le-moi franchement, j'aurai le courage d'entendre la vérité.

— Non, dit Arlette, avec fermeté, mon cœur n'appartient pas à un autre, mais je vous fais la même réponse, je vous la ferai toujours : je ne vous aime pas.

Il serra son front dans sa main par un geste de souffrance. Arlette ferma les yeux pour ne pas le voir.

— Alors, continua-t-il, puisqu'il en est ainsi, je vais m'en aller, je ne puis plus vivre près de vous, je veux vous oublier.

— Oui, oubliez-moi, dit Arlette, dont le cœur était près d'éclater, c'est ce que vous aurez de mieux à faire. Oubliez-moi, je ne suis pas digne d'être aimée ainsi. Êt pardonnez-moi de vous faire de la peine.

Il lui avait pris la main, et doucement, humblement :

— Alors, c'est impossible que vous m'épousiez par pitié?

Arlette sentit tout son courage l'abandonner.

— Non, dit-elle, je ne peux pas.

Mais ce mensonge lui sembla trop cruel pour elle-même et pour lui. Elle ajouta, ne sachant plus ce qu'elle disait :

— Je ne peux pas, à moins... à moins que Léonie ne se marie d'abord...

D'un bond elle s'était éloignée de lui, épouvantée de ce qu'elle venait de dire, et elle courait, courait dans la direction de la maison.

Il était resté frappé de stupeur, puis un afflux de joie le fit presque chanceler.

— Arlette! s'écria-t-il, et il allait s'élancer à son tour dans le chemin : un craquement de branches le fit s'arrêter. En même temps, une voix lui disait :

— Ne la rejoignez pas si vite, monsieur de Bois-Riout.

La sœur d'Arlette était devant lui, pâle, les yeux brillants, les lèvres mauvaises.

— Je vous félicite du métier d'espion que vous faites, lui dit-il avec colère.

Elle haussa les épaules.

— Écoutez-moi au lieu de m'insulter. Ensuite vous pourrez me maudire, si vous voulez, à moins que vous ne me remerciez. Monsieur de Bois-Riout, vous êtes la victime d'une coquette. Quand ma sœur vous a affirmé qu'elle n'aimait personne, elle a menti. Ma sœur a eu son roman, elle aussi, et je veux vous le raconter.

Bois-Riout eut envie d'écraser le reptile qui se redressait pour le mordre, mais déjà le venin du doute était dans son cœur. Il écouta Léonie.

— Avez-vous rencontré, autrefois, quand vous veniez souvent chez nous, Serge Montigny, le romancier, qui s'est fait un nom depuis?

— Oui, je me souviens de l'avoir vu chez vous.

— Serge et Arlette s'aimaient. La ruine de mon père les sépara, comme elle nous avait séparés, mais je sais que ma sœur l'a revu lorsqu'elle est revenue à Paris, je sais qu'elle n'a jamais cessé de l'aimer, je sais qu'ils s'écrivent.

Robert souffrait atrocement.

— Qui me dit que tout ce que vous m'apprenez est vrai ?

— Je vous en donnerai des preuves quand vous viendrez à la maison.

« Les intentions de Serge restent indécises, je crois. De là le refus que ma sœur vous oppose, refus habile puisqu'elle a soin de vous répéter qu'elle a le cœur libre. Et, aujourd'hui, elle a couronné le tout par une suprême habileté en disant qu'elle attendait mon propre mariage pour consentir à vous épouser. Cela lui donne une apparence de générosité à mon endroit et vous laisse un espoir. Ah ! elle est forte, ma jeune sœur, avec son air de n'y pas toucher !

— Taisez-vous ! dit brusquement Robert, je ne veux pas vous croire, c'est votre haine jalouse qui vous fait inventer cette histoire.

— Je vous ai promis des preuves de ce que j'avance. Vous me maudirez après, tant qu'il vous plaira. Demain venez vers trois heures, Arlette sera à Mortain, je vous édifierai.

Léonie s'éloigna, laissant Bois-Rioult immobile, à la même place, de la colère et de la douleur plein le cœur, tour à tour détestant Léonie ou accusant Arlette. Il venait soudain de revoir celle qu'il aimait, à un dîner chez les Lefébure, assise près de Serge et le visage épanoui de bonheur.

XIII

Mme Langlois réservait toutes ses amabilités pour Léonie. Elle avait oublié leur mauvaise entente de Falaise, elle n'avait pas gardé mémoire de tant d'aigres paroles échangées. Elle avait remarqué l'attention que M. de Castellamare portait à sa cousine, cela flattait sa vanité. Si elle avait paru un instant faire plus de cas d'Arlette, elle n'avait jamais éprouvé de sympathie pour elle. Les défauts de Léonie lui donnaient prétexte, au cours d'un conflit, à manifester sa supériorité, rien qu'en les constatant ; elle se sentait jugée par Arlette.

Arlette s'était créé une indépendance qui lui permettait de traiter avec elle d'égale à égale, c'est cela surtout qui lui déplaisait chez la jeune fille.

Lorsque Léonie rentra chez elle, encore toute frémissante de la scène qui venait de se passer près de la fontaine, elle se rendit dans la chambre de sa cousine, où celle-ci était en train de faire sa correspondance. Il y avait chez elle le besoin de décharger son cœur et celui de se venger. Elle détestait sa sœur, elle détestait Robert, elle voulait leur faire du mal à l'un et à l'autre.

— Quelle figure bouleversée! remarqua Mme Langlois. Vous n'avez pas appris de mauvaise nouvelle?

— Je suis bouleversée, en effet, bouleversée d'indignation, de colère, presque de rage.

Léonie se mit à sangloter.

— Qu'avez-vous donc, ma chère enfant? s'écria Mme Langlois, en lui prenant affectueusement la main. Parlez, confiez-vous à moi. Ne suis-je pas une amie pour vous? Comptez sur ma discrétion.

Et Léonie raconta à Mme Langlois ses fiançailles de jadis avec Bois-Riout, que sa cousine avait ignorées jusqu'alors, elle peignit sa sœur sous les plus noires couleurs, l'accusa de duplicité, de fausseté, du plus bas calcul. Elle affirma, comme elle l'avait fait précédemment à Robert, que sa sœur avait revu Serge Montigny à Paris et entretenait avec lui une correspondance secrète. Mais elle la démasquerait. M. de Bois-Riout saurait à quelle intrigante il avait eu à faire!

Mme Langlois était indignée. Elle plaignait la pauvre victime de l'ambition fraternelle. Elle lui promit aide et protection, puis la consola par ces mots :

— M. de Bois-Riout ne me semble pas digne de vous. Je connais quelqu'un qui possède une fortune considérable et qui est absolument sous le charme de votre distinction et de votre talent.

— M. de Castellamare! s'écria Léonie : il est bien vieux, ne put-elle s'empêcher de remarquer.

— Ma chère, dit Mme Langlois un peu sèchement, on voit quel fonds on doit faire des jeunes. Réfléchissez que vous n'avez plus vingt ans, que vous êtes sans aucune fortune, que vous habitez

un pays perdu où nul ne viendra vous chercher. Croyez-moi, employez habilement la journée qu'il passe encore près de vous. Faites-lui comprendre, au contraire, que vous n'avez aucun attrait pour les jouvenceaux. Et puis en juillet je vous emmènerai à Aix, nous y retrouverons les Castellamare, et ce sera à vous d'enlever la position d'assaut.

Léonie resta un instant rêveuse, puis poussant un soupir :

— Vous avez peut-être raison, dit-elle.

Et elle en revint à sa sœur, et jusqu'au moment du déjeuner elle discuta avec Mme Langlois sur les meilleurs moyens de la démasquer.

Robert arriva après le déjeuner, et bientôt les deux autos emmenèrent les dames Lefébure, ainsi que leurs hôtes, aux célèbres sites de ce qu'on appelle, on ne sait trop pourquoi, la Suisse normande, car il y a des rochers, des défilés et des eaux tumultueuses ailleurs qu'en Suisse, et rien ne se ressemble moins que la configuration générale des deux pays mis en parallèle.

Léonie ne quitta plus les Castellamare de toute la promenade, pleine de délicates attentions pour la vieille demoiselle, répondant aux politesses si « talon rouge » de M. de Castellamare par une grâce étudiée que n'aurait pas désavouée une familière de Versailles, sous le grand Roi.

Après l'excursion, M. de Bois-Rioulx proposa de venir prendre le thé à La Bréhaudière. Arlette ne put, cette fois-ci, se dérober à l'invitation. D'ailleurs, elle s'arrangea pour ne pas se trouver une seule fois à l'écart avec Robert, qui, de son côté, demeurerait l'air soucieux.

— Ah ! tante Arlette ! s'écria Solange, lorsque la jeune fille entra dans le vestibule de La Bréhaudière, où l'enfant jouait avec sa gouvernante. Je m'ennuie de toi, continua la petite, qu'Arlette avait prise dans ses bras, je voudrais aller chez toi.

— Demain, tu viendras me voir. Il y a des petits poussins nouveaux, je te les montrerai.

Arlette posa l'enfant par terre.

— Sois bien gentille, lui dit-elle, va jouer avec mademoiselle.

La petite attira le visage de sa grande amie près du sien et lui dit tout bas :

— Je n'aime pas les autres personnes, je n'aime que papa et toi.

Arlette l'embrassa bien fort.

— Ma chérie ! dit-elle tendrement, et elle rejoignit les « autres personnes » dans la salle à manger, où Robert de Bois-Rioult venait de les introduire.

On parlait de choses et d'autres, du Mont-Saint-Michel, de Domfront, du Bocage normand ; Mlle de Castellamare déclarait les pâtisseries de La Bréhaudière merveilleuses. Et, profitant d'un silence, Mme Langlois dit, s'adressant à Léonie, placée en face d'elle :

— Nous avons rencontré, à Bagnoles, le romancier Serge Montigny. N'était-il pas de vos amis, autrefois ?

Arlette, qui parlait à Mlle de Castellamare, sa voisine, s'arrêta net, au milieu d'une phrase. Ce nom, qu'elle n'avait pas entendu prononcer depuis si longtemps, semblait ébranler une suite d'ondes sonores dans son cerveau. Robert porta aussitôt les yeux sur elle et remarqua son brusque silence. Mlle de Castellamare, tout au plaisir de déguster un chou à la crème, ne prit pas garde à cette interruption.

Léonie répondait d'un ton indifférent :

— Nous recevions beaucoup Serge Montigny. Mais c'est plutôt ma sœur qui pourrait vous parler de lui. Il était parmi ses courtisans les plus assidus.

Arlette se sentit rougir sous les regards qui convergeaient vers elle. Elle évita ceux de Robert, obstinément fixés sur son visage.

— Nous avons complètement perdu de vue M. Montigny, dit-elle.

— Il faisait une saison à Bagnoles, en joyeuse compagnie, continua Mme Langlois.

— Il n'est pas marié ? demanda Léonie.

— Non. Ses amis se demandent pourquoi, car à part quelques fredaines, ils le croient un garçon sérieux. Certains assurent qu'il est demeuré fidèle à un amour de jeunesse : il y a tout un côté de sa vie qui reste assez mystérieux. Quel âge a-t-il ? demanda Mme Langlois à Arlette.

— Vingt-huit ans, je pense, répondit la jeune fille.

— Trouvez-vous qu'il ait du talent? continua la cousine.

— Oui, beaucoup.

Robert remarqua qu'elle avait précisé l'âge de Serge sans un instant d'hésitation. Il remarqua aussi qu'elle répondait brièvement aux questions de Mine Langlois, comme si elle avait désiré changer de sujet.

— Ce n'est pas mon avis, dit Mme Langlois. Ses romans, d'ailleurs, n'ont pas eu grand succès.

— Peut-être, dit Arlette, mais cela ne l'empêche pas d'être un écrivain de premier ordre.

Une douleur aiguë traversa le cœur de Bois-Rioult.

« Jamais elle ne m'a parlé de lui, pensait-il, quand nous avons abordé des sujets littéraires ou passé la revue des écrivains en vogue. C'est tout un coin de son cœur, de sa pensée, ce qu'il y a de plus intime en elle qu'elle m'a caché. Et comme on la sent lointaine, en ce moment ! revivant le passé, un passé très récent peut-être ! Comme elle sait dissimuler, elle aussi, comme elle sait tromper !... »

Arlette, en effet, était plongée dans le passé. Le nom de Serge Montigny avait évoqué sa première jeunesse, toute de rêves et d'espoirs. Elle revoyait son brillant adorateur et se demandait comment elle avait pu l'aimer, comment elle avait pu souffrir à cause de lui ? Une mélancolie lui embrumait le cœur. La vanité de nos sentiments, de ceux que nous avons crus les plus durables, lui apparaissait. Elle en ressentait cette sorte de tristesse humiliée qu'éprouvent seuls les cœurs bien nés. Et puis elle avait revu son père, revécu soudain les heures tragiques de Val-Condé. Et elle se sentit toute seule au milieu de ceux qui l'entouraient en ce moment, toute seule dans la vie.

« Papa ! si tu étais là ! » pensait-elle, cherchant un refuge dans sa détresse morale. Robert avait l'air de s'éloigner d'elle depuis hier. Pourquoi ? La dernière phrase qu'elle lui avait adressée et dont elle avait éprouvé aussitôt du remords, aurait dû cependant l'éclairer sur ses sentiments à elle ?... Tout était vain, tout nous trompait.

Les Castellamare et Mme Langlois prirent congé de leurs hôtes le lendemain matin. On se pro-



mit de se revoir. Mme Langlois demanda à Léonie de venir, à son tour, passer deux jours à Bagnoles, où elle allait séjourner encore une semaine avec ses amis. La jeune fille accepta l'invitation avec joie. Elle était enchantée du rôle que sa cousine avait joué la veille, en inventant de toutes pièces sa rencontre avec Serge Montigny et les propos que ses soi-disant amis avaient tenu sur lui. La dose de poison versée à Robert de Bois-Rioutl avait eu le meilleur effet, elle en était sûre. Elle avait chaudement félicité Mme Langlois sur son habileté à manier le mensonge.

Dans l'après-midi, Arlette partit pour Mortain, où elle avait rendez-vous chez un notaire pour une adjudication de bois. Robert arriva aux Genêts peu après son départ.

— Eh bien ! dit Léonie, avez-vous remarqué l'attitude de ma sœur, quand Mme Langlois a parlé de Serge ? Nous avons été servis par ce double hasard que ma cousine ait rencontré Montigny et qu'il lui soit venu à l'idée de parler de lui devant Arlette.

— Mme Langlois ignorait les projets de mariage qui avaient existé autrefois ?

— Totalement. Nos relations avec ma cousine étaient très espacées à cette époque. Avait-elle l'air assez reprise par ses souvenirs, ma candide petite sœur !

Le ton de Léonie irrita Robert. Il haussa les épaules.

— Je suppose que vous avez d'autres preuves à me donner que de simples commérages ?

— Je vous les ai promises, attendez une seconde.

Elle quitta le jeune homme et monta chez sa sœur. Dans une petite bibliothèque vitrée, Arlette serrait quelques livres sur papier de luxe, quelques exemplaires ornés de dédicaces. Parmi eux se trouvait le volume de vers de Serge Montigny. Elle ne l'ouvrait jamais, mais elle y tenait cependant : il représentait une des grandes joies et des grandes gloires de son passé.

Léonie s'en empara. Elle prit dans sa chambre à elle le dernier roman de Montigny, qu'elle avait été acheter la veille à Mortain.

— Regardez et admirez, dit-elle à Bois-Rioult en lui tendant la plaquette de vers.

Il la prit, la tourna et la retourna avant de l'ouvrir. La couverture était en veau, blanche, avec fers spéciaux, les initiales d'Arlette frappées à froid sur le dos. Il l'ouvrit. Sur la première page cette simple dédicace : « A Mademoiselle Arlette Lefébure, respectueux hommage de l'auteur » ; mais, écrits de la main du poète, comme épigraphe, au haut du premier poème, ces vers de Thibaut de Champagne :

Le doux penser et le doux souvenir
Me font mon cœur éprendre de chanter...

Robert avait pâli.

— Lisez les vers, dit Léonie.

— Je les connais, dit Robert, je les ai chez moi. Ils sont très beaux et je les aimais particulièrement.

Il remit le livre aux mains de Léonie. Il avait envie de le piétiner.

— Ma sœur garde précieusement ce volume, il est à la place d'honneur dans sa bibliothèque. C'est une gloire dont elle n'est pas peu fière d'avoir inspiré à un poète ses plus beaux vers d'amour. Voilà pour le passé, voici pour le présent, ajouta-t-elle, mettant le roman de Montigny devant les yeux de Robert. Vous voyez, la couverture est toute fraîche, il n'y a pas quatre jours qu'Arlette l'a reçu. Mais elle s'est empressée de le lire.

— Mon Dieu ! dit Robert d'une voix sourde, tant de dissimulation derrière un regard si rempli de clarté...

Léonie avait un petit rire triomphant. La souffrance de Bois-Rioult la vengeait de ses dédains.

Il se leva brusquement.

— Adieu, dit-il. Vous direz à votre sœur que je n'enverrai pas Solange, demain, je m'absente, je l'emmène avec moi.

Léonie lui avait tendu la main, il feignit de ne pas la voir et gagna rapidement la porte du salon.

Quand il fut parti, Léonie ricana et dit entre ses dents :

« Vous voilà séparés. Vous souffrez tous les deux. Je suis heureuse. »

XIV

Lorsque Arlette rentra, Léonie lui dit, sans autre préambule :

— M. de Bois-Riout est venu tantôt. Il m'a chargée de te dire qu'il n'enverrait pas Solange chez nous demain. Il s'absente et l'emmène avec lui.

— Il s'absente avec Solange ! s'écria Arlette, très étonnée. Rien ne le faisait prévoir, hier. A-t-il reçu quelques mauvaises nouvelles ? Mais d'où ? Je ne vois pas bien...

— Je suppose, dit Léonie, ironique, que notre voisin ne te doit pas compte de tous ses faits et gestes et qu'il peut prendre une décision sans te consulter.

— Naturellement, répondit Arlette, que le ton de sa sœur énervait et qui avait le cœur serré comme par le pressentiment d'un malheur, mais je m'étonne qu'il parte si brusquement et surtout qu'il emmène Solange. Sa nouvelle gouvernante est très sûre, il peut la lui laisser en toute confiance... Nous avons fait une vente de bois très avantageuse, dit-elle, désirant changer de sujet et voulant s'efforcer à l'indifférence ; cela va nous permettre d'acheter trois bœufs de plus et de continuer la clôture de la cour et j'espère bien que nous pourrons envoyer Nico en Angleterre cette année encore, pendant les vacances. S'il veut faire de l'agriculture aux colonies, il lui sera utile de connaître plusieurs langues, et indispensable de savoir l'anglais à fond, s'il va au Canada. M. de Bois-Riout m'a promis de lui donner des lettres d'introduction près de grands gentlemen farmer du Yorkshire.

Tandis qu'Arlette reprenait son labeur quotidien, d'autant plus occupée que la présence de leurs

hôtes avait un peu désorganisé le travail durant quarante-huit heures, Robert de Bois-Rioult faisait des préparatifs de départ fébriles. Il voulait partir tout de suite, fuir ces lieux où il l'avait aimée, ces chemins, ces herbages, où il la rencontrait à chaque instant, cette demeure, où, si souvent, il l'avait installée en rêve.

Il irait avec sa petite fille à Biarritz, et une fois l'enfant bien acclimatée, dès qu'il aurait acquis la certitude que le séjour de la côte basque lui serait salubre, il partirait pour l'Espagne et le Maroc. Il voyagerait, il étourdirait sa peine. Il voulait oublier, il ne voulait plus souffrir. Elle ne méritait pas qu'on souffrît pour elle. Il la maudissait, mais dans le même temps son visage reparaissait devant ses yeux, avec son clair regard, le charme de son sourire.

« Son sourire perfide ! » pensait-il.

Ses serviteurs furent étonnés d'une si brusque décision. « Caprice de riche », pensèrent-ils, et ils se mirent en devoir de tout préparer pour le voyage de leur maître, qui partait en auto dès le lendemain matin.

Il passa, pour gagner Mortain, devant la ferme de Mme Lefébure. De loin, il vit Arlette sur le seuil de la maison, mais ne regardant pas vers la route. Il eut le geste instinctif de s'arrêter, de courir à elle, de lui demander de se justifier. L'image de la plaquette richement reliée s'interposa entre la jeune fille et lui, le souvenir de la dédicace et surtout des vers de l'épigraphe. Non, il ne s'arrêterait pas... Et son geste incertain se détermina : il mit la troisième vitesse. Arlette ayant reconnu le bruit de l'auto avait vivement tourné la tête vers la route. Elle vit la limousine disparaître. Elle eut l'intuition qu'il la fuyait, elle resta clouée au seuil de la maison, dans une sorte de morne stupeur. Il fallut la voix criarde de la fille de ferme pour la rendre à la réalité.

— Reprenons notre joug ! pensa-t-elle, en répondant à la question que lui posait cette femme.

Ce jour-là, le fardeau fut relativement léger, parce que l'espoir aidait Arlette à le porter. Durant une semaine, elle voulut croire que ce départ précipité avait une cause que Robert n'avait pas

eu le temps d'expliquer, qu'il s'excuserait. Ce fut par une lettre écrite à Mme Lefébure qu'elle apprit le but de son voyage. Une lettre cérémonieuse où il présentait ses excuses à ses voisins pour ne pas avoir pu leur dire adieu avant son départ, départ brusquement décidé par la lettre d'un ami qui lui donnait rendez-vous à Paris afin de faire ensemble un voyage en Espagne et au Maroc. Il installerait tout d'abord sa petite fille à Biarritz, il la trouvait pâlotte depuis quelque temps, le changement d'air lui ferait du bien, etc...

— Il est parti, se répétait Arlette, tout en écoutant la lecture de la lettre de Robert. Il est parti sans me dire adieu, il est parti pour toujours.

Le fardeau pesait de tout son poids sur ses épaules, elle chancelait presque. Le regard de sa sœur qu'elle rencontra, si dur, presque triomphant, la fit se redresser. Si Léonie avait deviné son secret, du moins elle ne jouirait pas de la voir souffrir. Et Arlette dit avec calme :

— Je crois que M. de Bois-Rioul a eu raison d'emmener sa petite fille au bord de l'Océan, un séjour un peu prolongé à Biarritz ne pourra que la fortifier.

XV

La vie des Genêts continuait, très active, de cette activité allègre parce qu'elle se sent féconde des travaux de la terre au printemps. Le mois de mai était venu, les fleurs des pommiers étaient neuées, la récolte serait abondante, les blés étaient beaux, fournis en grain, les herbes poussaient, épaisses. Comme Arlette aurait joui de voir son labeur si bien récompensé si elle avait pu goûter une joie quelconque ! Parfois, le soir, après le coucher du soleil, à l'heure apaisante qui ne met sous les yeux humains que l'image sereine de la nature, un espoir se glissait dans son âme. Elle se disait

qu'il reviendrait, que la chaleur allait le chasser des plages basques. Alors ils se reverraient, ils éclairciraient le malentendu qui les séparait. Et elle reprenait courage.

Léonie avait été passer deux jours à Falaise, comme le lui avait demandé sa cousine. Puis, avec Mme Lefébure, elle avait fait un petit voyage de huit jours à Paris. Mme Lefébure était partie comme une écolière en vacances. Elle était revenue, ainsi que Léonie, la tête pleine des fanfreluches vues dans les magasins, et dont le regret continuait de hanter la mère et la fille.

Le mois de juin arriva sans ramener Robert ni la petite Solange au château. Arlette ne savait que penser, sa sœur surprenait parfois sur son visage des signes de tristesse et triomphait. Le désir de la vengeance, quand il est secrètement caressé, est de ceux qui dessèchent et stérilisent tous les sentiments généreux qui les entourent. La joie mauvaise d'avoir vaincu sa sœur par trahison avait détruit chez Léonie ce qui restait encore d'affection fraternelle.

Vers la mi-juin, Arlette, en revenant un matin de la messe, rencontra le régisseur de La Bréhaudière. C'était un vieux serviteur que Bois-Rioul affectionnait. Elle l'arrêta pour lui demander des nouvelles de son maître.

— J'ai précisément reçu une lettre de lui ce matin. Il ne revient pas encore. Monsieur va passer l'été en Suisse. C'est toujours par rapport à la petite Solange.

— Est-elle plus souffrante ? demanda Arlette.

— Non. Mais c'est pour la fortifier encore davantage. Et puis, voyez-vous, mademoiselle Arlette, je crois que par moments M. Robert s'ennuie. Cela se comprend, tout seul dans un grand château. Il aura trouvé de la distraction là-bas, il y aura pris goût.

— Votre idée est assez plausible, dit Arlette. Et elle parla récoltes avec le régisseur.

« A quoi bon ? se répétait-elle, en rentrant aux Genêts. A quoi bon ?... »

Elle aussi aurait eu besoin de distraction. Oh ! s'en aller, s'étourdir, ne plus recommencer chaque matin le même labeur, voir d'autres visages et sur-

tout d'autres apparences de la terre ! Une irritation la prenait contre la destinée, elle se railait de son dévouement aux siens, de l'abnégation de ses goûts, qu'elle avait sacrifiés pour les sauver, eux. Au loin, l'heure sonna au clocher du village. Il lui fit l'effet que produisit le chant du coq sur saint Pierre. « Et dire que je sors de la maison de Celui qui nous enseigne le prix de la souffrance et la beauté du sacrifice. Quelle fragile vertu que la mienne !... »

Elle avait cessé de se plaindre en elle-même. Elle continua sans dégoût comme sans plaisir son travail, mais ce lui fut un soulagement de penser qu'elle serait seule aux Genêts durant le mois de juillet. Mme Lefébure accompagnait à Aix Léonie, qui devait y rejoindre Mme Langlois. Ces deux dames furent occupées, pendant de longs jours, de leurs préparatifs de voyage. Dès le 1^{er} juillet elles quittèrent les Genêts.

C'était la saison des foins, Arlette en surveillait la récolte et avait fort à faire avec sa fille de ferme et sa jeune bonne pour ordonner et préparer les repas des faucheurs et des faneurs. Le soir venu, elle se sentait lasse et ne lisait guère que le journal, qu'elle n'avait pas eu le temps d'ouvrir plus tôt.

— Quoi qu'on dit ? lui demanda un matin la fille de ferme, que j'allons avoir la guerre ?

— La guerre ? dit Arlette étonnée.

— Oui, ceusses qui sont venus de Mortain disent que c'est écrit sur le journal.

Arlette pensa que quelque incident de frontière occasionnait une tension dans les rapports diplomatiques. Cependant dès que le facteur apporta le journal, elle se mit en devoir de le parcourir.

« L'Autriche déclare la guerre à la Serbie. »

C'était écrit en manchette et la jeune fille comprit aussitôt qu'un tel événement était gros de conséquences. Elle avait bien lu, pendant les jours précédents, ce qui avait trait au conflit serbo-autrichien, elle avait cru à un différend qu'apaiserait la diplomatie européenne.

Dès lors, elle attendit chaque matin avec anxiété les nouvelles qui allaient s'aggravant presque d'heure en heure. Et peu à peu, cette angoisse qui

s'emparait de la France tout entière l'envahissait... La guerre!... On en avait si souvent parlé, et toujours le péril avait été conjuré. Arlette appartenait à ces jeunes générations qui aimaient la France d'instinct, mais qui, ne l'ayant jamais vue sérieusement menacée, n'avaient pu réaliser la profondeur et la force de leur amour. Elle songeait à Robert, non plus par rapport à elle-même, mais par rapport à ce qu'il devait éprouver, lui, l'ancien officier de dragons. Il reprendrait du service. Comme il devait frémir d'indignation et de fiévreuse attente... Elle aurait voulu être près de lui, pour partager ses sentiments patriotiques; ceux-là seuls existaient en ce moment, ceux-là seuls les unissaient dans le même désir de sacrifice à la France.

Le samedi 1^{er} août, Arlette, qui avait vaqué à ses différentes occupations, durant la matinée, avec une lassitude infinie, après le déjeuner se sentit incapable du moindre effort; elle errait d'une place à l'autre, les travailleurs des champs étaient comme elle. A chaque instant ils interrompaient leur besogne, échangeaient entre eux de brèves paroles, puis demeuraient silencieux et immobiles. Un ciel gris d'automne, un ciel bas pesait sur cette attente angoissée.

Arlette suivait la route qui menait à Mortain, il était cinq heures. Tout à coup une cloche se mit à sonner, dans le lointain. Arlette s'arrêta; une seconde cloche répondit, plus rapprochée, puis une autre, à l'ouest, puis celle du village. Un grand frisson saisit le cœur de la jeune fille. « Le tocsin! » se dit-elle. Il gagnait de clocher en clocher, jetant l'appel suprême : « La Patrie est en danger! » Là-bas, près des meules, des faneurs s'étaient subitement arrêtés, ils écoutaient, ils avaient compris, ils quittèrent le travail. Oh! la tragique, l'inoubliable minute! Ce frisson qui avait saisi Arlette, il secouait toute la France, il semblait à la jeune fille que son angoisse était faite de toutes ces angoisses réunies; elle aimait bien réellement la France comme une mère, elle jetait les bras en avant pour la défendre. Et subitement des sanglots lui montèrent à la gorge, un flot de larmes lui jaillit des yeux.

Comment vécut-elle les jours qui suivirent ? Comme la plupart des Français, le cœur et la pensée là-bas... dans l'anxiété constante des nouvelles qu'apaisait un instant l'arrivée du journal. Pas de lettres, rien de sa mère et de sa sœur, rien de Nico, en villégiature dans les Ardennes, chez un ami, et rien de Robert. C'était cela qui torturait Arlette et par moment la solitude où se débattait son angoisse lui semblait intolérable.

« Où est-il, se disait-elle. Peut-être a-t-il déjà trouvé la mort ? Que Dieu le protège ! Il ne m'aime plus, mais il m'a aimée. S'il doit mourir pour la France, je ne me plaindrai pas, je serai unie à son sacrifice. »

Ce qui sauva Arlette d'elle-même ce fut le travail. Ses craintes, ses anxiétés n'affaiblissaient en rien son activité, au contraire. Elle sentait que son labeur était utile à la Patrie, que la moindre parcelle du sol de la France devenait sacrée, que moissonner, engraisser, récolter, c'était combattre aussi. Personne n'avait le droit de demeurer oisif, et la douleur elle-même devait « servir » en portant des fruits d'abnégation et de sympathie humaine.

Une autre vie avait commencé le 2 août, subitement, intermède, si l'on peut dire, dans la vie personnelle de chacun de nous, à laquelle se substituait la vie collective de la nation.

Le mois d'août, le commencement de septembre, ne laissèrent pas une minute de répit à Arlette. Elle eut d'abord son exploitation à réorganiser avec des moyens de fortune. Le mari de la gardienne était parti, partis la plupart des moissonneurs : les femmes durent se livrer aux travaux que d'ordinaire on réservait aux hommes ; Arlette donnait l'exemple, joignait le geste à la parole. Puis ce furent l'arrivée des réfugiés belges, les premiers blessés, l'hôpital de Mortain, où elle allait rendre les services compatibles avec ses autres occupations ; toute cette vie tragique qui se répandait sur la France, comme une vague qui aurait déferlé des frontières de l'Est et du Nord, pour venir mourir sur les côtes de l'Océan.

A la fin d'août, Arlette avait appris par Herpin, le régisseur de La Bréhaudière, que Robert avait

rejoint son régiment à Pont-à-Mousson, dès les premiers jours de la mobilisation; Solange était restée en Suisse. De sa mère et de sa sœur, elle ne savait rien, mais elle reçut une lettre de Nico, dans les premiers jours de septembre.

« Ma chère Arlette, disait-il, j'ai eu hier dix-sept ans, je me suis engagé. Ne vous inquiétez pas de moi. J'ai eu des aventures que je vous raconterai plus tard. Comme je ne sais pas où se trouvent maman et Léonie en ce moment, prévien-les pour moi. Je veux que vous soyez fières de moi. Je suis bien heureux, je vous embrasse. Vive la France! »

— Brave petit Nico! pensa Arlette. Mais revoyant sa figure d'enfant, sa lèvre imberbe, les larmes lui montaient aux yeux. Que Dieu nous le garde! murmura-t-elle.

Et cette nuit-là, dans l'affreuse vision de champ de bataille qui la hantait dès qu'elle se réveillait, elle vit l'enfant couché, lui aussi, parmi les morts, comme elle voyait si souvent celui qu'elle aimait.

XVI

Le 9 septembre, Arlette fut obligée d'aller à Avranches pour acheter un vieux cheval ou, à défaut, un âne; elle avait absolument besoin d'une bête de trait pour les travaux de la ferme; ses deux chevaux de labour ayant été réquisitionnés et la poulinière qui lui restait nécessitant des ménagements.

Pour aller, elle avait voyagé dans un fourgon à bagages, mode de transport qui ne semblait plus insolite dans ces jours d'universel bouleversement. Pour revenir, elle s'était casée à grand'peine dans un compartiment de troisième, où s'empilaient déjà douze personnes pour dix places : une multitude de petits colis encombraient le sol, encadraient les jambes des voyageurs, les paquets de

l'un débordaient sur les genoux de l'autre, mais personne n'était grincheux, chacun prêtait assistance à son voisin, chacun aussi était recru de fatigue et restait plongé dans ses pensées. L'oppressante question : « Va-t-on les arrêter ? où sont-ils ? » angoissait tous les cœurs.

Le train se disposait à quitter Avranches, avec une heure de retard, quand il se fit un grand mouvement sur le quai, les employés de la gare couraient, ouvraient les portières : « Tout le monde descend ! criaient-ils. Le train est réquisitionné par l'autorité militaire. »

Dans les wagons, quelques exclamations déçues, quelques timides protestations, puis chacun reprenait ses colis, descendait, docile et résigné. Arlette avait sauté sur le quai comme les autres, sans plus d'émoi. Mais à deux ou trois wagons de là, elle voyait un groupe se former auprès d'une portière et elle entendait des rires répondre aux exclamations indignées d'une voyageuse qui refusait énergiquement de quitter le train. Arlette se dirigea de ce côté. Quelle ne fut pas sa stupéfaction de reconnaître, dans la voyageuse récalcitrante, sa cousine Langlois !

— Je ne descendrai pas, répétait celle-ci, au comble de l'indignation ; j'ai payé ma place, on n'a pas le droit de me faire descendre.

— Mais puisque c'est une réquisition, répliquait le chef de train, vous n'êtes pas plus à plaindre que les autres !

— Je ne descendrai pas, s'entêtait Mme Langlois.

— Allons, ne rouspétez pas, descendez tout de suite ou je vais chercher le commandant. Vous verrez s'il se gêne pour vous fourrer au poste ?

Arlette se disposait à intervenir et essayait de franchir les rangs serrés des curieux afin d'arriver jusqu'à sa cousine. Celle-ci obéissait enfin aux injonctions de moins en moins parlementaires de l'employé. Elle descendait du wagon, les mains encombrées de multiples colis. Quand elle fut sur le quai, elle se tourna vers le chef de train, très imposante, et dit, de l'air d'une reine offensée :

— Je me plaindrai à l'administration. On ne traite pas avec un tel manque d'égards Mme Langlois de Falaise.

— Plaignez-vous à Joffre, si cela vous fait plaisir, moi je m'en fiche, j'obéis aux ordres qu'on me donne, répondit l'employé cavalièrement.

Arlette, qui venait de rejoindre sa cousine sans que celle-ci eût découvert sa présence, réprimait une forte envie de rire. Mme Langlois, son chapeau de travers sur des cheveux dépeignés par le voyage, les vêtements fripés, était profondément ridicule avec son port de tête majestueux et son dédain courroucé. Arlette l'aborda :

— Bonjour, ma cousine, dit-elle, puis-je vous être utile à quelque chose ?

— Arlette !... C'est une chance de vous rencontrer.

Mme Langlois embrassa cordialement la jeune fille qui la débarrassait de ses bagages.

— Maman ? Léonie ? Où sont-elles ? Je ne sais rien d'elles depuis la fin de juillet.

— Elles sont à Saint-Sébastien. Elles vont bien.

— Ah ! tant mieux ! dit Arlette avec un soupir de soulagement. Suivez-moi, ma cousine, entrons dans la gare, là, nous aviserons à ce que nous devons faire. Je doute que nous ayons un train avant demain.

— Quel voyage ! gémit Mme Langlois. On peut bien dire que je suis, moi aussi, une victime de la guerre !

Cette plainte ne trouva aucun écho dans le cœur d'Arlette.

— Ce sont de petits ennuis, dit-elle sans s'émouvoir, auxquels chacun de nous est exposé journellement.

— Vous en prenez à votre aise, continua Mme Langlois avec amertume. Vous ne parleriez pas ainsi si vous veniez de faire comme moi une traversée de vingt-quatre heures par une mer démontée, dans un mauvais bateau, et, par là-dessus, quatre heures de train pour aller de Saint-Malo à Avranches. Et quel train !... quelle chaleur, quelle odeur !... Je suis morte de fatigue.

Elle venait de se laisser choir sur un banc de la salle d'attente. Arlette eut pitié de sa cousine, car on la sentait vraiment à bout de forces.

— Voulez-vous venir jusqu'aux Genêts avec

moi? vous vous y reposerez quelques jours avant de reprendre votre voyage.

— J'accepte avec reconnaissance! répondit Mme Langlois. Mais comment gagnerons-nous Mortain?

— Attendez-moi dans la salle d'attente, je vais monter jusqu'à Avranches. J'espère y trouver une charrette à louer, qui nous mènera directement aux Genêts. Ce sera l'affaire de deux ou trois heures et le moyen le plus pratique de locomotion.

Après une heure de recherches, Arlette trouva enfin un maraîcher qui consentit à les conduire aux Genêts; comme c'était un cheval de labour qui traînait la charrette, les deux voyageuses n'arrivèrent pas à destination avant minuit, aussi Arlette attendit-elle au lendemain pour demander à sa cousine des détails sur la vie de sa mère et de sa sœur.

Elle apprit ainsi que ces dames avaient quitté Aix pour Saint-Sébastien, où elles avaient accepté, ainsi que Mme Langlois, l'hospitalité des Castellamare. Elles avaient éprouvé le besoin de mettre une frontière entre elles et les barbares. Mais Mme Langlois les avait quittées après un bref séjour sur la côte espagnole. Il lui était encore plus difficile d'avoir des nouvelles de Palaise, en pays étranger, et le souci de sa maison la tourmentait à tel point qu'elle avait résolu de rentrer chez elle coûte que coûte. Et de Bordeaux elle avait gagné Saint-Malo par mer.

Ce qu'elle ne disait pas, c'est qu'elle était lassée des Castellamare, qui, de leur côté, désiraient ardemment lui voir reprendre le chemin de la Normandie. Mais quoique enchantée de quitter ses nouveaux amis, elle n'admettait pas la réciprocité; elle l'attribuait à l'influence de Léonie et lui en gardait quelque rancune.

Elle ne passa que deux jours aux Genêts. Tout en étant reconnaissante à Arlette de ses bons soins, elle avait hâte de rentrer à Palaise. Arlette n'eut pas le courage de la retenir. Elle pensait en elle-même que rien ne lui aurait été plus pénible que la cohabitation avec Mme Langlois dans un tel moment: on la sentait si étrangère à la vie de la nation, les événements ne l'impressionnaient que dans la mesure où ils modifiaient son existence

personnelle. Elle n'était préoccupée que de l'impossibilité de toucher ses revenus ou de la rareté de certaines denrées et de l'augmentation du sucre. Entendre de semblables doléances quand l'angoisse vous serrait le cœur comme un étau à la pensée que là-bas on reculait, semblait insupportable à Arlette. Et tristement elle se disait que sa mère et Léonie auraient été en tous points semblables à leur cousine. Elle était humiliée de leur fuite de l'autre côté des monts, cela lui faisait l'effet d'une désertion.

Elle reconduisit sa cousine en voiture à la gare de Mortain. Comme elles attendaient le train sur le quai, Mme Langlois dit subitement :

— Je vous suis reconnaissante de votre façon d'agir à mon égard ; en remerciement je veux vous donner un conseil : Méfiez-vous de votre sœur, elle vous en veut. Elle avait découvert, lors de mon séjour aux Genêts avec les Castellamare, que M. de Bois-Rioutt vous aimait, elle a tout fait pour l'éloigner de vous.

— Que dites-vous ? s'écria Arlette, dont le cœur battait à se rompre.

Le train entraît en gare.

— Je ne puis rien ajouter, continuait Mme Langlois, qui ne voulait pas révéler le vilain rôle qu'elle avait joué dans le complot, mais croyez-moi, je suis sûre de ce que j'avance. Adieu.

Elle montait en wagon, le train s'éloigna ; Arlette restait à la même place, des sentiments tumultueux agitaient son cœur. Un voyageur qui venait de descendre tenait un journal déplié à la main.

— Oh ! monsieur, dit Arlette suppliante, y a-t-il des nouvelles ?

— D'excellentes, répondit le voyageur d'une voix vibrante. Ils reculent sur toute la ligne, c'est une victoire, une vraie, le général Joffre l'atteste, on les rejette sur l'Aisne.

— Oh ! que je suis contente ! que je suis contente ! dit Arlette. Elle s'était laissée tomber sur un banc, des larmes jaillissaient de ses yeux.

Elle se releva presque aussitôt, elle avait hâte de rentrer aux Genêts, de porter la bonne nouvelle, de la crier partout sur son passage. Une victoire,

une victoire, enfin !... après tant de jours d'anxiété grandissante. Et une autre joie, sa joie à elle, se mêlait à la joie de la France. Il l'aimait toujours, elle en était sûre à présent, il n'avait jamais cessé de l'aimer. C'était pour la fuir qu'il était parti sous le coup d'une colère provoquée par des calomnies de sa sœur. Elle était si heureuse qu'elle ne l'accusait pas d'avoir si aisément cru le mal que Léonie avait pu dire sur son compte. Il l'aimait, qu'importait le reste ? il lui serait aisé de se disculper !...

Elle arrivait aux Genêts. En même temps qu'elle le régisseur de La Bréhaudière entrait dans la cour.

— C'est vous, Herpin, quoi de neuf ? demanda-t-elle quand elle fut descendue de voiture.

Il sortit une lettre de la poche de sa vareuse.

— Je viens de recevoir ceci, il y a une heure à peine. C'est du ministère de la guerre.

Il parlait d'une voix enrouée. Elle le regarda, prise d'un pressentiment subit. Herpin baissait la tête.

— Des nouvelles de M. de Bois-Rioul ? s'écria-t-elle.

— Oui. Blessé et disparu depuis le 22 août.

Elle restait immobile, sans un mot, elle ne comprenait pas.

/ — Et puis, il y a une lettre pour vous, il l'a remise à un soldat, en tombant. La voilà.

Arlette prit la lettre machinalement.

— Merci, dit-elle.

— Mademoiselle Arlette, dit le brave homme, qui avait pitié de l'émotion de la jeune fille, il ne faut pas que nous perdions espoir. Blessé et disparu, cela ne veut pas dire mort.

— Je le sais, répondit Arlette. Espérons.

Herpin s'en alla. Arlette se retira dans sa chambre. Elle ouvrit la lettre et lut :

« Arlette,

« Très probablement quand vous recevrez cette lettre j'aurai cessé de vivre. Ne me plaignez pas, j'aurai eu la plus belle mort qu'un soldat puisse envier, je serai tombé pour la France. Je vous

écris à l'abri d'un tertre gazonné au pied duquel je vais dormir cette nuit. Demain matin, à la première heure, nous avons ordre de charger l'ennemi. Au-dessus de ma tête passent des obus, l'artillerie tonne sans arrêt, c'est un tapage assourdissant, mais c'est un beau tapage, il me parle de résistance, d'élan enthousiaste, de la beauté grave de l'acte que nous accomplissons : repousser l'envahisseur qui foule aux pieds notre patrie.

« Il fait très beau ce soir, un temps comme vous devez en avoir un en Normandie, je ferme les yeux et je revois tout, là-bas... comme avant...

« J'ai déjà risqué vingt fois d'être tué, demain il y a bien des chances pour que j'y reste, notre escadron est sacrifié, je le sais ; je suis fier d'avoir été choisi, mais, Arlette, j'ai ma petite fille, qui n'avait que moi au monde, je vous la confie ; gardez-la près de vous, ainsi tout ce que j'aimais sera réuni.

« Arlette, il faut que vous me pardonniez, j'ai douté de vous, je vous ai accusée dans mon cœur, je vous ai presque maudite. Écoutez ma confession.

« Votre sœur était jalouse de vous, non pas qu'elle m'aimât, comme vous l'aviez cru, vous qui n'êtes capable que de sentiments généreux, mais elle éprouvait une haine envieuse de ce que vous pouviez avoir et qu'elle n'avait pas.

« Elle avait écouté notre entretien près de la fontaine. Elle a jeté dans mon cœur troublé un nom de votre passé, elle m'a dit que vous aviez été presque fiancée à Serge Montigny. J'aurais dû dédaigner ces perfides insinuations, aller à vous, vous questionner franchement, j'aurais lu la vérité dans votre pur regard. Mais le poison avait été si habilement dosé ! j'ai écouté la voix menteuse. Votre sœur m'a promis des preuves, elle m'a montré les vers que Montigny avait composés en votre honneur, j'ai vu sa dédicace, votre sœur a si bien mélangé le mensonge à la vérité, que j'ai cru ce qu'elle me disait : que vous n'aviez pas interrompu vos relations avec Montigny, que vous l'aimiez toujours. Alors ma douleur a été si forte que j'ai fui, j'ai voulu vous oublier... La guerre a éclaté, je suis revenu prendre du service. J'étais capi-

taine, j'ai été cité à l'ordre du jour et nommé commandant. A la fin du mois d'août, comme nous étions cantonnés à X..., j'ai fait la connaissance de Serge Montigny, sous-lieutenant d'infanterie de réserve. J'ai tout de suite compris, en le voyant, que vous ne deviez plus l'aimer, et c'est sans antipathie que je l'ai abordé. Nous avons parlé d'autrefois, il m'a gratifié de certaines confidences sur le présent — le présent d'avant le 2 août — qui m'ont fait comprendre que votre sœur avait ourdi toute cette trame pour se venger de vous et de moi. J'ai été si heureux de vous retrouver dans mon cœur telle que je vous ai aimée, que je ne l'ai pas maudite (le pauvre Serge a été grièvement blessé la semaine dernière) ; c'eût été encombrer mon cœur d'un sentiment inutile : mon cœur est à la France d'abord, puis à vous et à ma petite fille. Le jour tombe, je n'y vois plus pour écrire. Que Dieu vous garde, ma bien-aimée.

« Votre ami,

« Robert DE BOIS-RIOULT. »

Les larmes d'Arlette coulaient sur ses joues, sans arrêt, tandis qu'elle lisait. Quand elle eut fini, elle tomba à genoux : « Mon Dieu ! s'écria-t-elle, soyez béni. » Tout en elle était dominé par la joie de son cœur ; elle avait eu raison de croire qu'il l'aimait toujours, qu'il n'avait jamais cessé de l'aimer. La mort elle-même ne projetait plus son ombre sur ses espérances : « L'amour a vaincu la mort, » pensait-elle.

« Et puis, blessé, disparu, cela ne dit pas qu'il ne soit pas en vie ; quand je devrais marcher sur les genoux, j'irai et je le chercherai. »

Elle passa une partie de la nuit à mettre en ordre ses papiers et ses comptes, écrivit plusieurs lettres, puis se coucha et dormit d'une traite jusqu'à six heures du matin.

Elle se leva en hâte et partit pour La Bréchaudière. Le régisseur était là.

— M. de Bois-Rioult, dans la lettre qu'il m'écrit, me confie sa petite fille.

— Oh ! c'est une bonne idée qu'il a eue là, s'exclama le régisseur, avec vous on peut être sûr qu'elle sera bien heureuse.

— Mais, continua Arlette, avant de chercher

l'enfant et de la ramener ici, je veux faire l'impossible pour découvrir son père... vivant ou mort. Je vais partir pour Paris, je serai peut-être longtemps absente. Voulez-vous vous charger de surveiller les Genêts ? Ma gardienne est une brave femme, et j'ai un vieux ménage belge qui fait de son mieux. Je vous ai apporté les clefs des caves et de la grange. Et puis voici mes livres de comptes.

Arlette fournit encore maintes explications au régisseur. Quand elle se leva pour partir, il lui dit :

— Vous pouvez vous reposer sur moi, je prendrai soin de vos intérêts comme de ceux de M. Robert. C'est pas pour dire, mais vous êtes rudement entendue pour une jeune fille.

La journée d'Arlette se passa à organiser son ménage afin que les rouages en pussent continuer de fonctionner durant son absence, à se munir de pièces d'identité, à se procurer le plus d'argent possible. Le lendemain, au petit jour, n'ayant d'autre bagage qu'une valise légère, elle prenait le train pour Paris. Elle y arriva après un voyage qui dura vingt heures environ, pendant lesquelles elle se nourrit d'une tablette de chocolat et de quelques biscuits.

A Paris, elle alla loger dans son couvent de la rive gauche. Et ce furent les démarches qui commencèrent. Elle voulait savoir où Robert était tombé. Rien ne la rebuta, ni les attentes interminables dans les ministères, ni les courses inutiles, ni les mauvaises volontés. Elle apprit ainsi que le commandant de Bois-Rioul se battait du côté de Dinant au moment de sa disparition. Le combat avait été acharné. Décimés par l'artillerie ennemie, les dragons, malgré des prodiges de valeur, avaient été obligés de se replier en abandonnant leurs blessés. Très probablement le commandant de Bois-Rioul était resté aux mains des Allemands.

« Achievé, peut-être ! » pensa-t-elle avec un frisson.

Dans l'excitation des premiers jours, que soutenait la volonté d'arriver à son but, elle n'avait pas réalisé les choses. A présent les visions cruelles ne la quittaient pas, torturaient son cœur. Elle le

voyait couché sur le champ de bataille, souffrant pendant des journées avant d'être relevé ou de mourir. Il souffrait et elle n'était pas là près de lui ! Mais cependant le plus tenace espoir lui demeurerait au cœur. Elle alla d'hôpital en hôpital pour essayer de trouver un dragon du régiment de Robert. Elle mit une annonce dans les journaux. Elle n'apprit rien ainsi. Elle se dit alors qu'elle irait en Belgique, où certainement il avait dû être transporté s'il était vivant. Réaliser un tel projet n'était pas chose facile.

Au couvent où elle était logée elle avait fait la connaissance d'une dame belge et de sa fille, femmes distinguées et dont elle avait bientôt apprécié la bonté délicate. Elles étaient de Malines et avaient fui, entraînées dans un de ces torrents humains que la terreur des hordes germaniques entraînait irrésistiblement vers la frontière française. Leurs aventures étaient celles de tant d'autres pauvres êtres, tragiques péripéties qu'on aura peine à croire quand on en lira le récit dans cinquante ans, répétition exacte de ce qui se passait quand les invasions barbares déferlaient sur l'Empire romain ou quand les Sarrasins envahissaient la chrétienté.

Les dames Tilmans, c'était leur nom, racontèrent leur dramatique exode, elles s'intéressèrent au projet de la jeune fille, elles éprouvèrent un grand désir de lui venir en aide, si bien qu'un jour Mlle Tilmans dit à Arlette, qu'elle voyait découragée par les difficultés qu'elle rencontrait sur son chemin :

— J'ai une idée, je la crois bonne ; je vais vous donner mon passeport, c'est pour vous le seul moyen de pénétrer en Belgique. Nous avons le même âge, le même signalement, on voit que nous appartenons à la même condition sociale. Vous demanderez à rentrer chez vous : vous prétexterez la recherche d'un parent âgé. De plus, si nous habitons ordinairement Malines, nous avons aussi une propriété du côté de Nieupoort. Je vous munirai de lettres pour des braves gens qui gardaient notre villa. Sont-ils vivants ? ont-ils fui ? je ne sais. Enfin, si le hasard les met sur votre chemin, ils pourront vous être utiles.

— Mais vous ? objecta Arlette, vous vous trouverez sans papiers d'identité ?

— Comme nous comptons rester à Paris tant que l'ennemi occupera notre sol, je n'en ai nul besoin, ma mère a les siens, cela suffit. Acceptez.

— Que vous êtes bonne ! s'écria Arlette avec émotion. Comment pourrai-je jamais assez vous dire ma gratitude ?

La jeune Belge eut un triste sourire.

— Je comprends si bien vos angoisses. J'ai été fiancée, moi aussi, mon fiancé est mort l'an dernier.

Elle se tut. Arlette lui prit la main en silence, sachant qu'à certaines secondes les paroles ne sauraient exprimer ce que les cœurs ressentent.

Dès le lendemain Arlette fit de nouvelles démarches, sous le nom d'Annette Tilmans, afin de pouvoir rentrer en Belgique. Elle avait décidé de s'embarquer pour l'Angleterre ; de là, elle gagnerait la Hollande et franchirait la frontière belge de ce côté.

Le voyage jusqu'à Rotterdam lui demanda dix jours. Tout entière elle était tendue vers le but à atteindre, elle ne voyait que cela, elle pensait à peine « à côté », rien ne subsistait en elle que cette idée : le retrouver. Sa volonté la guidait comme si elle avait été la volonté d'une autre personne, d'un supérieur dont les ordres ne sauraient être discutés. J'ai entendu dire à une jeune fille des provinces envahies et qui avait accompli des actes héroïques avec un calme extraordinaire, que, sur le moment, elle avait fait toutes choses sans la moindre émotion, mais que dans la suite, quand elle y repensait, elle sentait la peur en elle. Arlette était dans cet état d'esprit, elle agissait dans une sorte de surexcitation froide, pourrait-on dire, ni la crainte, ni le doute ne devaient la troubler.

Le passage de la frontière hollando-belge à Rotterdam n'alla pas sans difficulté. Arlette resta plus de huit jours à Rotterdam avant d'obtenir l'autorisation de la franchir. Elle maudissait ces entraves, et par moments une pointe aiguë lui traversait le cœur : « J'arriverai trop tard ! » pensait-elle.

Cependant cet arrêt forcé qu'elle déplorait eut pour elle d'heureuses conséquences.

Un jour qu'elle se promenait tristement le long du quai de la Meuse, elle rencontra, flânant comme elle, un sous-lieutenant belge. C'était un blessé qui avait réussi à franchir la frontière hollandaise. Il marchait avec des béquilles ; il venait de laisser tomber son étui à cigarettes et faisait de vains efforts pour le ramasser. Arlette se porta vivement à son aide.

— Voulez-vous que je vous allume une cigarette ? lui demanda-t-elle.

Il accepta et Arlette engagea avec lui la conversation habituelle.

« Où avez-vous été blessé ? etc... »

L'officier parla des différents combats auxquels il avait pris part, et cette phrase frappa soudain les oreilles d'Arlette :

— Ce jour-là, nous avions les Français à notre droite, le 5^e dragons fit des prodiges.

— Le 5^e dragons, dit Arlette, dont le cœur bat-tit plus vite. En avez-vous connu des officiers ?

— Oh ! oui. Nous avons cantonné pendant plusieurs jours dans le même village.

— Avez-vous connu le commandant de Bois-Riout ? c'est mon parent.

— Le commandant de Bois-Riout ! si je le connais, c'est un héros !...

— Oh ! parlez-moi de lui, supplia Arlette, dites-moi ce que vous savez.

— Je sais qu'il s'est battu comme un lion, entre Dinant et Namur, le 10 septembre, qu'il a lancé son escadron à l'assaut d'une position d'où l'artillerie allemande faisait rage. Grâce à son indomptable énergie, nous avons pu gagner un village et nous y maintenir, mais de tous ces beaux dragons, il n'en est revenu qu'une poignée.

— Mais lui ?...

— Le commandant ? il a été grièvement blessé. Au soir, nous l'avons vu transporter dans une grange par deux de ses hommes. Ces braves gens étaient désolés, et cependant vous savez qu'on ne s'émeut guère au milieu de semblables tueries. « Un si bon chef, disaient-ils, avec lui on aurait été au bout du monde. » Le lendemain, continua

l'officier, les Allemands sont parvenus à nous reprendre le village, les blessés ont été faits prisonniers.

— Ou achevés ! dit Arlette d'une voix sourde.

— J'espère que non ; pour ma part je n'ai pas été témoin, ce jour-là, de ces scènes de barbarie, comme il m'avait été donné d'en voir auparavant.

— Et où pensez-vous que les blessés aient été transportés ?

— C'est une chose qu'il est difficile de préciser. Cependant j'ai entendu dire qu'on les avait évacués en plusieurs étapes jusqu'à Malines...

Arlette prit congé de l'officier. Ses paroles avaient de nouveau concrétisé dans son esprit l'image de Robert sanglant, mourant. Mais la douleur qui lui martyrisait le cœur donna une impulsion nouvelle à sa volonté d'arriver coûte que coûte jusqu'à lui.

Le surlendemain, elle franchissait la frontière et se dirigeait vers Malines. Elle usa de tous les moyens de locomotion, commença son voyage en chemin de fer, fit ensuite une partie du chemin à pied, coucha une nuit dans une grange, continua sa route dans une charrette de paysans. Elle arriva enfin à Malines. Les dames Tilmans lui avaient donné l'adresse d'un prêtre qu'elles connaissaient, elle se rendit chez lui. C'était un vieil abbé, chanoine de la cathédrale. Il avait vu la mort de bien près, puisqu'il demeurait près de sa chère église, et que le bombardement avait crevé son toit à deux reprises. Arlette expliqua le but de son voyage. Elle parlait avec tant de calme assurance, qu'il finit par trouver réalisable un projet qu'il avait d'abord jugé presque insensé.

— Nous vivons à une époque horrible et belle tout à la fois, dit-il. Tous les sentiments de l'homme prennent leur maximum de puissance, les bons et les mauvais. *Gott mit uns*, comme le répètent mensongèrement ces barbares sacrilèges. Il est avec vous, mon enfant, parce qu'il est avec toute noblesse et toute vaillance. Maintenant discutons vos chances de succès et envisageons les moyens les plus propres à vous faire réussir dans une entreprise que les gens timorés qualifieraient d'impossible.

— Il y a longtemps qu'on a dit que le mot in-

possible n'était pas français, remarqua Arlette en souriant. Ne pensez-vous pas aussi, monsieur l'abbé, que nous vivons dans un temps où les chrétiens sont mieux à même de comprendre ceux qui cimentèrent notre foi par leur sang ? Je ne puis pas dire que j'aie peur de la mort, je n'y pense pas, quoique la voix du canon la crie aux échos du matin au soir, autour de nous. Vous serait-il possible, puisque vous voulez bien me venir en aide, de savoir si le commandant de Bois-Rioul est dans un des hôpitaux de la ville ?

— Il est probable que j'y arriverai assez facilement, je pourrai même avoir des détails sur sa blessure ; je ne pourrai pas vous introduire près de lui, ni même lui faire savoir que vous êtes là. J'ai connu jadis, à Louvain, un des aumôniers allemands, c'est un brave homme, il ne refusera pas de me renseigner.

L'abbé se mit aussitôt en route ; au préalable il avait donné rendez-vous à Arlette pour le lendemain matin, les habitants n'ayant pas la permission de sortir de chez eux après la tombée du jour, et l'avait adressée à une de ses paroissiennes avec prière instante de bien vouloir héberger la jeune fille.

Arlette était si fatiguée des dernières journées qu'elle avait passées, durant lesquelles elle avait connu les repas les plus fantaisistes et les plus maigres, qu'une fois restaurée par les soins empressés de l'aimable femme qui l'avait recueillie, elle s'étendit sur le lit que celle-ci lui destinait et s'endormit profondément. Elle ne se réveilla que le lendemain matin. Elle se leva aussitôt et alla s'excuser auprès de son hôtesse. Celle-ci lui dit :

— J'ai frappé à votre porte, hier soir, à l'heure du dîner ; comme vous ne répondiez pas, je suis entrée ; vous dormiez si bien que je n'ai pas eu le courage de vous réveiller. Maintenant vous allez déjeuner.

Arlette avala rapidement le café au lait et le pain d'épice que lui servit l'excellente femme et se rendit en toute hâte chez le chanoine.

La réponse qu'il lui donna fut une déception pour elle.

— Le commandant de Bois-Rioul, lui dit-il, n'est

dans aucun des hôpitaux de notre ville, mais beaucoup de blessés de la fin d'août sont à Gand. C'est de ce côté qu'il faut donc que vous orientiez vos recherches. Je vais vous adresser là-bas à l'un de mes confrères qui vous sera certainement utile. Maintenant, il serait plus aisé pour vous de voyager sous le costume d'une femme du peuple, on vous laissera circuler plus facilement, vous attirerez moins les regards. Il y a une chose qui serait aussi préférable, c'est que vous fussiez laide, mais à cela nous ne pouvons rien, dit-il en soupirant.

Arlette se mit à rire.

— Je vais faire mon possible pour m'enlaidir ; quant aux vêtements, cela n'est pas difficile de m'en procurer.

Elle alla s'acheter aussitôt une ample robe grise, une blouse de coton et un grand châle de laine. Elle se revêtit de ces nouveaux atours et se présenta ainsi à son hôtesse, qui ne la reconnut pas au premier abord.

Arlette lui expliqua la cause de cette transformation. M. l'abbé pensait qu'elle voyagerait plus facilement sous l'apparence d'une femme du peuple.

— Mais... vos chaussures !...

Arlette n'avait pas pensé aux chaussures, les siennes étaient des brodequins solides, mais de forme élégante.

— Il faudrait des souliers qui vous fassent le pied moins fin. Et puis il y a vos mains, qui sont trop soignées. Vous ferez bien de mettre de gros gants de laine.

Arlette remercia de ces diverses critiques et alla compléter dans un magasin la transformation de son costume.

Elle prit congé, le lendemain matin, de la bonne dame qui l'avait si aimablement hébergée.

— Rien ne manque à votre toilette, à présent, dit celle-ci, mais il y a un je ne sais quoi que vous aurez dû mal à perdre, vous avez tout de même l'air d'une demoiselle.

— A la grâce de Dieu, répondit Arlette gaiement. Je m'en remets plus à mon bon ange qu'à mon châle ou à mes gros souliers, du soin de me conduire où je veux aller.

Elle reprit son chemin, la volonté encore plus tendue, ayant le pressentiment qu'elle approchait du but, continuant à ne voir que lui, ne pensant presque à Robert que pour se dire et se répéter : « Le retrouver ! »

Son voyage devenait de moins en moins facile : elle le fit en grande partie à pied. Dans les villages où elle s'arrêtait, elle racontait qu'elle allait rejoindre sa vieille mère restée à Gand et dont elle était inquiète. Les paysans ne la questionnaient guère, leur propre misère les rendait indifférents aux aventures d'autrui, et c'était une histoire si banale que leur racontait Arlette!... Elle leur demandait surtout de la renseigner sur les villages où cantonnaient les Allemands, afin de les éviter. Les rencontres qu'elle redoutait, c'étaient celles des patrouilles de uhlans. Une ou deux fois ils l'arrêtèrent. Elle disait quelques mots d'allemand et le comprenait assez pour répondre à leurs demandes ; elle pouvait deviner aussi certaines de leurs réflexions qui lui firent monter le rouge au visage. Le chanoine avait eu raison, il eût été préférable qu'elle fût laide... Néanmoins elle arriva sans encombre à Gand. Là, une nouvelle déception l'attendait : le prêtre auquel l'avait adressée le chanoine n'était plus là, il avait disparu : « On est sans nouvelles de lui, » dit tristement sa vieille bonne.

Arlette avait l'air si consterné que cette personne lui demanda le but de sa visite :

— Je suis chez M. l'abbé depuis dix ans, vous pouvez avoir confiance en moi.

Arlette la regarda attentivement, cet examen fut favorable à la servante, elle parla.

— Je viens de très, très loin, dit-elle, je cherche mon fiancé, un officier français, qui a été grièvement blessé et est tombé entre les mains des Allemands.

— Oh ! le pauvre monsieur ! s'exclama la vieille femme.

— M. le chanoine Beyers a bien voulu faire des recherches dans les hôpitaux de Malines, mon fiancé n'y était pas. Votre maître aurait pu me rendre le même service dans les hôpitaux de Gand. Maintenant, comment faire?...

— Je puis vous aider, ma petite demoiselle, et

cela me fait bien plaisir, vous êtes si vaillante, sachez-vous ! Mon neveu travaille à l'hôpital militaire. Les Allemands l'ont enrôlé de force pour faire les gros ouvrages : il arrive à parler aux prisonniers de temps à autre, et il emporte quelquefois leurs lettres qu'on se remet de main en main jusqu'à la frontière hollandaise.

— Eh bien ! dit Arlette, tâchez de le joindre, demandez-lui de s'informer s'il n'y aurait pas un blessé du nom de Bois-Riout, commandant au 5^e dragons. S'il arrive à savoir quelque chose, je lui témoignerai ma reconnaissance dans la mesure de mes moyens.

Arlette passa trois longues journées dans l'attente, sentant son espérance diminuer à mesure que le temps s'écoulait. Enfin, un soir, l'homme vint lui-même.

— Voilà, dit-il, c'est un officier français qui l'a écrit.

Et Arlette prit un chiffon de papier sur lequel elle lut ces mots, tracés au crayon :

« Après l'affaire du 22 août, des prisonniers blessés du 5^e dragons ont été transportés à Ingelmunster. C'est là que se trouve certainement le commandant de Bois-Riout.

« Voudrez-vous faire savoir en France que les prisonniers dont les noms suivent sont en bonne voie de guérison ?... »

Arlette serra précieusement le papier dans son portefeuille, puis elle prit cinq louis qu'elle tendit à l'homme qui venait de lui remettre cet inestimable renseignement.

— Acceptez cet argent, dit-elle, il ne peut assez vous prouver ma gratitude, et quand vous reverrez l'officier français, dites-lui que mon premier soin, quand je rentrerai en France, sera de rassurer les familles des prisonniers dont il m'a donné les noms.

L'homme se confondit en remerciements. A son tour il voulut prouver sa reconnaissance à la jeune fille.

— J'ai une sœur qui habite à Ingelmunster, je vais vous donner une lettre pour elle, elle vous sera peut-être de secours. Et puis, je vais vous procurer d'autres papiers, je dirai que vous êtes ma

nièce. On pourrait vous chicaner sur votre passeport, il ne va pas avec votre costume.

Et Arlette, munie de ces nouvelles pièces d'identité, se remit en chemin. Le plus difficile lui restait à faire. Elle voyagea durant le jour et durant la nuit, avançant avec une extrême précaution. Le canon tonnait de plus en plus fort. Elle voyait de loin des mouvements de troupes, les blessés qui passaient, les préparatifs de défense, toute la destruction de la guerre s'acharnant sur les villages, sur les bois, les cadavres de chevaux. Il lui arriva de se cacher dans un fossé, au passage d'un régiment, et quand elle se releva pour reprendre sa route, elle s'aperçut que près d'elle gisaient des cadavres d'hommes et que des corbeaux tourbillonnaient au-dessus de sa tête.

Tout près d'Ingelmunster, elle rencontra enfin une femme qui allait y vendre son lait. Elle la pria de lui permettre de l'accompagner. L'autre la repoussa rudement : le malheur l'avait rendue dure et soupçonneuse. Arlette n'insista pas. Un peu plus loin elle rejoignit une marchande de légumes, très lourdement chargée.

— Madame, lui dit la jeune fille, voulez-vous me rendre un service ? prenez-moi avec vous pour entrer dans Ingelmunster, je vais y rejoindre ma mère. Je porterai la moitié de votre charge, on me laissera plus facilement passer.

La marchande hésitait. Arlette lui montra ses papiers.

— Je vous en prie, dit la jeune fille, vous me rendrez un très grand service.

Le ton, les gestes étaient si suppliants, celle qui implorait si touchante, que la marchande se laissa attendrir.

— C'est bon, venez, dit-elle d'un ton qui voulait être bourru. Et elle profita de l'occasion pour faire porter à Arlette les deux tiers de ses marchandises. Celle-ci se serait chargée du tout pour prix de son entrée dans Ingelmunster.

Aux abords de la ville, les sentinelles allemandes qui connaissaient la marchande la questionnèrent sur sa compagne.

— C'est ma nièce, dit-elle ; je l'ai emmenée pour m'aider à porter mes légumes.

— Cholie fille ! dit la sentinelle, et il laissa passer Arlette sans difficulté.

La réflexion du soldat suggéra une idée à la marchande.

— Vous voilà dans Ingelmunster grâce à moi, dit-elle à la jeune fille. J'espère que vous voudrez bien m'aider, en revanche, à vendre ma marchandise pour une fois ; c'est un grand service que je vous ai rendu.

— Je le sais, répondit Arlette, je vous en suis très reconnaissante, je vous aiderai volontiers.

Et voilà comment, une quart d'heure plus tard, Arlette était debout sur le marché auprès de la marchande, assise parmi les choux, les carottes et les salades. Le calcul de la bonne femme avait été juste ; la grâce de la jeune fille attirait les soldats chargés de l'approvisionnement.

Pour Arlette, ce fut un supplice de subir leurs grossiers compliments, et il lui fallut tout son empire sur elle-même pour ne pas les remettre à leur place avec une hauteur qui aurait certainement éveillé des soupçons sur sa véritable identité.

Le marché terminé, Arlette se mit en quête de la sœur du brave journalier d'Ostende ; elle la trouva aisément, elle tenait une crèmerie non loin de là. Cette fois encore Arlette était obligée de se confier à la discrétion et à la bonne volonté d'une inconnue. Elle avait fait d'ailleurs la remarque que l'on trouve plus d'élan chez les gens du peuple quand il s'agit de rendre service au prochain que dans la bourgeoisie ; ils ignorent cette crainte de se compromettre, qui met tant de personnes des classes supérieures sur la défensive, dès qu'on leur présente une requête, mais d'un autre côté, chez le brave populaire, on peut redouter la trop facile expansion, les confidences à la voisine ou à l'épicière du coin.

— Madame, dit Arlette à la crèmière, qui était une femme d'une cinquantaine d'années, voulez-vous me prendre en pension ? Vous fixerez vous-même le prix que vous voudrez.

— Je n'aurai qu'une petite chambre à vous donner, celle de mon pauvre fils qui est à la guerre, répondit la crèmière ; pour une demoiselle comme vous, c'est bien pauvre.

— Je ne suis pas une demoiselle, dit vivement Arlette, et je ne demanderai qu'une chose, si vous voulez bien me prendre chez vous, ce sera de travailler avec vous, comme vous.

— Vous êtes une brave jeune fille, j'accepte.

— Merci, merci du fond de l'âme. Et maintenant, dit Arlette gravement, je fais appel à votre cœur : gardez-moi le secret le plus absolu, la moindre indiscretion pourrait faire échouer mon plan... Mais je suis sûre que vous me comprenez, vous qui avez un fils parmi les combattants : c'est en son nom que je vous prie.

— Soyez sans crainte, petite demoiselle, je garderai votre secret, et si je puis vous aider je le ferai. Le bon Dieu m'en tiendra compte en protégeant le garçon. Je n'ai que lui, ajouta-t-elle, d'une voix tremblante, et c'est un si bon sujet.

Arlette lui serra la main.

— Merci. J'ai confiance en vous. A présent je ne suis plus que votre nièce, revenue de Hollande pour vous aider dans votre commerce, et vous m'appellerez par mon nom de baptême, Annette. Je ferai de mon mieux pour vous contenter, tante Nicolas.

XVII

Arlette, dès le lendemain matin, se mit en devoir d'aider Mme Nicolas à porter le lait. Elle avait insisté pour faire cet ouvrage, qui la mettrait en communication avec le dehors. Elle se chargeait aussi de faire le marché. L'après-midi elle parcourait les rues. Et dans le lointain, tantôt se rapprochant, tantôt s'éloignant, la voix ininterrompue du canon se faisait entendre.

— Les alliés ne sont pas loin, disait Mme Nicolas. Qu'advient-il d'Ingelmunster quand nous entrerons dans la zone des combats ?

Cette question, tout le monde se la posait, mais sans angoisse. La vie tragique était devenue à tel point la vie quotidienne depuis des mois, qu'on

s'y était habitué; on ne craignait pas plus la mort par le fer et par le feu qu'on ne la redoute en temps ordinaire par l'inévitable maladie.

Arlette fut bientôt informée de l'emplacement des ambulances, elle apprit que les prisonniers blessés étaient dans une des écoles de la ville, transformée en hôpital; il y avait, disait-on, une salle d'officiers et deux salles de soldats.

Comme le cœur lui battit quand elle passa sous les fenêtres de l'hôpital! Il était peut-être là!... Derrière les vitres, elle aperçut des blessés qui se promenaient dans les salles. L'un d'eux regarda tristement dans la rue. Arlette sentit les larmes lui monter aux yeux, elle aurait voulu lui crier : « La France vous salue par moi »; au contraire, elle se contraignait à fuir le regard douloureux et elle continua son chemin.

« Il faut que je pénètre dans cet hôpital, se dit-elle, il le faut à tout prix. » Et elle réfléchit profondément. « J'ai trouvé! » pensa-t-elle soudain, et elle rentra presque en courant chez la crémillère.

— Madame Nicolas, dit-elle aussitôt, je sais où sont les prisonniers blessés et j'ai le moyen de m'introduire dans l'hôpital. J'irai de votre part et j'offrirai de fournir du lait à un sou de moins par litre que les autres laitiers : la différence, c'est moi qui vous la paierai.

Mme Nicolas n'avait pas l'esprit aussi prompt que sa jeune servante. Elle était étourdie par cette vivacité fébrile de paroles.

— Vous dites? vous dites...

Et il fallut qu'Arlette répât plusieurs fois ce qu'elle venait d'imaginer.

Dès le lendemain, Arlette entra dans l'hôpital, faisait ses propositions, apportait un échantillon de lait.

L'administration le reconnut bon à l'analyse et accepta le marché proposé. Et désormais, tous les matins, Arlette arrivait, guidant la petite voiture à lait, traînée par des chiens. C'étaient des diaconesses qui étaient infirmières; des garçons de peine, des filles de service réquisitionnées dans le pays étaient chargés des gros ouvrages. Arlette leur adressait la parole chaque fois que l'occasion s'en présentait.

— Y en a-t-il d'entre vous qui travaillent dans les salles de blessés ? demanda-t-elle, à l'une des femmes qui balayait le pavé de l'entrée.

— Oui, elles vident les eaux, lavent le plancher. Je n'aimerais pas cela, la vue des pansements sales me tourne le cœur.

— Je ne suis pas comme vous, je serais heureuse de rendre service aux pauvres blessés. Il n'y a pas de place vacante ?

— Je ne sais pas. Vous pouvez le demander à l'une des sœurs, elle vous renseignera.

Arlette avait été remarquée déjà par la diaconesse chargée de l'économet, qui voyait la jeune fille entrer tous les jours dans l'hôpital et qui avait été prévenue en sa faveur par son air réservé et la propreté méticuleuse de ses vêtements. Ce fut à elle qu'Arlette présenta sa requête, sachant qu'elle parlait français.

— Vous n'avez pas besoin d'une fille de service, ma sœur ? lui demanda-t-elle un jour.

— Pourquoi ?

— Parce que je serais heureuse de servir des blessés ; plus tard j'ai l'intention de travailler pour devenir garde-malade. J'ai déjà été employée dans un hôpital.

— Où cela ?

— A Liège, avant la guerre. Je sais quelques mots d'allemand et je crois que je comprendrais les ordres qui me seraient donnés.

La diaconesse la regardait sans répondre, elle passait évidemment l'inspection de sa personne.

— Je suis forte, j'ai des muscles et des nerfs, dit Arlette, répondant à l'objection que la diaconesse devait se formuler en elle-même, comparant la svelte apparence de la jeune fille aux opulences flamandes qui l'entouraient.

— Oui, je sais que les personnes nerveuses sont plus résistantes que les autres. Vous êtes originaire de ce pays ?

— Oui, dit Arlette, j'habite avec ma tante, qui est crémière. Moi je suis née à Bruxelles.

— Vous avez plutôt l'air d'une Française, d'une Parisienne. Je prends note de votre demande, dit-elle en congédiant la jeune fille.

Arlette rentra chez la fruitière. Elle était lasse.

Atteindrait-elle le but ? Ce soir-là, dans son lit, elle fut en proie à l'insomnie, le canon tonnait, il semblait à Arlette qu'il s'était sensiblement rapproché, les vitres tremblaient continuellement. Si les Allemands, forcés d'évacuer Ingelmunster, allaient emmener leurs blessés ?... Une angoisse l'étreignait.

Le jour dissipa ces craintes. Elle se rendit comme d'habitude à l'hôpital.

— Allez parler à la sœur économe, lui dit une fille de service, elle vous attend.

Arlette aurait voulu courir, elle maîtrisa son impatience, et c'est avec le calme apparent le plus parfait qu'elle se présenta devant la diaconesse.

— Si vous voulez entrer dès demain matin, comme fille de service près des blessés, je vous engage, quinze sous par jour, nourrie et logée. Cela vous va-t-il ?

Arlette raidit toute sa volonté pour ne pas laisser voir la joie qui l'agitait. Elle réfléchit un instant, eut l'air de se livrer à un calcul.

— J'accepte, dit-elle. C'est peu payé, mais en temps de guerre, il ne faut pas être difficile.

— C'est bien ; soyez ici demain matin, à six heures, avec vos papiers. Ah ! j'oubliais, les filles de salle n'ont pas la permission de sortir, nous ne voulons pas de communication avec le dehors.

Arlette acquiesça d'un signe de tête. Elle prévint Mme Nicolas de son départ, paya largement sa pension chez elle et la remercia encore de l'avoir recueillie. Elle la supplia une dernière fois de garder le silence sur ce qu'elle lui avait confié.

Quand elle entra dans la salle des officiers, armée de son seau d'eau et d'une brosse à pavé, elle sentit ses genoux fléchir. Elle pria mentalement.

— Mon Dieu ! soutenez mon courage !

Il y avait dix lits, sur deux rangées. Son regard les parcourut : il n'était pas parmi les blessés !

— Lavez en ramassant l'eau au fur et à mesure, dit une infirmière en allemand.

C'était à elle que s'adressaient ces paroles. Arlette se mit aussitôt à genoux, et, la main armée de la brosse remplie d'eau, frotta le pavé. Comment avait-elle accompli ces gestes auxquels sa volonté n'avait aucune part ? Elle ne le sut jamais. Une

souffrance désespérée était dans son cœur, et lorsque plus tard elle se rappela ce moment d'extraordinaire dédoublement, elle se dit que rien ne prouvait mieux à quel point chacun de nous restait inconnu aux autres hommes.

Ce premier instant de souffrance physique un peu calmé, Arlette, tout en continuant son travail, leva les yeux sur les lits où gisaient les blessés, pour la plupart grièvement atteints. Mais ce qui attira avant tout son regard ce fut la plaque attachée au pied de chaque lit, portant le nom de l'occupant et l'indication de son régiment.

« Montbrier (Jacques), lieutenant, 5^e dragons. »

Celui-là aurait pu lui dire, celui-là savait presque sûrement. Mais elle ne pouvait pas lui parler. Il fallait qu'elle continuât à broser son pavé, à porter son seau d'eau, à tordre sa toile, et cela du mieux qu'elle pouvait, afin de satisfaire l'infirmière, qui venait de temps en temps surveiller son travail.

De la salle des officiers, Arlette passa dans la salle des soldats, salle de quarante lits. Plusieurs étaient debout et parlaient entre eux.

— Est-ce vrai ce que disent les Boches ? demandait l'un à mi-voix, qu'il sont à Paris depuis la fin d'août ?

Arlette avait envie de leur crier : « Mais non, cela n'est pas vrai, nous les avons repoussés. »

Elle restait muette, toute frémissante. La tension de son esprit, la lutte avec son cœur était si forte qu'elle était devenue d'une pâleur presque livide.

— Elle n'a pas bonne mine, la petite laveuse de pavés, remarqua un des soldats, on lui fait faire un travail au-dessus de ses forces. Ça n'a pas l'air d'une Boche.

— Attends, on va voir si elle parle français.

Un des soldats s'approcha d'elle :

— Y a-t-il longtemps que vous êtes employée ici ? demanda-t-il, c'est la première fois qu'on vous voit.

— Je suis entrée ce matin, répondit Arlette.

— Ah ! tu vois bien que c'est pas une Boche, dit le blessé eu riant, elle est trop gentille pour ça.

Arlette eut un faible sourire.

— Je suis Belge, dit-elle, mais chut ! on m'a défendu de causer avec vous.

Elle avait achevé son travail et se disposait à sortir. Deux infirmières entrèrent au même moment, les pansements allaient commencer.

— Faut-il faire laver la chambre du commandant ? demanda l'une.

— Il est trop faible aujourd'hui. Attendons à demain.

Arlette avait dressé l'oreille : la chambre du commandant... Il y avait donc d'autres blessés encore ? Le commandant, si c'était lui ?...

— Restez là, dit une des infirmières à Arlette, vous viderez les eaux sales, je vais faire la toilette des blessés.

Arlette suivit l'infirmière de lit en lit, faisant attention à ce qu'elle lui disait, prévenant même certains de ses ordres. L'infirmière fut très contente de ses services.

— Vous êtes adroite, lui dit-elle, cela me change de la fille que vous remplacez.

— J'ai été placée dans un hôpital, répondit Arlette.

Elle nota encore deux lits qui étaient occupés par des soldats du 5^e dragons ; et cette chambre du commandant, dont les infirmières avaient parlé, haït son esprit et y remettait une lueur d'espoir.

La seconde infirmière, qui était sortie de la salle, rentra.

— Je vous attends pour m'aider auprès du commandant, dit-elle à sa compagne.

— C'est que j'ai encore à faire avant l'arrivée du major. Prenez cette jeune fille, dit-elle, en désignant Arlette, elle semble adroite et intelligente.

— Suivez-moi, dit alors à Arlette la diaconesse qui était venue chercher de l'aide.

Arlette sortit de la salle derrière elle. En elle-même, elle faisait un suprême effort pour se dominer. Elles entrèrent dans la chambre.

Couché sur le dos, la tête bandée, les yeux clos, Robert de Bois-Riout semblait presque sans vie, une faible gémissement sortait de ses lèvres.

Arlette se raidit désespérément en arrière, pour ne pas se précipiter et tomber à genoux près de ce lit où gisait, agonisant, celui qu'elle aimait. Cette

victoire sur elle-même faillit lui arrêter le cœur.

— Pas trouver mal, petite, dit l'infirmière, en français, et d'un ton mécontent.

— Je ne me trouverai pas mal, répondit Arlette très bas, que faut-il vous donner?...

Et elle servit l'infirmière sans que sa main tremblât.

« Blessure à la tête, portait la plaquette au pied du lit ; poumon perforé. »

On avait mis Robert dans cette chambre parce que la salle des officiers était pleine ; on l'y avait placé comme étant le plus gravement atteint.

L'infirmière prépara le pansement de la tête, en ayant bien soin de remuer le blessé le moins possible. D'ailleurs il semblait ne plus rien sentir. Sa température était de 39° 9/10.

Avant de sortir de la chambre, Arlette jeta un dernier regard sur lui, regard où elle mit toute sa tendresse, toute sa compassion, toute son âme.

— Il semble bien mal, dit-elle à l'infirmière, lorsqu'elles furent de l'autre côté de la porte.

— Oui, très mal, fut la réponse laconique de la diaconesse, qui avait l'indifférence des gardes-malades de profession. Maintenant, continua-t-elle, allez à la cuisine et rendez-vous utile jusqu'à l'heure du déjeuner des blessés.

Heure par heure, la journée d'Arlette fut prise par des besognes diverses. Quand elle arriva au soir et qu'elle tomba sur son lit, dans sa petite chambre, sous les combles, elle ne sentait plus une pensée dans sa tête, mais l'image de Robert était devant ses yeux. Elle ne pleurait pas, elle ne pouvait pas, elle souffrait trop ; elle ne priait pas, elle disait seulement : « Mon Dieu ! » et joignait les mains.

Elle se leva dès cinq heures, après une nuit sans sommeil, mais elle sentait qu'elle avait la fièvre et cela la soutenait. Comme elle ne voulait pas tomber malade, elle se força à avaler un peu de café, le matin.

— Comment allait-il ? Dire qu'elle était là, tout près de lui et qu'elle ne pouvait même pas lui parler!...

Tandis qu'elle faisait son ouvrage, semblable à

celui de la veille, elle entendit un des dragons qui demandait à un camarade :

— Toi qui parles le boche, as-tu compris ce que l'infirmière du commandant a dit, tout à l'heure ?

— Elle a dit, en sortant de sa chambre : « Etat stationnaire, plutôt une très légère amélioration. »

— Ah ! tant mieux. Je voudrais qu'il se guérisse ; un si chic type.

— Moi, je crois qu'il fera peur à la mort, comme il faisait peur aux Boches, dit un autre.

« Que Dieu l'entende ! » se disait en elle-même Arlette, qui tordait dans ses mains sa toile à pavé.

L'infirmière ne lui demanda pas son aide, ce matin-là ; Arlette en fut déçue, mais ce que les dragons avaient dit entre eux avait apaisé son cœur : elle se reprenait à espérer. Elle travailla tout le jour, montrant cette vivacité silencieuse si appréciée par ceux qui soignent les malades. La nuit, elle s'endormit, à peine la tête sur l'oreiller, et malgré les grondements formidables de la bataille, toute proche, ne se réveilla que le lendemain à l'heure réglementaire.

Dès qu'elle eut fini son travail matinal, l'infirmière de la salle des soldats lui montra où se trouvaient les objets de pansement et lui fit dresser les tables sous sa direction et on lui confia quelques pansements à défaire. Il était arrivé un nouveau convoi de blessés allemands et plusieurs infirmières chargées de l'hôpital des prisonniers avaient été appelées dans les autres ambulances.

Puisqu'elle était promue auxiliaire, il ne lui était plus défendu d'adresser quelques mots aux soldats pendant qu'elle défaisait les pansements, cependant elle ne répondit que d'une manière évasive quand ils lui demandèrent ce qu'elle savait de la guerre. Elle se contenta de les encourager, parla de la patrie en général, en qui nous devons croire envers et contre tous.

Elle n'osait pas leur parler de leur commandant, elle se disait qu'un jour ou l'autre, ils raconteraient ses exploits devant elle. Soudain la porte s'ouvrit, le médecin-major entra, s'effaçant devant un officier très raide, sanglé dans son uniforme vert-de-gris. Arlette débandait le bras gauche d'un blessé.

L'officier, un lieutenant, s'arrêta devant lui et dit rudement :

— Et le salut ? vous avez le bras droite.

Le soldat, sans mot dire, mais en serrant les lèvres, porta la main à la hauteur de son front, et rien ne fut plus douloureux pour Arlette que ce salut obligatoire du vaincu au vainqueur. Elle fixa sur le lieutenant un regard où ne se lisait nulle sympathie. Celui-ci assura son monocle au coin de son œil droit et la dévisagea avec insolence.

— *Schœnes Mædchen!* (1) dit-il tout haut au major. Un flot de sang monta aux joues d'Arlette, le compliment de l'officier lui avait fait l'effet d'une insulte. Elle se pencha attentivement sur les bandes de toile qu'elle enroulait pour cacher son émotion.

— Vous n'avez pas l'air de les aimer, lui dit le blessé, quand l'officier fut sorti de la salle.

— On n'aime pas l'ennemi de son pays, répondit-elle. Et, avec un sourire : Oh ! non, je ne les aime pas !

Elle sortit, emportant des seaux. Comme elle revenait les mains vides et suivait le couloir qui menait à la salle des blessés, le lieutenant, seul cette fois-ci, la croisa. Il avait remarqué l'élégance de sa démarche. Il se planta devant elle et la força de s'arrêter. Il parlait assez correctement le français.

— Vous demeurez à Ingelmunster, la belle fille ?

— Je demeure à l'hôpital, répondit Arlette, d'un ton sec.

— Vous ne sortez jamais ?

— Jamais.

— Dommage !...

— Pardon, monsieur, veuillez me laisser passer, on m'attend dans la salle.

— Pas si vite, pas si vite. Il me faut un baiser, c'est le droit de péage, comme on dit chez vous.

Arlette rougit jusqu'à la racine des cheveux, elle se redressa de toute sa hauteur :

— Monsieur !...

Une réplique méprisante lui venait aux lèvres ; l'image de Robert passa devant ses yeux, la pru-

(1) Beau brin de fille.

dence devait être pour elle une forme de l'héroïsme. Elle se tut, mais d'un bond de côté elle évita le soudard et gagna en courant la porte de la salle. En la refermant elle entendit le juron de l'officier déçu. Ce matin-là encore, on ne réclama pas son aide pour le pansement de Robert. Dans l'après-midi, elle rencontra la diaconesse qui le soignait, elle pressait son front dans ses mains et paraissait souffrir.

— Vous êtes fatiguée ? demanda Arlette.

— J'ai une terrible migraine, je suis surmenée. Et c'est mon tour de garde cette nuit.

— Si vous le vouliez, je pourrais peut-être veiller à votre place, proposa Arlette d'un ton indifférent. Vous me diriez ce que j'ai à faire, et d'ailleurs j'irais vous réveiller à la moindre alerte.

— J'accepterai peut-être, répondit l'infirmière, je vous dirai cela après le dîner.

Jusqu'à la fin du jour, Arlette fit des vœux pour que la migraine de la diaconesse ne s'améliorât pas. Et le cœur lui boudit dans la poitrine quand celle-ci lui dit :

— Décidément, j'ai besoin de repos : vous veillerez à ma place.

Et Arlette écouta avec une attention passionnée toutes les indications, toutes les recommandations de l'infirmière.

— Quant au commandant, il n'y a qu'à lui donner sa potion de deux heures en deux heures.

— Bien, madame.

La nuit commença, les lumières étaient éteintes. Arlette faisait une ronde dans la salle des soldats, le silence n'était troublé que par les gémissements des plus grièvement blessés. Arlette allait de lit en lit, redressait un oreiller, remontait une couverture, donnait à boire des potions prescrites, disait un mot de réconfort à ceux qui souffraient. Par moments les vitres résonnaient au bruit d'un coup de canon plus violent que les autres.

Arlette fit sa ronde dans la salle des officiers et enfin elle se trouva devant la porte de Robert. Elle s'arrêta, la main sur la poignée, une émotion, presque une crainte lui étranglait la gorge.

Elle entra. Il était toujours étendu sur le dos. Au bruit que fit la porte, il ouvrit les yeux. La

chambre était éclairée par une faible veilleuse. Arlette s'approcha de lui, lui prit la main.

— Voulez-vous boire ? dit-elle tout bas, d'une voix tremblante.

Robert tourna la tête vers elle.

— Qui est là ? Ce n'est pas vous, ma sœur ?

— La sœur est un peu souffrante, je la remplace.

Bois-Rioutl écoutait.

— Vous n'êtes pas Allemande ? demanda-t-il.

— Non, je ne suis pas Allemande. Voulez-vous boire ? reudit-elle d'un ton où se trahissait un peu de tendre anxiété.

— Parlez encore, dit-il, sans répondre. Votre voix... votre voix m'en rappelle une autre.

Arlette resta muette.

— Comment vous appelez-vous ? demanda-t-il.

— Annette.

— Annette, Arlette... cela se ressemble. Mon Dieu !

Il avait gémi et refermé les yeux, avec une expression de tristesse si découragée, qu'elle se pencha sur lui, tout près, et lui murmura :

— Il ne faut pas perdre espoir. Vous la reverrez... plus tôt que vous ne croyez, peut-être.

Il écoutait, les yeux clos, à demi conscient, croyant qu'il retombait dans un de ces rêves que suscitent la fièvre.

— Il faut vous guérir, il faut vouloir vous guérir pour l'amour d'elle. Elle est près de vous par sa pensée, par son cœur, tout près.

— Elle est loin, là-bas, dans mon pays, gémit Bois-Rioutl.

— Non, elle est près de vous. Robert, je suis là, c'est moi, je suis venue.

Il tressaillit, ouvrit les yeux.

— Arlette ! Arlette ! ce n'est pas un rêve ?

— C'est un rêve réalisé. Mais ne vous agitez pas, ne parlez pas.

Elle avait pris la potion près de lui. Elle lui souleva la tête.

— Buvez, dit-elle avec une douce autorité.

Il obéit. Il ne comprenait pas tout à fait, il était trop faible. Sa tête fatiguée retomba sur l'oreiller, il se rendormit. Arlette sortit doucement de la chambre. Quand elle revint, une heure plus tard,

Robert dormait paisiblement. Mais à sa dernière tournée, le jour étant venu, elle le trouva les yeux ouverts, l'expression lucide, elle comprit qu'il l'attendait.

A mesure que les ténèbres s'étaient dissipées, il avait mieux distingué la réalité du rêve.

— Alors c'est bien vous, dit-il, en la regardant longuement. Maintenant, je puis mourir.

— Maintenant vous allez vous guérir, je suis venue tout exprès pour cela, ajouta-t-elle avec un tendre enjouement.

— Mais comment êtes-vous arrivée jusqu'ici ?

— Je vous raconterai cela plus tard. Je suis ici, c'est l'essentiel. Mais je ne sais si je pourrai vous voir tous les jours ; il faut être très prudent. Quand vous ne me verrez pas, ne vous tourmentez pas, ne me réclamez pas, surtout. Je ne serai jamais loin de vous, je suis fille de service, auxiliaire au besoin. Je m'en vais, au revoir.

— Arlette, dit-il d'une voix tremblante, les Allemands sont-ils à Paris ?

— Non, grâce à Dieu ! Nous avons gagné sur eux la victoire de la Marne, on les a refoulés vers l'Aisne. Paris est sauvé et à l'abri désormais de leurs attaques.

— La victoire, la victoire de la Marne !... je suis bien heureux.

Arlette quitta la chambre de Robert et n'y repartit pas de la journée.

Le lendemain, elle y entra avec l'infirmière. Comme elle marchait derrière elle, elle mit un doigt sur ses lèvres, tandis qu'elle envoyait à son fiancé son plus tendre sourire. Mais tout le temps du pansement, elle évita de rencontrer son regard.

Elle assista à la visite du major.

— L'état général est meilleur, dit celui-ci : 38°, la fièvre diminue, le poumon doit commencer à se cicatriser. Quant à la tête, pansement sec, cela va bien.

Arlette, tout en écoutant le major, remerciait Dieu dans son cœur.

Dorénavant, elle remplit les fonctions d'infirmière, d'abord sous la direction de la diaconesse, puis seule. L'autre diaconesse avait été définitivement affectée à l'hôpital des blessés allemands.

Arlette n'était pas un jour sans voir Robert, mais ils ne pouvaient se parler librement que dans ses nuits de garde. Il allait de mieux en mieux, son ardent désir de guérir l'aidait à se remettre. .

— Il y a cinq départs aujourd'hui, dit un matin la diaconesse à Arlette, deux officiers, trois soldats.

— Où vont-ils ? demanda Arlette.

— Cela ne vous regarde pas, répondit un peu sèchement la diaconesse, assez bonne femme, en général, et très bonne infirmière, mais qui, à certains moments, ne revoyait en Arlette que l'ennemie.

— Je ne croyais pas vous poser une question indiscrète, remarqua la jeune fille, avec une feinte indifférence.

— Ils vont en Allemagne, dit l'autre, radoucie.

Arlette n'avait pas pensé à cela, que les blessés seraient envoyés en Allemagne, dès qu'on les jugerait en mesure de supporter le voyage. Une inquiétude l'envahit. Robert aussi serait évacué, dans un délai plus ou moins long. Un sort cruel allait-il les séparer à nouveau ? Ceux qui devaient partir étaient d'une tristesse navrante.

— On s'en va chez les Boches, disaient les soldats. Reverra-t-on jamais le pays ?...

Arlette les reconfortait de son mieux. Un colonel d'infanterie était au nombre des partants.

— Et dire qu'on ne sait rien... rien de la guerre, murmurait-il.

Il était assis près de son lit. Arlette, qui l'avait entendu, s'approcha de lui :

— Colonel, il faudrait marcher un peu. Venez faire un petit tour dans le couloir, je vous donnerai le bras.

— Allons ! dit le colonel. Il passera de l'eau sous les ponts avant que j'aie l'occasion de donner le bras à une aussi gentille infirmière, ajouta-t-il avec un sourire.

Elle l'emmena dans le couloir et quand elle fut bien certaine que personne ne les entendait, elle dit :

— Colonel, le 12 septembre les Allemands ont été rejetés de la Marne sur l'Aisne, nous avons remporté à ce moment-là une victoire qui leur a interdit à tout jamais la route de Paris. J'ai voulu

vous dire cela, c'était trop dur de vous laisser partir dans cette incertitude. Mais, gardez-moi le secret, vous ne le direz aux autres que plus tard. Il y va de ma vie.

— Mon enfant, balbutiait le colonel en proie à une indicible émotion, soyez bénie. Je vous garderai le secret. Vous êtes de ce pays ? demandait-il, tandis qu'ils se dirigeaient vers la salle des blessés.

— Non, je suis Française. Si Dieu me permet de rentrer un jour chez nous, j'en donnerai de vos nouvelles à vos familles. Adieu, colonel, et vive la France ! finit-elle tout bas.

Arlette évita de dire à Robert le nouveau souci qui la tourmentait. Il allait mieux, on lui avait permis de s'asseoir sur son lit, et tout en se réjouissant de voir le danger de graves complications diminuer de jour en jour, Arlette redoutait d'entendre la sentence du major : bon pour l'évacuation. La jeune fille avait remarqué, d'autre part, l'air soucieux de l'infirmière, ses conciliabules avec le médecin ; puis il y avait de grands mouvements de troupes dans Ingelmunster. Et le bruit de la canonnade devenait plus intense. Ce bruit, Robert l'écoutait presque avec délices.

— Vous entendez, disait-il à Arlette, ils se rapprochent ! comme je voudrais être avec eux ! ajoutait-il, la pensée tout entière tournée vers la patrie menacée.

— Mademoiselle Annette, dit un matin la diaconesse, ce matin nous lèverons le commandant. Il faut se rendre compte de l'état de ses forces. Nous pouvons recevoir d'un jour à l'autre l'ordre d'évacuer l'hôpital : nous sommes trop près du champ de bataille, et, ajouta-t-elle, ne voulant pas qu'Arlette interprêtât cette explication par l'aveu d'un recul, l'autorité militaire réclame nos locaux pour y mettre des troupes.

— Vous ne m'emmènerez pas avec vous ? demanda Arlette, je me suis attachée aux blessés.

— Ceci est impossible, répondit l'infirmière, je le regrette ; nous ne pouvons emmener qu'un personnel exclusivement allemand. Mais je vous donnerai un bon certificat, ajouta-t-elle en guise de consolation, qui pourra vous servir par la suite.

Arlette remercia. Son souci devenait de l'anxiété. Voir partir Robert sans elle, elle ne pourrait pas le supporter. Ils l'emmèneraient, pas même convalescent, si faible encore; le voyage le tuerait!...

— Vous êtes pâlotte, ma petite Arlette, remarqua Robert quand elle entra dans sa chambre. Suivant votre habitude vous devez travailler au delà de vos forces. Et puis ce qui me fait bouillir le sang, c'est de penser que vous êtes soumise aux ordres de ces vilains Boches.

— Je suis au service des blessés français, rectifia Arlette en souriant.

— Vous avez raison... comme toujours. Arlette, pensez-vous quelquefois aux Genêts?

— Bien rarement, dit la jeune fille. Depuis la guerre il semble que brusquement notre vie a été tranchée en deux; par moments on se demande si tout ce qui s'est passé avant a réellement existé; à d'autres instants, on se dit que c'est le présent qui n'est pas réel. Alors, on vit au jour le jour et rien ne peut plus vous étonner.

— Je suis comme vous, dit Robert, le passé pour moi n'est représenté que par le souci que me cause l'absence de nouvelles de ma petite fille. Elle, vous, la France, rien pour moi n'existe en dehors de cela ni à côté.

Bois-Rioul, quoique très faible, supporta bien de s'être levé; le lendemain, il fut décidé qu'il ferait quelques pas dans le couloir et on lui enleva son pansement de tête.

— Dans trois jours, il sera transportable, déclara le major.

Arlette frémit en entendant ces paroles. « Mon Dieu, aidez-moi! » priait-elle, mentalement. « Il faut qu'il s'évade! se dit-elle, il le faut. » Et toute la nuit, elle réfléchit à cette évasion; au matin, son plan était fait. Il ne lui restait qu'à prévenir Robert. Elle lui dévoila les projets des Allemands à son égard.

— Je serai séparé de vous! s'écria-t-il douloureusement.

— Non, dit-elle, avec fermeté, parce qu'avant, nous serons libres tous les deux.

— Comment cela?

Arlette lui exposa son plan d'évasion.

— Vous risquez la mort ! dit-il.

Elle haussa les épaules.

— C'est si peu de chose, par le temps qui court. Je risque « notre » mort, mais mourir ensemble, cela vaut mieux que vivre séparés.

— Oui, mille fois, dit-il, en lui prenant la main ; j'accepte votre sacrifice, rien ne nous séparera désormais.

Durant l'après-midi, Arlette sortit plusieurs fois dans la cour, sous différents prétextes ; elle se rendit compte ainsi des diverses issues de la maison ; elle constata que chacune était gardée par une sentinelle. « Impossible de les tuer, se disait Arlette, cela ferait trop de bruit : il faudrait un Cipayet... Comment faire?... Par la cave ! pensa-t-elle tout à coup, je verrai cela cette nuit. »

Quand tout le monde fut couché et endormi, elle descendit furtivement l'escalier et parvint au sous-sol. Pendant la nuit il n'y avait dehors qu'une sentinelle qui faisait le tour de la maison. Arlette entra dans la cave au charbon et trouva la porte basse menant à la rue ; elle n'était fermée que par deux verrous. Arlette entendit passer la sentinelle, elle attendit son retour ; environ cinq minutes s'écoulèrent avant qu'elle ne revînt. Arlette remonta dans sa chambre sans avoir été ni vue ni entendue. Le lendemain matin elle dit à Robert :

— J'ai trouvé une issue par la cave. Puisque je suis de garde ce soir, nous fuirons vers minuit, car demain, il serait peut-être trop tard. J'ai cru comprendre que le départ des blessés était décidé pour demain après midi. A ce soir.

Comme la veille, le silence se fit peu à peu dans la maison. Arlette revêtit son châle par-dessus ses vêtements ordinaires, avec une paire de bas fit des chaussons qu'elle passa par-dessus ses souliers ; puis elle descendit, plus silencieuse qu'une ombre, et entra dans la chambre de Robert. Elle l'aidera à s'habiller, lui fit mettre aussi des chaussons.

Ils sortirent dans le couloir, s'arrêtèrent sur le seuil pour écouter. Arlette avait pris la lanterne électrique qui lui servait à faire des rondes. Elle

marchait devant lui. A partir de ce moment, ils agirent avec la précision et l'impersonnalité des somnambules. Quand ils furent dans la cave, Robert s'assit un instant sur un sac de charbon. Arlette lui fit boire un peu de grog qu'elle avait emporté dans une petite bouteille.

Avec d'infinies précautions elle tira les verrous de la porte de la rue. Elle attendit que la sentinelle se fut éloignée pour ouvrir. « Allons ! » dit-elle à son compagnon. Elle passa en se baissant dans l'ouverture, puis elle tendit la main à Robert, il fut presque aussitôt debout près d'elle sur le trottoir. Elle avait éteint sa lanterne. Elle referma la porte, puis prenant le bras de Bois-Rioult :

— Vite, jusqu'à la petite rue d'en face, dit-elle, il faut que nous gagnions le renfoncement de la première porte avant le retour de la sentinelle.

Elle tirait Robert en avant. Ils arrivèrent à la porte, s'y incrustèrent presque et demeurèrent immobiles. La sentinelle passa. Ils reprirent leur chemin dans les rues désertes, car il était expressément défendu de sortir à la nuit. Deux ou trois fois des chiens aboyèrent sur leur passage. Ils allaient dans la direction de la maison de la fruitière, mais ne voulant pas prendre par les rues larges, ils faisaient des détours. Puis, ils s'arrêtaient quand ils croyaient entendre les pas des sentinelles. Robert marchait de moins en moins vite.

— Courage, lui disait Arlette, nous touchons au but !

Ils mirent une demi-heure à gagner la maison de Mme Nicolas. La porte était close. Arlette sonna. Personne ne répondit. Robert s'était assis sur le bord du trottoir. Elle sonna une seconde fois, carillonna. Enfin Mme Nicolas entr'ouvrit sa fenêtre craintivement.

— Ouvrez, lui dit Arlette, c'est moi Annette, ouvrez, pour l'amour de Dieu.

La fruitière avait reconnu la voix de la jeune fille. Elle s'habilla et descendit ouvrir. Quel ne fut pas son étonnement quand elle vit dans l'ombre une haute stature d'homme derrière Arlette.

— Donnez-nous l'hospitalité, dit la jeune fille, aidez-nous à nous sauver.

Sans attendre la réponse de la fruitière, elle était entrée, suivie de Robert. Ils pénétrèrent tous les trois dans la boutique. Robert se laissa tomber sur une chaise, il défaillait.

— C'est mon fiancé, expliqua la jeune fille, nous avons fui cette nuit, car demain ils devaient l'emmener en Allemagne. Il est encore très faible.

— Je vais lui faire chauffer une tasse de lait, dit la fruitière que la figure si pâle de Robert touchait de pitié.

Arlette soutenait son fiancé. Le lait fut bientôt prêt. Mme Nicolas l'additionna de quelques gouttes de genièvre. Robert se sentit plus fort après l'avoir bu.

— Avez-vous ici de vieux vêtements à votre fils ? demanda Arlette.

— Oui.

— Je vous en prie, donnez-les à mon fiancé ; dans son uniforme d'officier français, il sera pris tout de suite.

La bonne femme hésitait. Elle venait de se rendre compte des dangers qu'elle pourrait courir à son tour pour avoir secouru ce prisonnier évadé. Arlette vit bien qu'il se livrait un combat dans son âme.

— Je vous demande de le sauver au nom de votre fils, dit-elle d'une voix tremblante.

— Ecoutez, dit la bonne femme, que cet appel avait émue, je veux bien vous donner les vêtements de mon fils, mais je ne peux pas vous cacher, même pendant une journée. C'est ici que l'on dirigera les recherches, dès que l'on connaîtra votre évasion. Finissez la nuit chez moi ; M. l'officier va pouvoir se reposer sur un lit, mais demain, dès le lever du jour, allez-vous-en, afin que personne ne soupçonne votre présence dans ma maison — les espions ne manquent jamais — et sortez d'Ingelmunster tous les deux comme si vous vous dirigiez vers le Nord. Il y en a tous les jours qui s'en vont, parce que la bataille se rapproche.

— Vous avez raison, dit Robert, et je vous remercie.

La fruitière alla chercher les habits de son garçon, des vêtements de travail usagés mais propres. Robert les revêtit. Il flottait dedans, mais ils étaient d'une bonne longueur. Puis il s'étendit sur un lit afin de se reposer durant trois ou quatre heures.

Pendant ce temps, Arlette et la fruitière creusaient un trou dans la cave, sous des fagots, et y enterraient le pantalon et la capote de Bois-Riout. Arlette voulut payer à cette brave femme les vêtements qu'elle avait donnés à Robert.

— Non, non, répondit celle-ci, il faut que le monsieur les accepte, au nom de mon fils, de mon petit, ajouta-t-elle plus bas. Puis elle donna quelque provisions à Arlette, dans un petit sac de toile.

Aux premières lueurs du jour, Arlette et Bois-Riout se mirent en chemin. Il s'appuyait sur le bras de la jeune fille, il marchait si voûté qu'on pouvait le prendre pour son père. Ils sortirent aisément d'Ingelmunster avec un groupe de travailleurs.

— Peu à peu, dit Robert, nous ferons bien d'obliquer vers le sud-ouest, pour nous rapprocher des lignes alliées.

Au bout d'une heure de marche environ, ils arrivèrent dans un petit village en ruines; quelques rares habitants y vivaient, l'un d'eux voulut bien vendre un peu de café chaud aux deux fugitifs, et par lui ils obtinrent des renseignements sur la topographie de la contrée et la situation approximative des armées belligérantes.

— Nous voudrions gagner Ypres, dit Bois-Riout.

— C'est proprement parler vous mettre dans la gueule du loup, répondit l'homme. Vous tomberez en pleine bataille. Êt tu n'as pas l'air bien fameux, sais-tu, dit-il à Robert en l'examinant.

— Je relève de maladie, expliqua Bois-Riout.

Les deux fugitifs se remirent en chemin. Par petites étapes, ils arrivèrent, à la nuit tombante, dans un autre village en ruines comme le premier. Ils pénétrèrent dans une maison abandonnée, Robert se sentait à bout de forces. Une des chambres était un peu moins saccagée que le reste de l'ha-

bitation, il y avait un lit et une couverture. Robert s'y étendit. Arlette fit du feu dans la cheminée, avec des débris de meubles, et fit chauffer les aliments qu'ils avaient achetés en cours de route. Elle avait découvert une casserole, une assiette ébréchée et une tasse sans anse, tout ce qui restait du ménage de petits bourgeois aisés. Eux-mêmes, les malheureux, quel sort avait été le leur!...

La chaleur fit le plus grand bien à Robert; il s'endormit bientôt et Arlette, ayant traîné dans un coin un matelas éventré et s'étant recouverte de lambeaux de rideaux, dormit à son tour. Vers le milieu de la nuit, ils furent réveillés par des pas de chevaux. Arlette regarda au travers de la vitre. « Ce sont des uhlans, dit-elle à voix basse, ils s'en vont vers l'est. »

Un peu plus tard, une batterie traversa la rue du village, au grand trot, toujours dans la même direction, et presque aussitôt après, un crépitement sec éclata, parmi le tonnerre des canons.

— Ho! ho! dit Robert, en s'asseyant sur son lit, les mitrailleuses, les nôtres, je reconnais leur son, nous ne sommes pas à plus de trois kilomètres de la bataille.

Arlette regarda encore par la fenêtre. Des éclairs sillonnaient le ciel, éclataient en boules de feu. Robert s'était levé et était venu auprès d'elle, pour jouir du spectacle.

— Un bel orage, remarqua-t-il, nous pourrions bien nous y trouver pris demain matin. Voilà des 75, regardez-les, comme ils se succèdent rapidement : c'est beau!

Arlette regardait, comme le lui disait Robert, elle admirait, mais soudain elle réalisa ce que signifiaient ces éclairs et ce tonnerre, cet embrasement du ciel : des hécatombes de vies humaines, de la douleur, d'horribles blessures, et, là-bas, loin de ces champs de carnage, tant de larmes, tant de cœurs torturés!

— C'est une chose affreuse que la guerre, dit-elle tristement.

— Oui, affreuse dans sa réalité brutale, répondit Robert, sublime dans son idéal, quand cet idéal est l'amour de la justice... Mais il va nous

falloir quitter ce toit ; d'après la direction que les obus prennent de moment en moment, je ne serais pas étonné que les Allemands s'accrochassent à ces ruines en se repliant. Partons à la recherche d'un autre abri.

Ils se remirent en marche, ils n'avaient pas fait cinq cents mètres que la pluie commença à tomber, très violente, chassée par le vent d'ouest. Le sol, déjà imbibé d'eau, se liquéfia presque instantanément. Robert et Arlette avançaient difficilement, un peu à l'aventure. Par moments, Robert s'arrêtait à bout de souffle.

— Je n'ai pas les poumons encore bien solides, disait-il, en guise d'excuse, et Arlette pensait en effet que la blessure était récente ; et son cœur se serrait d'anxiété. Elle devenait insensible à ce qui se passait autour d'eux, aux cadavres qu'ils rencontraient sur leur route, même au sifflement du premier obus qui passa au-dessus de leur tête. Plusieurs autres le suivirent. Que lui importait ? Avant toutes choses, il fallait gagner un abri. Comme il s'appuyait sur son bras, à un moment donné, elle s'aperçut qu'il frissonnait. Ils allaient sans mot dire : de plus en plus souvent Robert était obligé de s'arrêter ; ils s'asseyaient sur des arbres renversés, sur quelques décombres, mais Arlette abrégait ces haltes, elle invitait doucement Robert à continuer, car elle constatait qu'il avait une tendance à s'endormir dès qu'il était assis. Se coucher sous cette pluie, dans cette boue, c'était la mort certaine.

— Je vois là-bas un bâtiment qui me semble avoir été épargné, dit Arlette tout à coup.

— Où cela ?

Arlette lui montra dans quelle direction. Mais Robert, au lieu d'être stimulé par la vue de cet abri, s'arrêta et secoua la tête :

— C'est trop loin, je ne pourrai jamais.

— Mais si, vous pourrez, encore un effort ; là-bas, c'est le salut.

Ils reprirent leur marche, ils avançaient dans un véritable marécage. Encore une fois Robert s'arrêta. Une bombe éclata à cinquante mètres sur leur droite.

— Je ne voudrais pas être tué par un obus français, dit-il.

— L'abri vers lequel nous marchons est plus rapproché de nos lignes, le tir de nos canons passe par-dessus. Allons... Pour l'amour de moi, ajouta-t-elle, suppliante.

Elle lui fit boire quelques gouttes d'eau-de-vie.

Il s'était redressé, toute sa volonté se ramassait dans un suprême effort, les dernières paroles d'Arlette l'avaient comme galvanisé. Il fallait qu'elle arrivât à cet abri, elle; s'il tombait là, en plein champ, elle ne voudrait pas l'abandonner. Il reprenait conscience de son rôle de protecteur. Arlette le sentit moins lourd sur son bras. De temps en temps elle disait : « A peine cent mètres, à peine cinquante mètres. Regardez, Robert, nous y sommes. »

Ils étaient arrivés près du bâtiment : une grange aux murs très endommagés, à la toiture crevée par places, mais encore solide et offrant des coins où il ne pleuvait pas. Quand leurs yeux se furent habitués à l'obscurité, ils découvrirent un abondant tas de paille : elle était sèche. Arlette en fit aussitôt un lit moelleux, Robert s'y étendit. Puis elle prit dans son sac une petite casserole, la mit dehors pour y recueillir de l'eau. Elle avait encore quelques provisions : du café dans une bouteille, un peu d'eau-de-vie, des tablettes de chocolat, du sucre, une boîte de sardines et une livre de pain. C'était de quoi ne pas mourir de faim pendant deux jours. Elle eut bientôt recueilli assez d'eau, elle la fit chauffer sur un réchaud à alcool. Dès qu'elle fut bouillante, elle y versa du café, l'additionna de sucre et d'eau-de-vie et offrit ce mélange à Robert. Il s'était assoupi; elle dut l'encourager, le forcer presque à boire. Cela le ranima un peu, mais il se refusa à rien manger. Elle le recouvrit d'une épaisse couche de paille. Il faisait froid dans cette grange, des courants d'air passaient par les brèches. Arlette aurait bien trouvé le bois nécessaire pour faire du feu; elle n'osa pas, craignant d'incendier la grange. Elle boucha tant bien que mal les trous qui étaient à sa portée, puis elle mangea une sardine, un peu de chocolat, mais respecta le pain. Sa faim était apaisée,

elle retourna près de lui. Il s'était réchauffé ; à présent ses mains étaient brûlantes. Il avait la fièvre, elle l'appela doucement.

— Laissez-moi dormir, répondit-il d'une voix accablée de sommeil.

Elle n'insista pas. Elle-même, vaincue par la fatigue, ne tarda pas à fermer les yeux. Quand elle se réveilla, il faisait nuit noire, elle alluma la lanterne de poche, en dirigea la lumière sur Robert. Il dormait toujours, le visage très rouge ; par moments ses lèvres s'agitaient. Elle se leva, fit chauffer un peu de café et d'eau. On entendait à présent le crépitement des mitrailleuses, la bataille faisait rage vers le sud, car pour cette œuvre de mort il n'y avait ni trêve, ni repos.

Elle revint près de Robert, elle l'appela, il ouvrit les yeux, elle lui offrit à boire. Il prit à peine quelques gorgées, malgré les tendres supplications d'Arlette.

— Laissez cela, dit-il, venez vous asseoir près de moi, donnez-moi votre main.

Elle lui obéit.

— Je suis très bien ainsi, dit-il.

Et il se mit à parler d'une voix douce, un peu lointaine. Il n'entendait pas le bruit de la bataille, il dit :

— Vous souvenez-vous, Arlette, du jour où nous nous sommes rencontrés, au Printemps ? J'étais si joyeux en vous quittant, j'avais le pressentiment que tout le bonheur de ma vie, toute sa joie étaient venus au-devant de moi dans votre sourire. Et comme la campagne a été transformée, là-bas, quand vous y avez été mêlée. Je vous vois sortant de la laiterie, les mains, vos chères mains, vos mains bénies, rouges de sel ; je vous avais comparée à Nausicaa, vous rappelez-vous ? Et puis cette autre fois où vous m'êtes apparue, portant ma petite fille à votre cou, c'est ce jour-là que j'ai compris que toutes les deux vous ne faisiez qu'une dans mon cœur. Solange ! ma petite chérie, vous serez sa maman, je vous la confie... Arlette, j'avais compris que vous m'aimiez, dès que j'ai vu clair dans mon propre cœur.

— De toute mon âme, dit-elle, penchant sa tête vers celle de Robert.

Elle avait oublié, elle aussi, l'endroit où ils se trouvaient, et le drame violent qui les entourait, qui peu à peu se rapprochait d'eux, auquel bientôt ils seraient mêlés. Elle oubliait même qu'il se mourait près d'elle.

Il reprit d'une voix plus faible :

— Comme il fait beau, là-bas ; c'est le printemps, tout est si riant, si calme, quelle douceur de s'arrêter sous les pins au tournant du chemin, c'est la paix, la paix divine...

Il se tut, il s'était rendormi. Elle était à genoux et pleurait doucement.

Un bruit de roues et de ferraille devant la grange : des mitrailleuses qui passent au grand trot ; les détonations d'un moteur, une auto-mitrailleuse ; la porte s'ouvre brusquement, des soldats entrent. Comme le jour commence à poindre, livide, Arlette a reconnu les Allemands. Elle a éteint sa petite lanterne dès le premier roulement des mitrailleuses, le coin qu'elle occupe avec Robert est dans l'ombre, elle regarde, retenant son souffle, elle bénit le ciel que Robert se soit rendormi. D'ailleurs, les soldats ennemis ne songent qu'à leur défense, ils débouchent les brèches qu'Arlette avait comblées, ils s'en servent comme de meurtrières et y braquent leurs fusils. Ils tirent. A la première détonation, Robert se réveille et se redresse. Arlette lui pose la main sur le bras.

— Chut ! lui dit-elle, ce sont les Allemands, ils viennent d'entrer.

Bois-Rioult s'agite. « Mon Dieu ! si j'avais une arme !... » Arlette en elle-même éprouve le même regret. Elle et lui sont tout entiers à la bataille qui vient de les encercler dans un de ces derniers remous, ils n'ont qu'une pensée : « Pourvu que les Français « les » délogent ». Ils ne songent pas au danger qu'ils courent eux-mêmes. Une mitrailleuse a pris place dans la porte de la grange. Un soldat tombe en arrière, mortellement frappé. « Et d'un », songe Robert. Des balles entrent en sifflant ; la mitrailleuse répond : c'est un bruit assourdissant. Arlette empêche Robert de se redresser tout à fait : l'ivresse de la bataille entre en lui et il prend pour des forces revenues la fièvre

qui monte et accélère sa vie. Des blessés se traînent sur le sol, en gémissant. On entend au dehors d'autres coups de feu, des soldats viennent remplacer ceux qui tombent. Et puis soudain des cris, des cris sauvages...

— La charge ! dit Robert.

Un furieux corps à corps s'est engagé autour de la mitrailleuse, c'est une lutte terrible, une ruée d'hommes à l'intérieur de la grange. Les derniers défenseurs roulent sur le sol avec leurs ennemis, enlacés.

« Vive la France ! » crie Robert, debout, les poings tendus en avant, et il retombe inanimé dans les bras d'Arlette.

Un officier français vient d'entrer, il a entendu le cri.

— Venez à mon secours ! crie Arlette, suppliante.

L'officier s'approche.

— C'est le commandant de Bois-Riout, du 5^e dragons. Il va mourir, dit-elle avec désespoir.

— Bois-Riout !... s'exclama l'officier. Vivant ?...

— Oui, il a été fait prisonnier, il s'est évadé, mais il n'était pas remis de sa blessure. De l'aide, je vous en conjure ! un major !

— Je vais donner des ordres, dit l'officier, on va vous ramener un major, on fera l'impossible pour sauver un pareil soldat. Maréchal des logis, avancez à l'ordre !

Un grand garçon, très mince, arrive près de l'officier, et une double exclamation :

« Arlette !... Nicolas !... »

Arlette est tombée dans les bras de son frère et sanglote.

— Nico ! mon petit Nico ! sauve-le, il va mourir.

— Bois-Riout !...

— Oui, va chercher un major, je ne puis plus rien faire.

— C'est bon, j'y vole.

Elle était à genoux près de Robert et lui tenait la main, et elle pleurait silencieusement. Toute sa force l'avait abandonnée, elle n'était plus qu'une pauvre femme qui voyait mourir ce qu'elle avait de plus cher au monde et qui ne pouvait empêcher cette chose affreuse.

Une voix près d'elle, celle du major :

— Eh bien ! Expliquez-moi ce qu'il a.

Alors elle dit en mots précis et brefs la blessure de Bois-Riout, elle raconta leur fuite.

Le major avait pris le pouls du malade.

— Faiblesse et fatigue, dit-il. Je vais lui faire une piqûre d'huile camphrée. Allons, rien n'est désespéré, mais il n'y a pas de temps à perdre. Nous l'ausculterons plus tard.

Arlette s'est redressée, elle a les yeux secs : elle aide le major. Bientôt, sous l'action de la piqûre, Robert ouvre les yeux, regarde, voit un uniforme français près de lui.

— Les poursuivons-nous ? demande-t-il.

— Oui, commandant, et la baïonnette dans les reins. Allons, ajoute le major en riant, vous n'avez pas décroché votre dernier Boche, ni votre dernier galon, mais en attendant il faut se taire et se guérir. Faites-lui boire un grog, dit-il à Arlette. Et la première ambulance qui passera, nous l'emporterons.

Dès que Robert a pris son grog, Arlette rejoint le major et l'aide à faire ses pansements. Il admire la vaillance de cette jeune fille qui remplit si simplement son devoir de Française, malgré l'angoisse qui lui étreint le cœur. Entre chaque pansement, elle va jusqu'à Robert, lui tâte le pouls, constate qu'il ne faiblit pas et retourne à son poste.

— Voilà un Boche, dit le major, qui est mal en point.

Arlette s'est approchée du blessé. C'est un tout jeune garçon, très blond : il a une horrible blessure à la poitrine.

— Rien à faire, dit le major, donnez-lui à boire.

Arlette, doucement, soulève le moribond ; ce n'est plus un ennemi, c'est un être qui souffre ; elle lui dit :

— *Trinken sie* (1).

Il a entr'ouvert les yeux, en entendant parler sa langue ; il boit avidement, puis sa tête retombe en arrière ; il voudrait proférer des paroles, il ne peut, mais Arlette comprend ce que demandent ses yeux suppliants.

(1) Buvez.

Elle lui dit, toujours en allemand :

— J'écrirai chez vous. J'enverrai vos papiers et vos médailles à vos parents, ajouta-t-elle, car au cou du soldat elle a vu une médaille de la vierge près de son numéro matricule.

Il remercie d'un signe de tête.

— *Mutter!* murmure-t-il. Il commence à râler.

Alors Arlette lui prend la main et récite à son oreille le *Pater noster* et l'*Ave Maria*. Les lèvres du soldat remuent, répètent les paroles sacrées, après Arlette. Tous les deux en ce moment parlent la même langue, ils disent les mots de pardon, de paix, d'espérance éternelle. Mais les dernières paroles de l'*Ave Maria*, Arlette les prononce seule, les lèvres du petit soldat se sont closes à jamais.

Deux heures plus tard une voiture d'ambulance emporte Bois-Rioult, Arlette suit par derrière, son frère marche près d'elle et la tient affectueusement par le bras.

— Comme tu es grand, Nico! lui dit-elle.

— C'est la vie au grand air, répond-il gaiement. Et il lui raconte toute les péripéties de sa fuite devant l'envahisseur; comment il avait suivi un régiment français dans la retraite, comment il s'était battu, même avant de contracter son engagement, comment enfin il avait été fait maréchal des logis après avoir dispersé, avec quatre de ses camarades, une patrouille de quinze uhlans.

— La vie est belle! conclut-il joyeusement.

Le frère et la sœur se séparent. Il s'en va en sifflotant pour cacher son émotion, elle le regarde s'éloigner, elle revoit le petit soldat allemand qui est mort dans la grange. « Lui aussi, se dit-elle, appellerait sa maman, il est si jeune!... Mon Dieu, gardez-les-moi tous les deux! » murmure-t-elle, dans une ardente invocation, et sa pensée tout entière se reporte sur celui que des liens si fragiles encore rattachent à l'existence.

* * *

Avril a redonné aux Genêts la blanche et somptueuse parure de ses pommiers en fleurs; c'est un vrai beau jour de printemps normand, une faible brise marine rend l'air plus pur et le

ciel plus léger au-dessus de la verdure renaissante. La jeune vie de la terre salue de toutes parts la radieuse lumière du soleil; les agueaux bondissent autour de leur mère, un poulain de huit jours s'avance avec précaution, comme tout étonné d'être si haut sur pattes, des poussins gazouillent, les canetons à peine sortis de l'œuf s'élancent sur la mare, et dans les clairs taillis verdissants les oiseaux chantent à pleine gorge la joie d'avoir des ailes.

La fille de ferme sort sur le seuil de la cuisine, elle semble très affairée. De loin elle voit venir le régisseur de la Bréhaudière.

— V'là M. Herpin, dit-elle à la réfugiée belge qui frotte un meuble dans la cuisine.

Et au régisseur, dès qu'il s'approche :

— Eh bien ! sont-ils arrivés ? demande-t-elle.

— Oui, hier soir. Ils seront ici dans une heure.

— Quelle mine qu'ys ont ?

— Mon colonel a maigri, mais madame a l'air d'avoir dix-sept ans. Il faut préparer le goûter.

— Y a une galette sablée, dit la fille de ferme, et Mme Claes, ajouta-t-elle en désignant la réfugiée, a fait des petits gâteaux à la mode de cheux elle.

— Vous avez de la crème fraîche ?

— Oui, et du beurre et du cidre. Maintenant j'vas dresser la table...

Robert de Bois-Rioult et sa jeune femme étaient arrivés la veille à la Bréhaudière. Ils étaient mariés depuis huit jours. Robert n'avait pu quitter l'hôpital d'Abbeville, où on l'avait transporté, qu'au mois de mars ; il était encore bien faible à cette époque, il n'avait repris ses forces que durant les dernières semaines qu'il venait de passer à Paris. C'est là qu'avait été célébré leur mariage, dans la chapelle du couvent où logeait Arlette comme dame pensionnaire. Bois-Rioult portait sur la manche de son uniforme son cinquième galon, — il avait été promu lieutenant-colonel avant de quitter l'hôpital, — la croix de la Légion d'honneur et la croix de guerre brillaient sur sa poitrine. Un vieux général, ami de son père, lui servait de témoin. Du côté d'Arlette il n'y avait que la jeune fille belge dont l'aide lui avait été si

précieuse et la mère de cette jeune fille. Mme Lefébure avait envoyé à Arlette son consentement et sa bénédiction par le même courrier, mais avait déclaré que le voyage de San-Sébastien à Paris était trop fatigant et trop coûteux et qu'elle ne l'entreprendrait pas deux fois. Elle et Léonie ne devant quitter définitivement San-Sébastien où elles étaient installées, qu'à la fin de mai... La petite Solange rejoignit ses parents le surlendemain de leur mariage et lorsque Bois-Riout pressa sur son cœur dans une même étreinte sa femme et sa fille, il dit doucement à Arlette :

— Tout ce que j'aime est réuni!...

Le personnel des Genêts accueillit avec une joie sincère la jeune « maîtresse » et le nouveau maître.

— Pour un beau couple, c'est un beau couple, dit la fille de ferme à la réfugiée, quand elle les eut introduits dans la salle à manger. Et puis c'est du bon monde, juste avec l'ouvrier. Lui, d'apparence qu'il s'est battu comme un lion, mais c'est dommage pour la p'tite dame qu'y reparte dans une quinzaine.

Robert et Arlette ont revu tous les coins de ce petit domaine où les attachent les plus chers souvenirs, ils ont fait honneur, surtout Robert qui dévore, aux pâtisseries belges et normandes et à la crème fraîche; ils se sont assis au soleil devant la maison.

— Voici le facteur, dit Robert.

Il prend le courrier des mains du piéton.

— Deux lettres pour vous, Arlette.

— Une de maman, une de Nico... Mais, d'abord, voyons le communiqué.

Robert le lit, le commente, puis Arlette ouvre ses lettres. Nico envoie une simple carte. Il est en bonne santé, il est toujours ravi, on avance, il dégringole beaucoup de Boches. La lettre de Mme Lefébure est plus longue.

— Léonie se marie! s'écrie Arlette, et elle lit à haute voix la lettre de sa mère. Léonie épouse M. de Castellanare. Mme Lefébure exulte. Léonie a enfin trouvé un parti digne d'elle, elle vivra dans le cadre d'élégance et de raffinement qui lui convient.

— Ainsi soit-il, conclut assez irrévérencieusement Robert.

Arlette rit.

— Je suis très contente pour ma sœur et pour ma mère, dit-elle. Quand on est heureuse comme je le suis, on voudrait voir tout le monde heureux autour de soi. Robert, vous sentez-vous assez fort pour monter jusqu'à la chapelle Saint-Michel ?

— Assez fort ! mais je vous y porterais à bras tendus. Partons et appuyez-vous sur mon bras, à votre tour.

Arlette sourit un peu mélancoliquement. Elle sait bien pourquoi il vante sa vigueur : il doit rejoindre son régiment dans quinze jours, il veut persuader sa femme qu'il est à l'épreuve de toutes les fatigues, à présent.

Il gravissent la colline. Arlette s'arrête de temps en temps, feignant d'être essouffée, afin qu'il se reprenne. Arrivés au pied de la chapelle, ils s'asseyent sur une pierre, l'un près de l'autre, lui la tenant étroitement contre son cœur.

Ils sont au-dessus de la terre, ils regardent là-bas vers le Mont-Saint-Michel, vers la mer. Ils sont seuls avec leur amour et il leur semble que tout l'infini entre dans leur cœur. Arlette se souvient du jour où elle était venue s'asseoir à cette même place, il y a si longtemps de cela, très longtemps dans une vie antérieure, c'était avant le 2 août 1914 ! Et elle revient à la réalité : le départ de Robert dans quinze jours, son départ pour « là-bas », où l'on se massacre, où l'on risque plus de vingt fois par jour d'être tué. Elle frémit en elle-même et se serre contre lui plus étroitement.

— Je vous aime tant ! murmure-t-elle.

Il a compris l'angoisse qui vient de traverser son cœur. Il lui caresse doucement les cheveux et lui dit :

— Voyez-vous, tout là-bas, le soleil fait étinceller, sur le mont, l'épée de Saint-Michel.

— Vous la voyez, cette épée, avec les yeux de la foi, dit-elle en souriant tristement.

— Il n'y a pas de plus puissants regards. Je ne distingue peut-être pas l'épée, mais je sais qu'elle est là. Saint-Michel du péril !... Vous sou-

venez-vous, dans la chanson de Roland, quand le héros lui tend son gant ?

— Oui, c'est quand il est couché sur le pré, expirant.

— Face à l'ennemi ! C'est une belle mort.

Robert a laissé échapper le cri du soldat qui, hier encore, s'élançait à la charge avec une si folle témérité. Mais il sent battre contre sa poitrine le cœur de celle qu'il aime ; il continue avec gravité, presque avec pitié !

— Arlette, Dieu seul sait quel avenir nous est réservé. Il est le maître de nos destinées, mais, dites-moi, les heures que nous avons vécues, celles que nous vivons, ne suffisent-elles pas pour transfigurer toute une vie ?

— Oh ! mon bien-aimé, je n'échangerais mon bonheur pour nul autre au monde. Vous savez que je partage tout avec vous : vos espoirs, vos désirs, votre foi de soldat ; j'aime le sacrifice qui m'unit encore plus à vous. Je suis heureuse.

Le soleil, qu'un nuage venait de cacher, se dégage soudain, envoyant sur eux une gerbe de rayons ; ainsi l'amour illumine leur cœur et dans la joie du présent leur fait espérer tout le bonheur de l'avenir.

FIN

*Le prochain roman (n° 127) à paraître
dans la Collection "STELLA" :*

Le Jardin du Silence

par

VICTOR FÉLI

— Mme de Chassac excite donc beaucoup votre curiosité ?

— Infiniment ! Il y a en cette jeune femme je ne sais quoi de mystérieux, une véritable part d'inconnu.

— Imagination de romancier, je le crains. Pour moi, je ne vois en elle qu'une fort jolie femme, légèrement réservée, je vous le concède, mais au demeurant la plus aimable des maîtresses de maison, ce qui double le prix de l'hospitalité que nous recevons dans ce Chassac si... cossu ! comme diraient les braves Languedociens qui nous entourent.

Et le jeune lieutenant d'artillerie désignait en riant le château de Chassac, une énorme maison blanche, sans style ni grâce, qui se

LE JARDIN DU SILENCE

détachait à mi-hauteur de la colline que gravissaient les deux promeneurs.

Le compagnon de l'officier ralentit sa marche et regarda à son tour dans le lointain. En cette belle matinée des premiers jours d'avril 1914, le soleil éclairait brillamment la plaine de Toulouse à Narbonne, qui s'étendait au bas du coteau, somptueuse, avec l'infini de ses champs de blés verts prometteurs de magnifiques récoltes. Le mince filet clair du canal du Midi y soulignait la ligne du chemin de fer où passait un train, étroite bande mouvante surmontée d'un panache de fumée. Ça et là des maisons blanches, des platanes gris de poussière. Dans les champs travaillaient des paysannes, coiffées d'un chapeau de paille retenu sous le menton par un ruban de velours noir. Aussi loin que la vue pouvait atteindre, les champs de blé et les champs de maïs s'étendaient monotones, ensemble opulent, mais sans intérêt.

Dans le chemin pierreux du coteau, les deux promeneurs montaient lentement. Le romancier, Paul Hardy, s'immobilisa tout à fait. Il parcourait des yeux, pensivement, le paysage banal.

— L'image de Mme de Chassac, hasarda l'officier, flottait-elle au-dessus de la plaine, que vous n'en pouvez détacher vos regards?

L'écrivain secoua les épaules et parut rentrer dans la réalité.

— Non, car elle n'a rien de commun avec ce pays trop riche, trop plat, trop...

(A suivre.)

L'ALBUM DES OUVRAGES DE DAMES N° 1

donne, sur 108 pages grand format, le contenu de plusieurs albums : *Layette, lingerie d'enfants, blanchissage, repassage, ameublement, exposition des différents*
:: :: :: :: *travaux de dames* :: :: ::

MODELES GRANDEUR D'EXECUTION

Chaque Album, 6 francs; *Franco poste*, 6 fr. 50; *Etranger*, 7 fr. 50.

L'ALBUM DES OUVRAGES DE DAMES N° 2

ALPHABETS ET MONOGRAMMES GRANDEUR D'EXECUTION

Il contient, dans ses 108 pages grand format, le plus grand choix de modèles de *Chiffres pour Draps, Taies, Serviettes,*
:: :: :: :: *Nappes, Mouchoirs, etc.* :: :: ::

Chaque Album, 6 francs; *Franco poste*, 6 fr. 50; *Etranger*, 7 fr. 50.

L'ALBUM DES OUVRAGES DE DAMES N° 3

Cet album contient, dans ses 108 pages grand format, le plus grand choix de modèles en broderie anglaise, broderie au plumetis, broderie au passé, broderie Richelieu, broderie
:: :: d'application sur tulle, dentelles en filet, etc. :: ::

Chaque Album, 6 francs; *Franco poste*, 6 fr. 50; *Etranger*, 7 fr. 50.

L'ALBUM DES OUVRAGES DE DAMES N° 4

contient les FABLES DU BON LA FONTAINE

En carrés grandeur d'exécution, en broderie anglaise. La ménagerie charmante créée par notre grand fabuliste est le sujet des compositions les plus intéressantes pour la table, l'ameublement, ainsi que pour les petits ouvrages qui font la grâce du foyer.

Prix de l'Album : 4 francs; *Franco poste*, 4 fr. 25; *Etranger*, 4 fr. 50.

L'ALBUM DES OUVRAGES DE DAMES N° 5

Le Filet Brodé.

80 pages contenant 280 modèles de tous genres.

Prix de l'Album : 7 francs; *Franco poste*, 7 fr. 50; *Etranger*, 8 fr. 50.

L'ALBUM DES OUVRAGES DE DAMES N° 6

LE TROUSSEAU MODERNE : Linge de corps, de table, de maison.

56 doubles pages. Format 37x57 1/2.

Prix de l'Album : 7 francs; *Franco poste*, 7 fr. 50; *Etranger*, 8 fr. 50.

L'ALBUM DES OUVRAGES DE DAMES N° 7

Le Tricot et le Crochet.

100 pages grand format. Contenant plus de 230 modèles variés pour Bébés, Fillettes, Jeunes Filles, Garçonnets, Dames et Messieurs. Grand choix de dentelles pour lingerie et ameublement.

L'Album n° 7 : 7 francs; *franco France*, 7 fr. 50; *Etranger*, 8 fr. 50.

L'ALBUM DES OUVRAGES DE DAMES N° 8

Ameublement et Broderie.

Cet album, de 100 pages grand format, contient 19 modèles d'ameublement, 176 modèles de broderies, dont 120 en
:: :: :: :: :: grandeur naturelle :: :: :: :: ::

En vente partout : 7 francs; *franco France*, 7 fr. 50; *Etranger*, 8 fr. 50.

La COLLECTION complète de 8 Albums : 42 francs;

franco France, 45 francs; *Etranger*, 58 francs.

Adresser toutes les commandes avec mandat-poste (*pas de mandat-carte*)
à M. le Directeur du "Petit Echo de la Mode", 1, rue Gazan, PARIS (XIV').

PAR SES COURRIERS. SES CONSEILS
SES PATRONS

Le Petit Echo

RESOUT LA CRISE DES DOMESTIQUES



LE PETIT ECHO DE LA MODE

qui paraît tous les mercredis
EST LE JOURNAL PRÉFÉRÉ DE LA FEMME
18 à 24 pages par numéro (0 fr. 25)

*Deux romans paraissant en même temps.
Articles de mode. Chroniques variées. Contes
et nouvelles. Monologues, poésies, Causeries et
recettes pratiques. Courriers très bien organisés.*

ABONNEMENTS

France, six mois : 7 francs ; un an : 12 francs ; Etranger : 18 francs
Adresser commandes et mandats-poste à M. le Directeur du *Petit Echo
de la Mode*, 1, rue Gazan, Paris-14^e.